

Digitales Brandenburg

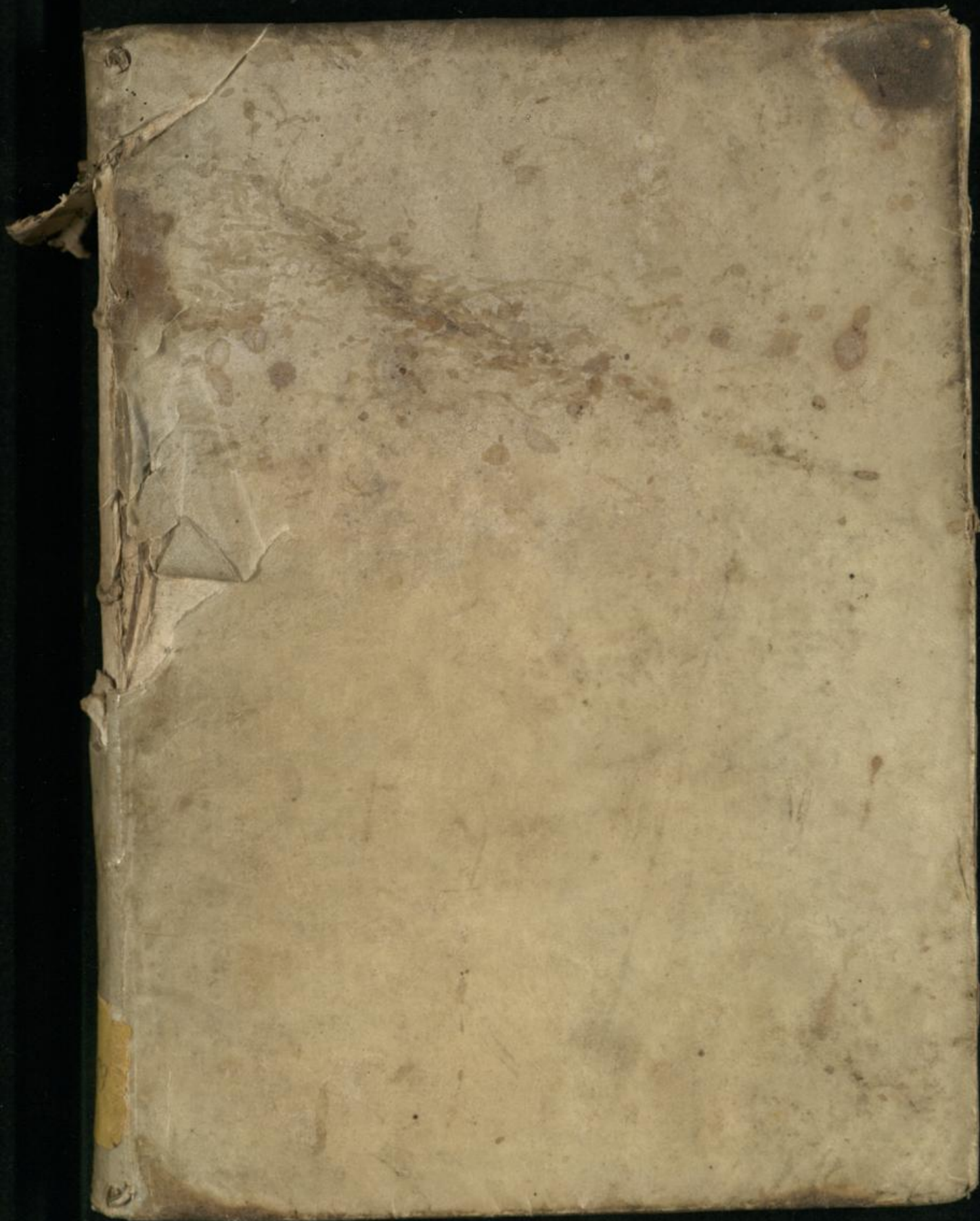
hosted by Universitätsbibliothek Potsdam

Esclaircissement de quelques difficultez touchant l'administration du cardinal Mazarin ; Par le Sieur de Silhon

**Silhon, Jean de
Mazarin, Jules**

Rouen, 1651

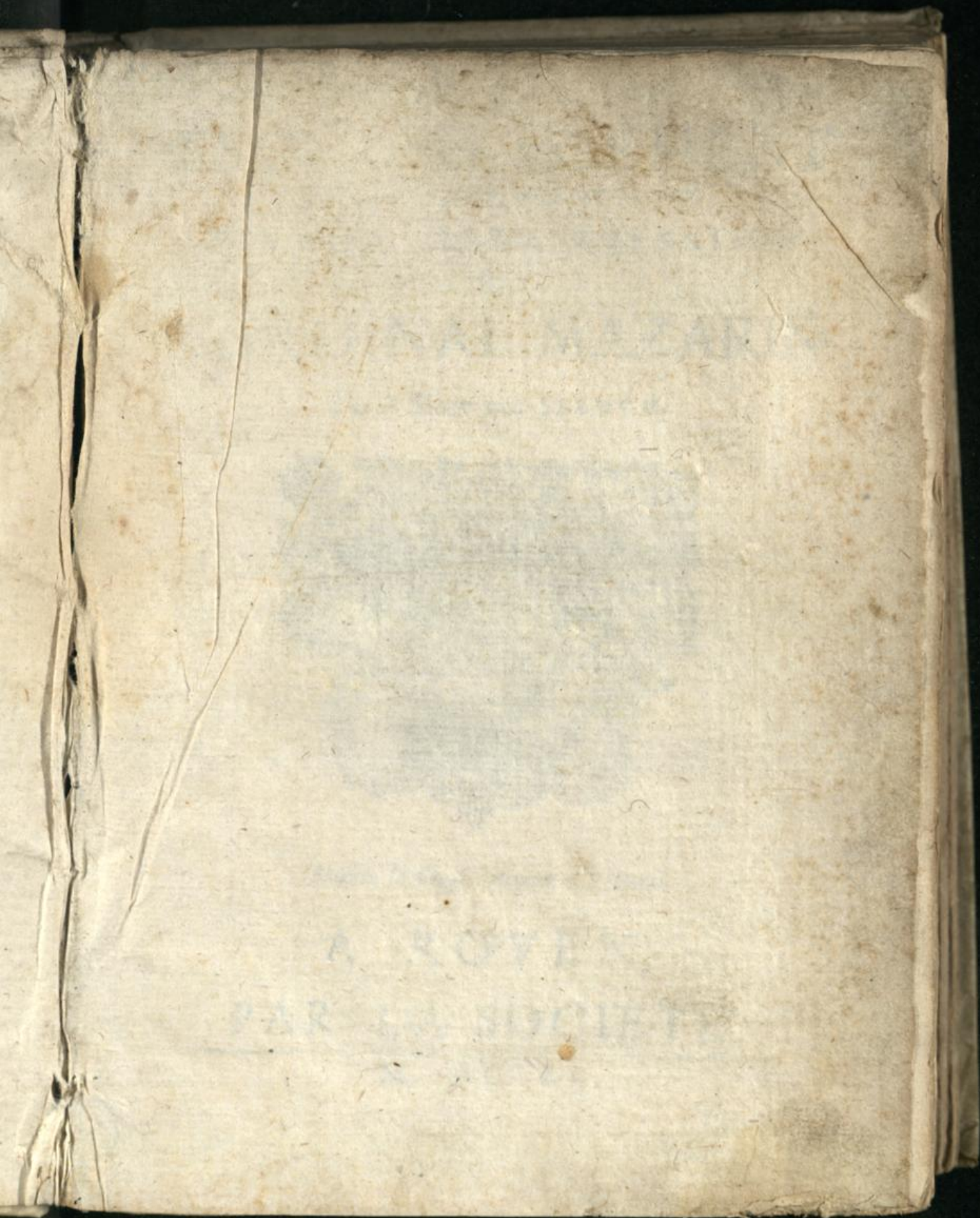
urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5531

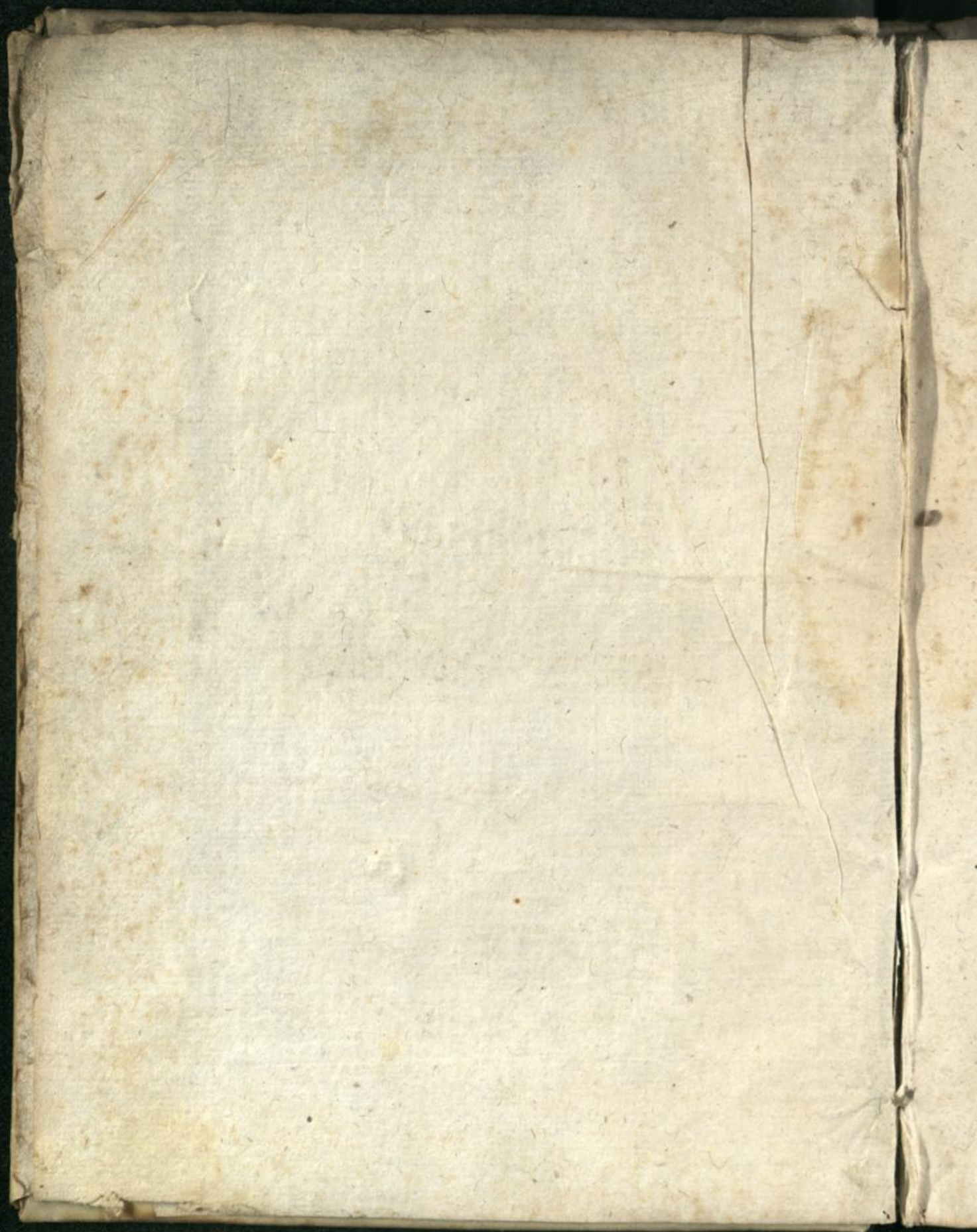


No. 67.270

Fr

6-





ESCLAIRCISSEMENT
DE QUELQUES DIFFICULTÉZ
TOUCHANT L'ADMINISTRATION
D V
CARDINAL MAZARIN.

Par le Sieur DE SILHON.



Seuxte la Coppie imprimée à Paris.

A ROVEN,
PAR LA SOCIÉTÉ.

M. DC. LI.

Bibliothek
Werner Krauss

Nachlaß Werner Krauss
AdW der DDR

06405



PREFACE.



O N dessein n'est pas de rallumer icy, ce qui ne deuoit iamaïs auoir brulé, ni de rebrouïller les Esprits, dont la des-vnion & le mal entendu, ont ouuert cette large source de maux, qui a inondé ce Royaume. Au contraire si mes desirs auoient lieu, nous ne serions pas en peine de voir reuenir dans l'Estat, cette bonne intelligence & cette mutuelle conspiration des membres, sans lesquelles il est necessaire que le Corps Politique tombe, & avec lesquelles il est mal-aisé, qu'il ne s'augmente ou ne se maintienne.

Mais puis qu'il n'est pas possible que les choses passées n'ayent point esté; Je voudrois pour le moins qu'on perdit la memoire de celles, qui ont defiguré la France depuis deux ans, & esbranlé iusques aux fondemens, l'Estat le plus fleurissant qui embelît la Republique Chrestienne.

Je souhaiterois enfin, que si les mouuemens intestins qui nous ont agitez depuis ce temps-là, ne peuuent estre cou-

P R E F A C E.

uerts d'oubly, ni desrobez à la Renommée ; les causes secondes ostassent ce qu'elles ont contribué à les exciter, & se deffissent des erreurs & des passions, qui en entretiennent les restes.

Cela m'a obligé de travailler à dissiper quelques-vnes de ces erreurs, pour faire cesser les passions qui en ont pullulé, & lesquelles comme autant de vents contraires, ont aydé à faire les tempestes que nous auons veuës. Car pour les autres passions qui y sont entrées, & qui ont deriué de quelque autre cause, que d'une preuention erronée ; ie les passe sous silence, & ne veux point toucher aux blessures que ie ne sçauois guerir, & qui ont peut-estre besoin d'autres mains que celles des hommes, pour estre traitées avec succès.

Ie me restrains donc à quelques impressions des-auantages, qu'on a semées contre le Premier Ministre du Roy, & faisant voir que certaines peintures qu'on a faites de luy, ne sont pas tirées après le naturel, & ne luy ressemblent point du tout ; Il se pourra faire que les sentimens d'aigreur & de haine, qu'on a conceus contre sa personne à la veüe de ces peintures ; passeront en des sentimens plus doux & plus equitables.

Il se pourra faire, que cela contribuera à rapprocher les Esprits qui s'estoient trop esloignez les vns des autres, & à acheminer cette bonne intelligence & cette mutuelle conspiration des membres de l'Estat, avec lesquelles il seroit inuincible, il pourroit vaincre tout ce qui luy est contraire, & mettre à la raison ses Ennemis, dont la principale force

P R E F A C E.

consiste aujourdhuy en nos diuisions, & qui estant au bout de leurs esperances, s'ils nous voyent au bout de nos broüilleries; seront ravis d'entendre à la Paix, qu'ils ont iusques icy si opiniastrement refusée. C'a esté la principale fin de ce Liure, & le dernier but où j'ay visé en le publiant.

Aussi le procedé que ie tiens, contre ceux qui ont attaqué le premier Ministre, aux choses où ie deffens; est si ciuil & si moderé, qu'il ne le pourroit estre dauantage: Et ie puis dire avec verité, que ie m'y suis proposé d'imiter ceux, qui se battent contre des personnes qu'ils ayment ou qu'ils respectent, qui parent bien, mais qui n'allongent point, & qui taschent de ne pas receuoir, mais qui ne veulent point donner. Cette conduite se peut pratiquer mesme contre vn pere, lors qu'il s'agit de deffendre la vie: Mais elle est plus legitiment employée, quand il est question de deffendre l'honneur, qui doit estre plus cher que la vie, duquel personne n'est maistre, non pas mesme les Souuerains; bien qu'ils le soient de la vie de leurs Suiets: non pas mesme ceux qui le possèdent, qui ne le doivent iamais laisser en proye; bien qu'ils y puissent quelquefois laisser la vie.

Ie parle pour les interest de Monsieur le Cardinal Mazarin, que personne ne peut trouuer estrange, qu'il iouysse d'un priuilege qui n'est refusé à personne, d'estre receu à esclaircir le monde, comme il le fait par ma plume, & à rendre raison de certaines choses qu'on luy a imputées comme des crimes.

Ie suis seulement marry, qu'il n'ait choisy vne meilleure plume: ou que ie n'aye rencontré vne saison moins contrai-

P R E F A C E.

re, pour vn dessein, qui en vn autre temps ou par vne autre plume ; eût pû auoir tout le succès qu'il auroit pû desirer. Encore ne me deffie-je point, que la verité que ie defens, ne supplée à ce qui me mâque d'industrie, & qu'elle n'ait la force de se faire voir, à trauers les préoccupations & les passions, qui comme des brouillars espais la cachent & la desrobent.

Au reste, n'ayant proprement entrepris d'escrire l'Histoire de la Regence, bien que i'en emprunte les plus beaux endroits, pour la fin que ie me suis proposée ; ie n'ay pas voulu m'affuier scrupuleusement à toutes ses regles, qui ne me sont point inconnuës, & dont i'ay donné vn Traité il y a quelques années, qui n'a pas esté des-approuué. Par exemple les Reflexions & les Disgressions longues & frequentes, telles qu'elles se trouuent dans ce Liure ; sont des defauts dans le corps d'une veritable Histoire, qui ne se peuvent pas mesme excuser en celle de Polybe, qui est d'ailleurs si excellente : Mais dont ie compare les Reflexions & les Disgressions, à des pierres precieuses de grand prix, qui ne sont pas en leur place.

Cela n'empesche point, que ie n'aye besoin qu'on me fasse grace, pour celles que ie fais de mon chef sur les actions de Campagne, & les euenemens de la guerre. I'auouë qu'il y a vn peu de hardiesse, pour vn homme qui n'est pas du mestier : Mais ie confesse aussi, que l'indulgence qu'un certain Discours de cette nature, que i'ay mis à la teste du Parfait Capitaine de Monsieur de Rohan, a trouuée auprès des gens de cette profession ; m'a causé cette hardiesse, & donné le courage de faillir vne seconde fois, si i'ay failly la pre-

P R E F A C E.

miere. Je parle des choses qui s'exécutent à la Campagne, car pour celles qui se traitent dans le Cabinet, & qui sont les sources & les principes des autres; vn Homme d'Estat les doit sçauoir, s'il sçait son mestier, & pour ne pas faire des fautes, en la matiere du monde la plus importante comme est celle de la guerre, où il s'agit de la vie d'une infinité de personnes innocentes, qui perissent pour les querelles iustes ou iniustes de leur Souuerain. C'a esté le sujet du premier, & du second Liure de la Seconde Partie du Ministre d'Estat, où l'on trouuera peut-estre quelque chose d'assez raisonnable.

Quoy qu'il en soit, puis que l'Histoire est vn Tribunal où se iugent les personnes publiques, & où l'on rend, ou pour le moins l'on doit rendre à chacune selon ses œuvres; J'ay tasché de pratiquer cette condition dans mes Narrations, à l'endroit de ceux qui s'y rencontrent, avec toute la bonne foy qui m'a esté possible, & de leur faire iustice selon le degré de leur merite, sans en excepter les Morts, ni les Malheureux, ni les Ennemis mesmes de l'Estat & de la Patrie.

Il est vray que ie me suis vn peu estendu, & ay appuyé davantage sur les belles actions des Grands, à qui l'Estat a plus d'obligation, comme sont celles de son Altesse Royale, aux Campagnes qu'il a fait en Flandres, & que ceux avec qui j'ay eu quelque liaison particuliere d'amitié, s'y trouueront marquez de quelque caractère particulier d'estime, comme on le verra en la Seconde Partie, où ie parleray au long des Affaires d'Allemagne, sur le sujet du Mareschal de Guebrian, & on le peut voir en celle-cy, sur celuy du Mareschal

P R E F A C E.

de Gassion. Je croy que cela est non seulement loisible, mais encore louable, & l'amitié seroit bien mal heureuse, s'il ne luy estoit permis de ietter des fleurs, sur la vie & sur le tombeau des personnes, à qui elle s'est attachée par la consideration de leur vertu.

J'ay encor à auertir le Lecteur, que depuis que ce Livre a esté imprimé, (car il y a déia quelque temps qu'il l'est,) Il est arriué des changemens en certaines choses dont j'ay parlé, qui m'eussent fait prendre d'autres visées, s'ils fussent arriuez auparavant. Telle est la perte que nous auons faite de Portolongon, qui apparemment ne se fût point perdu, si toutes les autres causes desquelles sa conseruation dependoit, eussent également agy avec les soins qu'on auoit pris, & les ordres qu'on auoit donnez à la Cour pour empescher cette perte. Il y à outre cela quelques endroits, qui ne sont pas assez demeslez, particulièrement au Traité des Estrangers. Ce qui est arriué, parce qu'ayant composé ce Traité à mesure qu'il s'imprimoit; Je n'ay pas eu moyen ni de consulter mes Amis, ni de me consulter moy-mesme, qu'après que l'impression a rendu le mal sans remede.

Enfin tout ce Trauail n'estant tissu que de faits & de raisonnement, si ie me suis quelquefois trompé aux vns, ou si quelques vns des autres se trouuent foibles; Je suis prest à reformer ce qui le meritera, dès qu'on me le fera connoistre. Et comme ie tiens qu'il n'y a point de plus belle marque de courage, que de se rendre à la verité & à la raison; J'estime qu'il n'y a point de plus grande lascheté, que de defendre opiniastrement, ce qui n'est point tenable deuant l'une ou deuant l'autre.

T A B L E



T A B L E
DES CHAPITRES.

Liure premier.

CHAPITRE PREMIER.

- Q**UE les Ministres des Princes ne doiuent point respondre,
de l'euenement des conseils qu'ils donnent. page 2
- II. Où le raisonnement du Chapitre precedent est confirmé,
par l'exemple des Regnes de François I. de Henry II. &
de Henry IV. 5
- III. Où la mesme chose est confirmée, par l'exemple du Regne
de Louys XIII. 10
- IV. Application de ce qui a esté estably aux Chapitres prece-
dens, à la Regence de la Reyne. 13
- V. Des soins que le Cardinal Mazarin a apportez au commen-
cement de la Regence, pour empescher que nos Alliez ne se
detachassent de nous, & que nous ne detachassions d'eux. 17
- VI. Que le Cardinal Mazarin a trauaillé long temps avec
succés, pour empescher les broüilleries intestines de l'Estat. 25
- VII. L'entrée de la Regence signalée, par le gain de la Bataille
de Rocroy, & par la prise de Thionuille. De l'expedition
de Fribourg, & des suites de cette Expedition. 30
- VIII. De ce que fist le Premier Ministre, pour reparer la

* *

TABLE DES CHAPITRES.

perte de la Bataille de Mariental. Du gain de celle de Nortlinghen par le Duc d'Anguien. Des avantages qu'auoient les Imperiaux & les Bauarois, sur le Party Confederé d'Allemagne, en la maniere de faire la guerre.	40
IX. Que le Cardinal Mazarin proposa & fist resoudre une correspondance, entre les Armées Confederées d'Allemagne, pour se ioincre & agir de concert, quand elles voudroient. Et des avantages qui ont reüssi de cette correspondance.	44
X. Des avantages que la Paix d'Allemagne a apportez à la France.	49
XI. Des Expeditons de Flandres par le Duc d'Orleans, & le Duc d'Anguien, & autres chefs.	57
XII. Du passage de la Colme, de la prise de Mardik, Bourbourg, Bethune, Armentieres, & autres places sur les riuieres de la Colme & de la Lys, par le Duc d'Orleans, & par les Marefchaux de Gassion & de Ranzau: Et du passage du Canal de Bruges, & des deux Escauts, par le Prince d'Orange escorté de ces deux Marefchaux.	65
XIII. Du Siege de Courtray par le Duc d'Orleans.	74
XIV. Du second Siege de Mardik par le Duc d'Orleans, & de celui de Dunkerque par le Duc d'Anguien.	84
XV. Des trois dernieres Campagnes, que nous auons faites en Flandres.	93
XVI. Des motifs que nous auons eüs pendant la guerre, de nous attacher particulièrement aux Pays-bas.	95
XVII. Du soing qui a esté pris depuis la Regence des affaires de Catalogne, & avec quel succès.	111
XVIII. Relation succinte de ce qui s'est fait en Italie, depuis	

TABLE DES CHAPITRES.

- la mort de Henry le Grand, iusques à la Bataille de Quiers,
gagnée par le Comte de Harcour. 120
- XIX. De la deffaitte du Marquis de Leganez deuant Cazal.
Du siege & de la reduction de Thurin, par le Comte de Har-
cour, & de quelques autres succès arrivez en Italie, iusqu'à
la mort du feu Roy. 127
- XX. De ce qui s'est fait en Italie, depuis que le Prince Tho-
mas y a commandé seul les Armes du Roy. 133
- XXI. De ce qui s'est passé en Italie, pendant que les Armes
du Duc de Modene y ont agy avec les nostres. 138
- XXII. De l'entreprise progettée sur le Mont-Argentaro, &
particulierement de celle d'Orbitelle. 143
- XXIII. Des conquestes de Piombin, Portelongon, la Mo-
the & Rose, & des auantages qui en sont reuenus à la Fran-
ce. 153

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

- D**E quelques insignes negociations faites sous la Regence.
De la Paix procurée par l'entremise du Roy entre le
Pape Urbain dernier, & le Duc de Parme. 161
- II. De la Paix entre la Suede & le Dannemarc, concludë par
l'entremise de la France. 167
- III. Du Mariage de la Reyne de Poloigne, & des auantages
qui en sont reuenus à la France. 171

TABLE DES CHAPITRES.

IV. Du different entre Madame la Landgrave de Hesse, & le Comte d'Emden, pour les Quartiers de l'Ostfrise, que les soins & l'adresse du Premier Ministre ont empesché d'esclater.	175
V. Si on a eü raison d'objecter au Cardinal Mazarin la qualité d'Estranger.	180
VI. Suite de la mesme matiere.	186
VII. Des services que le Cardinal Mazarin a rendus à la France, avant sa promotion au Ministère.	200
VIII. Suite du mesme sujet.	208
<u>Avis aux Flamans.</u>	223

Fin de la Table des Chapitres.



ESCLAIRCISSEMENT

DE QUELQUES DIFFICULTÉZ
TOUCHANT L'ADMINISTRATION

DV CARDINAL

MAZARIN.

LIVRE PREMIER.

*Une des choses obiectées au Cardinal Mazarin, ont
esté quelques disgraces arrivées en nos affaires depuis qu'il
y est, dont on l'a voulu rendre responsable. Les sieges d'Or-
bitelle & de Lerida leuez, le secours de Naples auorté,
& Courtray repris par les Espagnols; sont les Exemples
qu'on a apportez de ces disgraces. L'Examen donc de
cette obiECTION, sera le principal sujet de cette premiere
Partie.*

A

CHAPITRE I.

*Que les Ministres des Princes ne doiuent point
respondre, de l'euenement des Conseils
qu'ils donnent.*



VANT que de descendre au fait particulier du Cardinal Mazarin, touchant l'obiection prealleguee; i'ay à faire considerer en general, que ce seroit vne bië estrange & bien dure condition, de ceux qui sont appelez dans les Estats, aux charges Ciuiles ou Militaires, s'ils deuoient respondre de l'euenement de tous les conseils, & du succez de toutes les entreprises. Personne n'y voudroit estre admis à ce prix là, & il n'y auroit rien de si vuide ny de si solitaire dans le monde, que le Cabinet des Princes, & les Commandemens des Armees. Il est du destin de la vie Ciuile, le mesme que de celuy des Ouurages artificiels & des Causes naturelles, & il est aussi peu possible que durant le cours d'une longue guerre, & dans l'intrigue des grandes affaires, tout reüssisse

LIVRE PREMIER.

au gré de Ceux qui gouvernent ; qu'il est possible que des Machines se maintiennent tousiours dans l'exacte iustesse de leurs mouuemens : ou des Agens naturels , dans la parfaite vniformité de leurs operations. Comme il y a tousiours quelque piece qui se gaste ou déconcerte aux vnes : ou quelque Agent contraire, qui empesche ou affoiblit l'action des autres ; il y a tousiours quelque chose de sinistre, qui se melle dans la bonne fortune des Princes , & quelque nuage de malheur , qui la broüille & qui l'obscurcit.

Et cela arriue , dautant que Ceux qui president aux affaires , quelques sages & laborieux qu'ils soient , ne pouuans pas tous seuls faire tout ; ne sont pas tousiours bien secondez , & que les Causes qui executent , ne suiuent pas le projet de la Cause qui desseigne ; laquelle a tousiours fait son deuoir, quand le plan des Entreprises qu'elle forme est regulier & iuste, & qu'il ne manque rien aux preparatifs, & aux moyens de les faire reüssir.

Cela arriue encore, dautant qu'il suruiuent des accidens impenetrables à l'humaine preuoyance, qui changent la face & destournent le cours des choses ; Dieu le permettant ainsi , pour apprendre la moderation aux Grands de la terre , qui s'enfleroient trop dans les trop grandes prosperitez , si elles estoient permanentes : & pour ne ietter pas les Malheureux dans le desespoir, où ils se porteroient ; s'il

ne se faisoit point de retrogradation vers le bien, comme vers le mal, dans la fortune des hommes. Soit pour rapprocher par là des Ennemis qui se font la guerre, & les disposer à vne plus humaine reconciliation; dont le malheur s'il estoit tout d'un costé, & le Bonheur s'il estoit tout de l'autre, les tiendroit trop esloignez. Soit enfin pour leur faire connoistre à tous, que les ayant obligez de regler leurs actions, par les loix de la prudence ou morale ou politique; Il s'estoit reserué la souveraine dispensation des Euenemens, & qu'il tenoit en ses mains, la clef du bien & du mal, qui se distribuent dans le monde.

Quoy qu'il en soit, pourueu que cette infusion de malheur, qui se fait dans les grandes prosperitez, ne soit pas grande. Pourueu que la fin principale, pour laquelle on agit, vienne à reüssir, & que le Bastiment se conduise depuis les fondemens iusqu'au faiste; Encore qu'il arriue en cela quelque rencontre fascheuse; Encore que l'Entrepreneur mette plus de temps, & fasse plus de despenſe, qu'on n'auoit creü; c'est en desirer trop, que d'en desirer d'auantage: c'est ne vouloir point que la fortune prenne rien, où elle a vn si grand droit: c'est chercher de la stabilité, en ce qui est né pour les reuolutions, & pour les vicissitudes.

CHAPITRE II.

Où le Raisonnement du Chapitre precedent est confirmé, par l'exemple des Regnes de François I. de Henry I I. & de Henry I V.

MAis afin qu'on ne s'imagine point, que le Raisonnement du Chapitre precedent manque d'Exemples, & de quantité d'Exemples, & que les disgraces qu'on a obiectees à Celuy que ie defends, soient des choses aussi rares, que Ceux qui les luy ont obiectees, pretendoient qu'elles fussent criminelles; ie pourrois faire voir, que dans l'estendue de tous les aages, & parmy toutes les Nations, où la Vertu a esclatté en actions glorieuses, & en succez remarquables; il ne se trouuera presque point de grand Personnage, qui ait esté heureux sans discontinuation; ce qui n'a point fait, que pour cela on ait entrepris de le charger de honte, ou de le deuouer à quelque peine, & que le rang qu'il auoit merité dans le Temple de l'Honneur, ne luy ait esté conserué par l'equitable Renommée.

Ie veux mettre icy quelques Obseruations, que j'ay faites sur ce suiet, qui ne seront pas des-agrea-

blés au Lecteur. Ce sera pourtant sans sortir de nostre Histoire, & sans monter plus haut que le siecle passé, & sans m'arrester mesme qu'aux Testes Couronnées, & à ces absolus Arbitres du monde, qui pour n'auoir rien eu au dessus d'Eux, n'ont pas laissé d'auoir des compagnons de leurs trauaux, & des associez à leur gloire. Ce que ie diray de Ceux-là, pourra s'estendra sur Ceux-cy, par vne suite necessaire: & il n'est que trop iuste, qu'il se fasse reflexion sur les Instrumens, du bien & du mal de la Cause principale.

Le Regne de François I. n'a pas laissé d'estre fort estimé, bien qu'il n'ait point esté exempt de disgraces; & le gain de la Bataille de Marignan, & de celle de Cerizoles; le secours & la retraitte de Landrecy: la defense de la Prouence, & les succez obtenus en Italie & aux Pays-bas, en Picardie & en Champagne; Sont des pieces que nul reuers de Fortune n'a peu ternir, & qui ont fait que le nom de Grand est demeuré à François, apres auoir perdu des Batailles, des Estats, & sa propre liberté.

Personne ne peut refuser place à Henry I. I. parmi les Princes Illustres, & pour dire beaucoup en peu de paroles, & mettre en petit de grandes choses; il suffira de dire, que le Genie de l'Empereur Charles; fut tousiours soumis au sien: que Henry luy fut tousiours superieur à la guerre, & eut tousiours de l'auantage sur luy, dans les Negociations & dans les Traitez.

Et neantmoins Philippes II. eust le mesme ascendant sur luy, qu'il auoit eu sur son Pere; l'infraction de la Treue où Paul IV. & Messieurs de Guise le porterent; fut l'escueil contre lequel Henry se brisa, & il expia cette faute, par le mauuais succez de l'entreprise de Naples: par la perte des Batailles de S. Quentin & de Grauelines, & par la Paix de Casteau Cambresis, où il rendit en vn iour, ce que on n'auroit sceu reprendre en trente ans, & ouurit la porte aux guerres ciuiles, en la fermant aux estrangeres.

Ie passe par dessus le Regne de ses Enfans; parmy lesquels le Duc d'Anjou donna de si grandes esperances, & ietta de si beaux fondemens d'une future gloire, par le gain des Batailles de Iarnac & de Moncontour; qu'il merita d'estre preferé à plusieurs illustres Concurrans, en la nomination à vne Couronne. Mais Henry III. netint pas, ce que le Duc d'Anjou auoit promis, & l'Edifice ne s'esleua point en grandeur & magnificence, à proportion des fondemens.

Ie passe, dis-ie, par dessus le Regne des trois freres, pour venir à celuy de Henry IV. Il faut certes auoier que iamais Vertu parmy nous, n'a ietté des rayons plus vifs & plus purs que la sienne: que iamais main n'y a cueilly de plus belles palmes: que iamais vainqueur n'y a erigé de plus magnifiques trophées. Avec peu il a fait de grandes choses.

Pour monter au throsne qui luy appartenoit, il luy a fallu marcher sur la teste de la pluspart des nations de l'Europe, qui l'en vouloient empescher: & trois batailles qu'il a gaignees: trente cinq rencontres d'Armee, où il s'est trouué: cent quarante combats, où il a combatu de sa main, & trois cens sieges de places; ont esté les degrez d'une si rude montee.

Et neantmoins ce sage Prince n'a pas tousiours marché si seurement, qu'il ne soit quelquefois tombé; ses ennemis luy ont quelquefois fait des affronts, & quelquefois il a fait des fautes. On l'a contraint de lever le siege des deux principales Villes de son Royaume, Paris & Roüen: on luy a pris des places sur ses yeux, & à la face de son armee; Et si le Duc de Parme eust sceu vaincre à la plaine d'Aumale; il l'auroit eu mort ou en vie. Lors mesme que la Rebellion tiroit à sa fin, & rendoit les derniers abois. Apres que la pluspart des François furent reuenus de cet accez long & aigu, qui leur auoit fait tourner la ceruelle. Apres que ce Prince eût abiuré l'Herésie: que Rome luy eût tendu les bras, & qu'il n'y auoit que l'Espagne, qui ne vouloit point quitter la partie; C'est alors que la fortune luy fit de plus grands outrages, & qu'elle ramassa ce qu'elle auoit de plus malin & de plus venimeux pour le perdre. C'est alors que dans vn petit espace de temps, arriuerent la perte de la Iour-
nee

nee de Dourlan, & la prise de cette place, que le carnage de tant de Noblesse qui y perit, a rendu fameuses. Que le Comte de Fuentes poussa la victoire iusqu'à Cambray, & luy fit changer de maître: Que l'Archiduc nous enleva Calais & Ardres: Que le Comte de Mansfeld se saisit de Montulin, du Catelet, & de Capele. Et pour combler l'iniure, & ajoulter la honte à la perte: Que Hernant Teillo surprit avec des noix & vne poignée d'hommes, vne Ville gardée par vn grand peuple armé, & dont les rempars & bastions estoient bordezz d'artillerie. Ce petit nombre d'accidens sinistres, n'a pas empesché que le surnom de Grand, que la France a donné à ce Prince apres sa mort, N'ait esté receu par tout ailleurs avec applaudissement, & que sa vertu ne se maintienne aussi belle & triomphante dans la memoire des hommes, que elle estoit durant sa vie.

CHAPITRE III.

Où la mesme chose est confirmée, par l'exemple du Regne de Louys XIII.

IL nous faut encore parler du Regne du Fils, qui n'a pas esté moins fertile en merueilles, ni moins

riche d'honneur que celuy du Pere. Et toutesfois le cours de ces merueilles, qui a esté long, n'a point laissé d'estre interrompu quelque fois, & la lumiere de ce Regne, de souffrir quelques éclipses. La leuee des sieges de Montauban, de saint Omer, de Dole, de Tortose & de Tarragone: La surprise de Philisbourg & de Treues: Le malheureux succez de la Ligue d'Auignon, & sur tout de l'entreprise de Genes: Les affrons receus deuant Fonterabie, Thionuille, Cedan, & Hennecour.

La defection des Grisons avec la perte de la Valteline: l'inondation des Espagnols dans la Picardie, signalée par la prise de la Capelle, du Catelet & de Corbie; La reprise de la Bassée & d'Aire, par les mesmes traux que nous auions faits pour le prendre; sont des taches qui n'ont point effacé la beauté, ny terny le lustre de ce beau Regne.

Ce seroit à la verité vne grande iniustice, si pour vn si petit nombre d'accidens fascheux; On venoit à conter pour rien, tant de factions preuenues ou estouffees dans le Royaume: tant d'oppressions destournees & de iougs brisez au dehors sous le Regne de ce Prince. Si pour cela on mettoit au rang des choses non auenuës, le secours de l'Isle de Rhé: la prise de la Rochelle: Tout ce qu'il y auoit de rebelle dans le Party Huguenot remis dans l'obeyssance. Si pour cela on ne parloit

plus du Pas de Suse forcé, malgré la résistance du lieu, de la saison & des hommes: de Pignerol emporté à la veüe de trois Armees Ennemies, & de quatre grands Capitaines: de la Sauoye subiuguée: de Cazal deliuré trois fois: de Mantouë arraché des mains des Imperiaux, & de Pignerol conserué à la France. Si pour cela on perdoit la memoire de la reduction de la Lorraine: de la conquête de Roussillon: des places prises sur les Espagnols: des Batailles gaignees en Italie, en Flandres, en Alemagne, & sur la frontiere de Languedoc: des combats de mer qui ont tousiours heureusement reüssi, & de ceux de la Valteline, par le Duc de Rohan, qui peuuent passer pour des batailles: de cette grande nuee d'Imperiaux, qui deuoit s'espandre iusqu'à Paris, & qui menaçoit deux ou trois Prouinces, deux fois dissipee sur nostre frontiere: de la pensée de mettre vn frein à l'ambition de la Maison d'Austriche, & du succez d'auoir fait voir au monde, que cette Maison pouuoit estre attaquée impunément, qu'elle pouuoit estre vaincue ou humiliée.

Ces choses sont certes en grand nombre, & sont grandes en elles mesmes; Mais ce qu'il y a à considerer est, qu'elles sont arriuees sous vn Roy majeur: pendant vn des plus longs Regnes, qui ayent esté veus parmy nous: en vne constitution de l'Estat, où il y auoit abondance d'hommes, & où

les veines de l'argent estoient encore abondantes: Et ce qui est encore fort considerable, sous la direction d'un ministre des plus grands, que le Ciel ait fait voir au monde, depuis qu'il prend soin des Monarchies. On entendra bien que ie parle du Cardinal de Richelieu.

I'aiouste à cela, que si ie voulois deueloper vn peu dauantage les monumens de l'Histoire, & chercher la destinee des plus excellens Hommes qu'elle represente; i'en trouuerois plusieurs, qui dans vn flux continuel, & yne suite constante de malheurs; Ont conserué vne grande reputation, & n'ont pas esté declarez criminels au Tribunal de la Renommee. Mais dautant que ce sont les derniers coups, qu'il faudroit fraper contre les Ennemis de la Vertu, & que, graces à Dieu, pour deffendre celle du Cardinal Mazarin, ie n'ay pas besoin des exemples de cette nature; Ie me contenteray de ceux que i'ay alleguez, & retourneray au suiet d'où ie suis fortý, & qui m'a fait prendre vn si grand tour.

CHAPITRE IV.

*Application de ce qui a esté estably aux
Chapitres precedens, à la Regence
de la Reyne.*

DE ce que nous venons d'establir aux Chapitres precedens; Il s'ensuit que les mauuaises rencontres, dont le nombre est fort petit, arriuees dans nos affaires depuis la Regence; Ne doiuent ny en destruire le merite, ny estre imputees comme des crimes, à celuy qui a esté vn des principaux Instrumens de ses bons succez.

Et certes qui voudra mettre à part toute sorte de passion, & regarder avec des yeux indifferens les choses faites; Verra qu'il n'y a point de Regne parmy nous, où il s'en soit fait de plus grandes, & en vn si petit espace de temps. Il y verra en peu de temps, des Negociations difficiles, couronnees d'euenemens fauorables: Il y trouuera plusieurs Batailles gaignees, quantité de Places prises, & d'autres notables auantages obtenus, par tout où nous auons fait la guerre. Il y remarquera nos malheurs & ceux de nos Alliez, reparez par tout avec vsure;

Et si quelques-vns de ceux-cy eussent eu vn peu plus de patience, comme ils y estoient obligez, pour poursuiure avec nous la course qu'ils auoient commencee: ou si les François n'eussent pris le frein aux dents, pour arrester le travail de ceux, qui auoient si fort auancé l'Ouurage de la Paix generale; il y a apparence, que nous le verrions maintenant consommé, & que nous serions arriuez glorieusement au port, où nous touchions presque, lors qu'un coup de vent non attendu, nous a riettez au large.

Entrons vn peu dans le détail de cette matiere, & faisons vne legere course sur les plus memorables euenemens, qui rendent illustre la Regence de la Reyne; Taschons d'adoucir vn peu l'humeur de ceux, qui n'y ont point voulu auoir esgard, pour auoir plus de liberté de s'attacher à quelques endroits, qui s'y sont rencontrez foibles; sans qu'il y ait pourtant eu de la faute du premier Ministre.

Il s'est fait assez de bruit durant le Regne du feu Roy, d'une Lettre interceptee du Duc de Baviere, où il disoit, que si l'une ou l'autre des deux Testes (il entendoit du Roy & du Cardinal de Richelieu) venoit à manquer; les affaires en changeroient par tout de face, & l'on auroit bien tost raison des Estrangers, qui s'estoient iettez dans l'Empire pour le déchirer.

Ce Prince, des plus intelligens entre les Princes de son temps; ne fut pas iuste en sa prediction. Le Cardinal de Richelieu mourut, & nos affaires ny celle de nos Alliez, ne perdirent rien de leur premiere vigueur, ny de leur bonheur accoustumé; & ie puis dire sans faire tort à la verité, que Celuy contre lequelles Ennemis ont deployé leur aigreur avec tant de vehemence; en a esté vne des principales causes.

Ceux qui ont tant soit peu penetré dans l'intérieur du Cabinet de ce temps-là, sçauent avec quelle obstination vn de nos Ministres preuenud'erreur, combatit l'attachement que nous auions aux affaires d'Allemagne, & que s'il en eust esté creu, & s'il n'eust rencontré vne forte opposition, particulièrement de la part du Cardinal Mazarin; on les eust abandonnées à la mercy du plus fort, & au gré de la fortune. Et Dieu sçait quelle funeste reflexion, il se fust fait sur les nostres, de cét abandonnement, & si nous n'eussions pas esté bien tost apres aux termes, de defendre nos conquestes, & nos places mesmes; au lieu que nous auons tousiours depuis continué, d'attaquer & de poursuivre.

Mais apres la mort du Roy, la coniecture du Duc de Bauiere deuoit auoir son effet plus vraysemblablement, que durant sa vie, où il estoit impossible que les choses n'allassent, au moins quel-

que temps , du branle qui leur auoit esté donné. Après cette mort , dis-je , tout deuoit prendre apparemment vn autre visage , dans le bas aage du Roy , qui n'auoit que quatre ans : au commencement d'une Regence : dans la nouveauté du Ministère , qui sembloit , deuoir suiure la nouveauté du Regne , pour des raisons conuës de tout le monde : dans l'humeur naturelle des François , tousiours , desirëux de changement , & tousiours mal satisfaits de l'estat où ils se trouuent : dans la diuersité des Religions , qui regnoient parmy nous , & qui d'ordinaire ne deschirent pas moins les Volontez de leurs sectateurs , en affections , que les Entendemens en opinions contraires. Bref dans vne rencontre particuliere , où la Cour se vid incontinent apres remplie de prisonniers essargis , de Bannis rappelez , & de quantité de personnes de condition , mal traitees sous l'autre Regne. Où les Compagnies Souueraines du Royaume se trouuoient mortifiees , & sur tout le Parlement de Paris , estoit outré iusques au bout. Où les Prouinces accablees de subsides , sembloient ne respirer que reuoltes , & n'attendre que l'occasion de rompre ou d'essargir leurs chaines. Toutes ces choses formoient vne conjoncture , qui apparemment ne presageoit que tempestes & broüilleries à la France. Cela pourtant n'estonna point le Cardinal Mazarin , & cette face funeste de l'Estat ne l'empescha point

point d'entreprendre de le servir, & de recevoir pour cet effet la place, qu'auoit occupee ce grand Ministre, dont i'ay fait mention cy-dessus.

CHAPITRE V.

Des soins que le Cardinal Mazarin a apportez au commencement de la Regence, pour empescher que nos Alliez ne se detachassent de nous, & que nous ne nous detachassions d'eux.

DE tout cela on pouuoit inferer, que nostre application au dehors, relascheroit de sa vigueur, & que nous ne ferions pas peu d'asseurer la Paix au dedans, & de tenir tousiours bouchees les sources des guerres ciuiles. Pour cet effet on se pouuoit souuenir, qu'apres la mort de Henry le Grand, les proiets de ce magnanime Prince furent eschoüez, & que de tous les poincts de cette fameuse Ligue, dont le seul plan fit trembler la Maison d'Austriche; il n'y eust que l'affaire de Iueiliers, qui ne fut point abandonnee. Ces considerations furent si puissantes sur l'esprit de nos Alliez; ^{Les Suédois} ^{doivent} qu'elles esbranlerent leur fermeté, & il y en eust des plus considerables, qui mirent en deliberation,

s'il ne seroit point à propos de s'accorder avec la Maison d'Autriche, qui leur tendoit incessamment les bras; non par des sentimens d'amitié qu'elle eust pour Eux; mais pour auoir moins d'ennemis & moins d'assaillans dans la querelle, qui l'exerçoit depuis tant d'annees.

Les premieres Lettres mesmes, qu'ils receurent de la part du Roy, leur parurent si seches, & touchèrent si peu leur goust malade de deffiance; qu'il s'en fallust peu, qu'ils ne se resolussent de traiter separément, lors que les Lettres du Cardinal leur arriuerent. Elles ne portoient pas seulement des assurances de la resolution où la France estoit, de ne se departir point des Alliances contractees; mais les portoient fortifiees de tant de raisons, qui faisoient voir, qu'elle estoit obligee non seulement par les loix de l'honneur, mais encore par celles de l'interest, de poursuiure les desseins concertez iusques à la Paix generale; qu'ils ne douterent plus de son intention, & qu'elle ne fust animee du mesme esprit, & poussee des mesmes mouuemens, que ceux qui auoient paru en la conduite de l'autre Regne.

Sur tout le Chancelier Oxestern mit en consideration, comme il le tesmoigna en vne Lettre que i'ay entre les mains, pour response à vne que le Premier Ministre luy auoit escrite; Il mit dis-je, en consideration la priere, que le Cardinal de

Richelieu fit au feu Roy avant mourir, de luy vouloir substituer le Cardinal Mazarin en la direction des Affaires, estimant qu'un office si avantageux qu'il rendit à un Estranger par preference à tous les François; ne pouvoit proceder, que de la connoissance qu'il auoit de sa capacité, & des autres bonnes qualitez qu'il apportoit au service de son Maistre.

Il laisse à iuger, si les mouuemens de deffiance qui s'estoient esleuez dans l'ame des Suedois, s'y fussent entierement establis, & qu'ils se fussent accordez avec l'Empereur; qu'elle eust esté nostre destinee, & si ce fut un petit service rendu à la France par le Cardinal Mazarin, d'auoir destourné cet inconuenient, qui luy eust mis à dos toute l'Alemagne aguerrie, & fait déborder sur ses frontieres un Peuple inombrable affamé de butin, & nourry dans le sang & dans le carnage.

Il escriuit encore à peu près dans le mesme sens & pour la mesme fin, à la Duchesse de Sauoye, à la Landgrauue de Hesse, au Prince d'Orange, & à Messieurs les Estats, qui receurent ses Lettres avec tant d'agrement & de satisfaction; qu'on en enuoya des copies, dans toutes les Villes, & aux plus notables Maisons de leur Pays. Sur tout il s'appliqua à rassurer le Roy de Portugal & les Catalans, dans la crainte où ils pouuoient estre, que par la mort du Roy, la France ne changeast de con-

duite, & ne sacrifiaſt leurs intereſts à d'autres intereſts, que la condition du temps, luy pouuoit rendre plus conſiderables.

Mais ce n'eſtoit pas aſſez, d'auoir rompu cette premiere penſee de ſeparation, du coſté de nos Alliez; ſ'il n'eult trauaillé à empêcher qu'elle ne ſe fiſt du noſtre, & ſ'il n'eult touliours repouſſé les tentations, qu'on excitoit de temps en temps dans l'eſprit de la Reyne, pour la faire; ſ'il n'eult renuerſé les pieges, dans leſquels on taſchoit de faire tomber cette Princeſſe: tantotſt par la conſideration de la parenté, tantotſt par de faux motifs de conſcience & par d'autres ſuggeſtions, qui luy venoient de la part de perſonnes, qui eſtoient ſans doute bien intentionnees; mais qui certainement n'eſtoient pas aſſez intelligentes dans nos Affaires, ny aſſez dressees aux ruses d'Eſpagne.

Cette Separation, ſi nous euſſions tant ſoit peu teſmoigné de la deſirer, n'eult operé autre choſe, que de nous couvrir de honte inutilement; Et donnant ſuiet à nos Alliez de nous preuenir (ce qui leur eult eſté facile) que d'adjouſter des Amis, offenſez, & par conſequent tres-dangereux, à des Ennemis irreconciliables, par la croyance qu'ils auroient eue, de pouuoir ioindre le plaſir de la vengeance, au recouurement des pertes receuës.

Auſſi certes nous auons obſerué depuis avec tant de ponctualité & de religion, les choſes pro-

mis par les Traitez d'Alliance; Que nous sommes bien souuent allez au delà: Que nous n'auons iamais escouté de proposition, ni receu de Lettre, qui tendist à vn accommodement particulier, dont on n'ait donné part aux Confederez: Que nous n'auons rien obmis de cela mesme, à quoy nous n'estions point obligez, & qui nous estoit fort preiudiciable, pour guerir les moindres ombres, qui se sont esleuez en leur ame. Que nous auons passé par dessus les piqueures, que les vns ont quelque-fois faites à la Confederation, & que nous auons resolu, quand mesme nous aurions pû preuenir avec seureté, ceux que nous scauions qui meditoient de se détascher de nous, de hazarder plustost tout que de le faire, & de nous tenir à cette belle Maxime d'honneur; Que plus les Princes sont grands, & plus ils peuuent impunément violer la foy; plus ils doiuent estre fermes & religieux à la garder.

Ce que ie viens de dire est si vray; que i'ose asseurer, que depuis qu'il y a des Estats, & qu'il se fait des Ligues & des Alliances dans le monde; Il ne s'en trouuera point, d'où la foy d'un Prince soit sortie plus pure & plus nette, que celle du nostre, & tous les monumens de l'Histoire: ni tout ce qui se conserue de memorable des choses humaines à la faueur de la tradition; N'ont point d'exemple de la bonne foy obseruee, qui surpasse ce que nous

auons pratiqué depuis la Regence , à l'endroit de nos Alliez.

Il n'en falloit pas certainement moins , pour re-
stablir les brèches que le Traité de Monçon auoit
faites , à la confiance qu'ils prenoient en nous , &
pour desarmer ceux, qui nous obiectoient sans cesse
l'infraction de ce Traité , qui n'a pourtant pas esté
telle qu'on l'a supposée , comme i'espere de le mon-
strer en vn autre lieu. I'appelle tous nos Alliez à tes-
moins de cette verité ; Et l'on peut croire , que ie
n'aurois point l'impudence d'en parler si affirmati-
uement, si ie n'en auois certitude.

Ie ne scaurois taire vne circonstance, qui releue
à l'infiny l'odeur de cette vertu , qui a rendu nostre
conduite si remarquable à l'endroit de nos Alliez.
C'est que dans tous les Traitez , que nous auons fait
auec eux, à la reserue des Suedois; Nous n'y sommes
directement entrez , que pour leurs Interests , &
pour rompre ou destourner le ioug, qu'ils souf-
froient ou qu'ils craignoient. Que nous auons ha-
zardé le plus pur de nostre sang , & le plus clair de
nos finances , pour les redimer ou les preseruer de
vexation , & que nous auons fait de leur Cause la
nostre ; Bien que nous eussions pû prendre part à
la despoüille de leurs Estats , en nous ioignant à
ceux , qui les vouloient enuahir , qui nous au-
roient receus , & qui nous appelloient mesme au
partage.

D'où il s'ensuit, que le nœu qui attachoit la plupart de nos Alliez à nous, deuoit estre plus estroit & plus indissoluble, que celui qui nous lioit à eux; Au lieu que de ceux-là, les vns l'ont entiere-ment rompu, & les autres, qui n'estoient pas dans vne obligation si estroite; l'ont quelquefois vn peu relasché. Ce relaschement pourtant a esté peu de chose, & a ressemblé aux legeres froideurs, & aux petits esclairssemens, qui arriuent dans les grandes amitez, qui aident à les rendre plus fortes & plus ardentes; Et nous pouuons nous louer, d'auoir rencontré dans le gros de la Confederation, vne entiere correspondance de la part des Suedois, & particulierement dans l'esprit de la Reyne, qui ne se pique pas moins des hautes vertus que la Morale conseille, que des adroites que la Politique permet, & qui les sçait si bien mettre ensemble dans sa conduite, qu'elles ne s'en separent iamais. On croit encore, que si vne longue & facheuse maladie, n'eust diuertie le Prince d'Orange, de l'application qu'il apportoit aux affaires, & si la mort ne l'eust rauy à Messieurs les Estats, lors qu'ils auoient le plus de besoin de sa santé & de sa vie; Il n'eust iamais consenty au dessein de la Paix particuliere, qu'ils ont faite avec l'Espagne, & qu'il auroit eu assez d'autorité & d'adresse, pour les affermir dans la poursuite de la Generale, qu'ils auroient pû faire avec plus de seure-

ré d'honneur & d'avantage que l'autre.

Aristote. L'adjouste enfin, que si le grand Maître de la Politique, a défini la legitime domination, celle qui vise plus au bien de ceux qui la souffrent, que de ceux qui l'exercent; Nous nous pouvons vanter d'avoir apporté, particulièrement depuis la Regence, cette excellente & incomparable condition, dans le commerce de nos Alliez, & dans l'observation de nos Alliances. Le Piedmont en est vn exemple illustre, où nous auons tousiours fait remettre entre les mains du Duc, les places de son pays, qu'il auoit mises entre les nostres, à mesure qu'il s'est trouué en estat de les pouuoir conseruer par luy-mesme; & fait voir par là, que nous ne les auons receuës ou gaignees, que pour les luy garder plus seurement, & nous charger d'une despende, qui en ce temps-là estoit au dessus de ses forces.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

*Que le Cardinal Mazarin a travaillé long-temps
avec succès, pour empêcher les broüille-
ries intestines de l'Estat.*

MAis qu'auroient seruy toutes ces bonnes inclinations, que nous auons fait paroistre pour le dehors du Royaume; si le dedans eust esté foible, & si la diuision, qui est la mere de la foiblesse, s'y fust iettée; Si la guerre Ciuile, qui consume l'humide radical & destruit la vie des Estats, s'y fust ouuerte. Il falloit certes que nos Alliez demeurassent la proye de nos Ennemis, & que la France seule deuint le Theatre de toute la guerre Estrangere, aussi bien que de la Ciuile.

Je ne veux pas faire icy la peinture des maux, que les guerres Ciuiles traînent, ni m'amuser à représenter avec des paroles, des Obiects que nos yeux viennent de voir, & dont l'image sera long-temps presente & fraîche à nostre memoire. Je me contenteray seulement de dire en general, que comme le froid & le chaud de la fièvre, qui viennent du dedans des corps, les agitent & alterent

d'une maniere bien plus incommode ; que le froid & le chaud de l'air qui les environne: Et comme les tremblemens que la terre souffre, qui procedent d'un principe interieur, y causent de plus grandes ruines ; que tous les orages, qui se forment au dehors, & au tour de sa superficie. De mesme les guerres Civiles ébranlent bien plus puissamment & plus dangereusement, la constitution naturelle des Estats; que les Estrangeres: Et par consequent, qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire, ni rien que l'on doive obmettre, pour en estouffer les germes.

Les Ministres, qui apres la mort de Henry le Grand, demeurerent au timon de l'Estat, où ils avoient esté pendant sa vie, connurent bien la necessité de cette maxime; Mais ils ne furent pas assez heureux pour en faire un bon usage. Ils ne songerēt qu'à ne se broüiller point avec l'Espagne durant la minorité du Roy, iugeans qu'ils pourroient par là ou euter ou appaiser plus facilement, les broüilleries de la France. La guerre pourtant ne laissa point de s'allumer parmy nous: Ou parce que les mauvaises humeurs de l'Estat, n'ayant point de passage ouvert pour prendre leur cours au dehors, tournerent leur action au dedans: Ou d'autant qu'elles s'y trouverent si opiniastres & enracinees, que la prudence n'eust point de remede assez fort pour les chasser, ou d'assez benin pour en corriger l'acrimonie.

Il y eust encore des interelts separez de ceux de l'Estat, qui firent que quelques-vns de ceux, qui auoient la direction des Affaires; trauaillerent à cultiuer, ou à acquerir les bonnes graces des Espagnols, qui ne manquerent point (comme ils le sçauent admirablement faire) de se preualoir d'une si fauorable conioncture. Cela fit, que regnans dans le Cabinet du Roy, par la crainte que les vns auoient d'eux, ou par les esperances qu'ils donnoient aux autres; Et soufflant aux autres endroits du Royaume le feu, qu'ils auoient aidé secrettement à y allumer; Ils dépoüilloient cependant nos Alliez avec impunité, & sans que nous eussions presque le courage de les defendre, qu'avec des Offices.

Ce Ieu de Cabinet & de Campagne dura, ius-
qu'à ce que Dieu eut suscité au feu Roy ce grand *Le Cardinal de Richelieu.*
Ministre, qui par des conseils aussi magnanimes que fideles, purgea le dedans de la principale matiere des troubles, & fit transporter au dehors, & iusques dans le Pays mesme de nos Ennemis, le Siege de la guerre.

Ces choses ainsi posees, croira-t'on que Celuy, qui par ses soins & par son adresse, a tant contribué à conseruer l'Harmonie de toutes les Parties de la Monarchie, & en vn temps, comme au commencement de la Regence, où vne partie des forces du Roy se trouuant en Allemagne, en Cataloi-

gne & en Italie; On auoit tant de facilité à remuer, ait merité toute la haine qu'on a suscitée pour l'acabler? Croira-t'on que ce Point si important à toutes nos Affaires Eltrangeres & Domestiques; eust esté de l'Inuention de toute sorte d'Esprits, & l'Ouurage de toute sorte de Mains: Je ne sçay si l'on le croira; Mais ie sçay bien, que rien de tout ce qui s'est fait parmy nous depuis la Regence; N'a donné tant d'admiration à nos Ennemis, ni si fort estonné leur Politique. Je sçay bien qu'ils se sont assez declarez pour cela, & ont auoué qu'ils ne comprenoient pas, par quel charme on auoit pû si long-temps contenir en repos, des humeurs si mobiles & si inquietes que les nostres, & faire que ceux-là mesme, qu'on s'imaginoit qui en pourroient causer la dissonance: ayent vnanimement conspiré à en entretenir l'harmonie. Cela s'est fait principalement par l'vñion de la Maison Royale, que le Premier Ministre a tousiours trauaillé de cimenter avec tous les soins imaginables, & où il a si bien reüssy, que quoy qu'il soit arriué, rien ne l'a pû faire relascher.

De ces deux fontaines, c'est à dire de la concorde du dedans, & de la bonne correspondance de nos Alliez & de Nous; De ces deux fontaines, dis-je, ont coulé ces grands & glorieux succès, qui embellissent la Regence de la Reyne: qui ont volé par tous les lieux de la Terre, & qui se rafraischiront

dans tous les aages du Monde. Il est de là arriué, que nous n'auons pas seulement conserué ce que le feu Roy auoit conquis, & maintenu les Affaires en l'estat où il les auoit laissées, Mais que nous les auós encore mises en vn meilleur estat, & que nos Armes ont passé par tout où nous auons fait la guerre, les limites qui les bornoient, à la mort de ce braue Prince. *Granelins* Que nous leur auons enleué des forteresses, qu'on tenoit comme imprenables, mesme en ce temps, où l'art d'attaquer les Places, est supérieur à celuy de les defendre. Que nous auons penetré iusqu'au cœur de la Flandre, sans qu'il y ait eu ni canal ni riuiera qui nous en ait empeschez. Que nous auons pû donner la main à l'Armee du Prince d'Orange, & luy ouurir le passage à la conqueste de Hulst. Que nous nous sommes establis dans l'Isle d'Elbe en Italie, & en Allemagne delà le Rhin, le Danube & le Lek; ce qui auoit pû estre bien souhaité au Regne precedent; mais qui y auoit esté peu esperé, ou ne l'auoit point esté du tout.

Iesçay bien que la valeur du Duc d'Orleans & du Prince de Condé, & le merite des autres Chefs, qui ont commandé les Armes du Roy; ont en quelque façon contraint la fortune de les suiure. Mais aussi on ne doit point douter, que la valeur & le merite de ces grands Hommes, n'ayent esté beaucoup aidez, par l'Esprit & l'Action du Cardinal Mazarin, qui ayant eu part aux desseins concertez pour les

Campagnes, s'est toujours chargé du principal soin des preparatifs necessaires, pour les faire reüssir.

CHAPITRE VII.

L'Entree de la Regence signalée par le gain de la Bataille de Rocroy, & par la prise de Thionville. De l'Expedition de Fribourg, & des suites de cette Expedition.

MAis afin que nous sortions de la generalité, dans laquelle nous nous sommes iusques icy enfermez, & que nous descendions à quelques particularitez remarquables, de la conduite du Cardinal Mazarin; On se souviendra que la Iournee de Rocroy, qui arriua peu de iours apres la mort du feu Roy; fut vne action fatale pour le reste de nos Affaires, & la crise, pour le dire ainsi, de la fortune de la Regence.

Ce fut elle qui dessèche le torrent, qui alloit couvrir de ses eaux la Champagne, la Picardie, & les environs de Paris mesme, si nous l'eussions perduë, & ce fut elle qui ouurist le chemin aux autres Victoires, qui sont venuës en grand nombre & en

foule, en suite de celle-là. On ne peut certes douter, que le gain de cette Bataille, ne soit l'œuvre de celuy qui l'a donnée. Mais aussi on n'y peut iustement refuser part, à celuy qui ayant decouvert le fonds de tant de vertus militaires caché dans l'ame du Duc d'Anguien, & préveu l'ample moisson qu'il rapporteroit à l'Estat; luy auoit obtenu le commandement de l'Armee qui vainquist: A celuy dis-je, à qui il auoit fallu donner des grands & opiniastres combats pour surmonter la repugnance que le Roy y apportoit, qui estoit extrême, & generalement l'auersion qu'il auoit de mettre ce Prince dans l'employ, qui n'estoit pas mediocre. Et afin de ne rien oublier de ce qui pouuoit rendre ses presages veritables, & que les moyens d'agir ne manquassent point à celuy qui deuoit agir si vtilement; Le Cardinal qui auoit esté le promoteur de toute l'affaire, trouuailla avec des soins extraordinaires, c'est à dire avec ses soins accoustumez, aux preparatifs de la Campagne, & aux auances de la Victoire.

Le siege & la prise de Thionuille, furent le fruit le plus proche de cette Victoire. Personne n'ignore l'importance de cette conqueste, qui couvre Mets & le pays Messin, contre les insults du Luxembourg: qui nous rend Maistres de la Moselle, & fait la communication de la France avec l'Electorat de Treues, qui ne deuoit guere estre moins cher au Roy, que ses propres Estats, à cause

de l'Electeur, qui a espousé avec tant de zele & de fermeté, les interets & la fortune de la France. Bref qui met vne barriere pour nous, entre le Luxembourg & le bas Palatinat, où les Espagnols regnent encore.

Et neantmoins nous eussions perdu ce fruit si riche & si considerable de la bataille de Rocroy, si par la confiance que la Reyne commençoit à prendre, en la capacité & en la fidelité du Cardinal; Elle n'eut eutierement deféré à son aduis, & résisté à l'opposition ouverte, & aux trauerses secretes, qu'on faisoit contre le dessein de ce Siege. Il y auoit long-temps qu'il l'auoit à la teste, & il l'auoit desia fait proposer deux fois au feu Roy par le Mareschal de l'Hospital, qui n'estoit pas mal, comme le monde sçait, dans son esprit. Aussi dès que le succez de Rocroy eust fait iour à cette entreprise; Il n'en laissa point eschaper l'occasion, & bien qu'il semblait se rendre par là garent de l'euenement, & qu'il y en eust mesme qui dirent, que c'estoit par esprit de ialousie qu'il agissoit, & que la gloire naissante du Duc d'Anguien commençant à luy faire mal au cœur: sa pensée n'estoit que de le faire eschoüer deuant Thionuille. Cela ne ralentit point sa poursuite, & il fist enuoyer l'ordre à ce Prince d'assieger cette Place, & vn autre en mesme temps au Marquis de Gévres, de l'aller inuestir avec le Corps qu'il commandoit

mandoit en Champagne, pendant que le Duc donneroit le change aux Ennemis, & les poussant vers Bruxelles; leur feroit penser à toute autre chose, qu'au siege de Thionuille. Cela reüssit comme on l'auoit projecté, & Gévres s'acquita si bien de ce qui luy auoit esté ordonné, & la Place fut si heureusement inueltie; que tous les secours qu'on y voulut ietter furent coupez, & la garnison se trouua si foible; que si apres l'arriuee du Duc d'Anguien, il n'y en fut malheureusement entré, elle fust tombee peu de iours apres auoir esté attaquée, & la mort de Gévres, qui certainement valoit beaucoup, n'eust point amoindry le prix de cette conquête.

J'ay veu les considerations qui obligerent le Cardinal d'en appuyer le dessein, dans vn discours si iudicieux, & si plein de lumieres politiques & de la connoissance de nos interests; Que ce seroit vn grand dommage, si l'Histoire ne les conseruoit, & ne les faisoit voir au monde. Parmy ces considerations, il y en a vne que ie ne puis passer sous silence, & que ie ne veux dérober à la connoissance du Lecteur; Afin qu'il iuge si c'est par raisonnement & par choix, ou par hazard & à l'auanture, que nos Affaires ont esté conduites depuis la mort du feu Roy. Le Cardinal donc representa entre autres choses à la Reyne, qu'il importoit que nos Ennemis ni nos Alliez, ne remarquassent point de foiblesse, aux commencemens de sa Regence, sur lesquels les

vns & les autres estoient plus particulièrement attentifs, pour en tirer des consequences à leur prejudice ou à leur avantage. Qu'il estoit donc necessaire, pour faire iuger avantageusement de son progres, d'en signaler l'entree, & de luy donner de la reputation, par quelque entreprise d'esclat. Que la victoire de Rocroy estoit veritablement vne grande chose; Mais que ce n'estoit que l'action d'un iour, & de ce genre d'actions, où la fortune prend tousiours part, quelque grande que soit la prudence & la valeur de celuy qui les conduit. Au pis aller, que la pluspart du monde attribueroit ce succez, à vne suite du bon-heur du Regne precedent, & aux soins qu'on y auoit eus, d'en preparer les principes & les causes. Mais que le bon vsage de cette victoire, ne pouuoit estre attribué qu'à la Raison bien esclairee, & au Courage fortifié de bonnes raisons; Qu'il seroit tout du Regne present, sans relation au Regne passé, & qu'il pourroit s'estendre sur tout le temps, que nous ferions la guerre en Flandres. Cette consideration, outre les autres que j'ay designees cy-dessus, & celles que j'ay obmises, emporterent la resolution du Siege de Thionuille, malgré la resistance & les oppositions contraires.

La fin de cette Campagne, qui fut la premiere de la Regence; fut troublee par la défaite du Marechal de Rantzau à Tutlinghen. La perte que nous y fismes, qui estoit grande en elle mesme; fut

encore remarquable par cette circonstance, qu'elle ne cousta rien aux Ennemis, qui ne vainquirent pas les nostres; mais qui les prirent. Toute-fois ce fut peu de chose, au prix de la perte que nous fîmes, en la personne du Marechal de Guebrian, qui mourut dans Rothueil, de la blessure qu'il auoit receüe deuant cette place.

Adioustez à cela, qu'au mesme temps que cette disgrace nous arriua, l'Armee Suedoise abandonna presque l'Allemagne, sans nous en donner auis, & entrant dans le Pays de Holstein, qui en est vne des lizieres, se fit vn Ennemy nouueau, qui estoit le Roy de Dannemarc; comme si ce n'eust point esté assez pour elle de la Maison d'Austriche: ou que Nous (qui estions occupez en tant d'endroits contre l'Espagne) & la Lantgraue de Hesse; pussions soustenir seuls le fais de la guerre en Allemagne. Nous le foustismes pourtant, par les bons ordres que la Reyne y apporta, & empeschasmes que la victoire des Bauarrois & Imperiaux; n'eust point de suite considerable, & que ce qui auoit esté esbranlé du Party Confederé par cette Victoire, & par la retraite des Suedois; ne succombast en ce Pays-là.

Cela veut dire, qu'on n'a pas tousiours esté occupé durant la Regence, à recueillir les faueurs de la fortune, & qu'on n'a pas tousiours eu le vent en poupe en nauigeant. Si cela eust esté, la Vertu qui s'est employee à reparer les disgraces, qui nous sont

arriuees; auroit manqué d'un employ qui est plus proprement le sien, & que l'art du Pilote eust esté moins remarquable, qui n'auroit point luté contre les tempestes.

Le Prin-temps apres que nostre Armee eut receu ce grand eschec; fit voir celle de Bauiere deuant Fribourg. Elle parut deuant cette Place, plus belle qu'on ne l'auoit encore veüe: s'estant enflée de nostre dépoüille, & le Duc n'ayant rien espargné pour la fortifier, & la mettre en estat d'exécuter le dessein qu'il s'estoit mis à la teste, de faire tomber Brisac par vn blocus. Il iugeoit que la nostre s'estant debiffée, ou plustost ruinée par l'accident de Tuttinghen; La résistance qu'elle feroit seroit fort petite, & qu'il ne nous seroit pas possible, de la releuer de long-temps de cette perte. Sa coniecture n'estoit pas mal fondée, & si du costé de la Cour on ne se fust appliqué avec des soins extraordinaires, à la restablir; Elle se fust infailliblement trouuée si foible; qu'elle n'auroit esté qu'une Armee de garnison, ny seruy qu'à tenir bon dans les Places.

Elle ne püst pourtant ietter dans Fribourg, le secours que le Marechal de Turenne qui la commandoit, auoit proietté, Et il luy falust recourir à la Cour où sa faueur estoit grande, pour estre renforcé d'un Corps au moins de quatre mil hommes, avec lequel il se promettoit de faire vn affront à Mercy, & de sauuer la Place, ou de la reprendre.

La difficulté estoit où trouver ces quatre mil hommes; Les autres Armees du Roy n'en ayant pas plus qu'il leur en falloit , pour le dessein auquel elles estoient destinees.

Dans cét embarras, où il n'y avoit ni vn seul moment de temps à perdre , ni à choisir entre deux avantages le plus grand ; Mais entre deux inconueniens , le moindre ; Le Cardinal iugeant de quelle consequence estoit la prise de Fribourg pour Brisac, & pour le reste de l'Alsace; prend d'abord sa resolution , conseille la Reyne d'ordonner au Duc d'Anguien, qui commandoit la seconde de nos Armees, d'appuyer le Marechal de Turenne , en la maniere qu'il iugeroit le plus à propos, luy escrit & luy-mesme l'en coniure, & luy enuoye vn Memoire si iudicieux, & si bien raisonné sur ce suiet ; que ce Prince , en l'ame duquel la nature n'a pas versé moins de lumiere , pour connoistre les bonnes choses, que de feu pour les executer; ne se pouvoit lasser de le lire & de le louer. Je sçay cela d'un des principaux Officiers de son Armee , qui estoit present à cette lecture, & qui estant de sa confidence, ne pouvoit ignorer ses veritables sentimens.

Après cette lecture donc , le Duc ne balança point sur ce qu'il avoit à faire ; Et bien que son premier dessein fust d'aller à Treves , & que pour cela il eust ses basteaux prests, & ses viures chargez ; Il ne fit point difficulté de le changer , & de partir vn

iours apres pour l'Alsace. Il auroit bien pû enuoyer au Marechal de Turenne, le renfort qu'il demandoit, n'esperant point en pouuoir obtenir dauantage; Mais dautant qu'il sçauoit qu'avec des mediocres forces, on ne peut faire de grands efforts, & que des moyens imparfaits ne produisent iamais la fin qu'on s'est proposee; Il y voulust conduire luy-mesme en personne toute son Armee, & l'y conduisit toute, avec vne diligence incroyable, notwithstanding la longueur du chemin, & les difficultez de la marche: Et bien qu'il sçeuft encore qu'il alloit attaquer la meilleure Armee, & le plus grand Capitaine du Party Ennemy, & qu'il l'alloit attaquer dans des postes tres-avantageux par nature & par artifice; Ce qui en auroit diuertie vne prudence ordinaire, fut vn aiguillon à sa vertu pour l'entreprendre.

Personne n'ignore le succez de cette memorable Expedition, & comme le Duc ayant appris durant sa marche, que Fribourg estoit rendu; ne laissa point de la continuer: Comme apres les plus furieux Combats qui se soient donnez de cetemps, & qui se renouellerent pendant trois iours; Il força l'Armee Bauarroise dans ses retranchemens, & s'estant osté ce grand obstacle, descendit comme vn torrent le long du Rhin, & se rendist Maistre de Philisbourg, de Vormes, de Spire, de Guermeshein, de Landau, de Binghen, de Creusnac, & de Mayence.

Il ne faut point oublier icy, le deuoir que tous les nostres firent en ces occasions, où la conduite & le courage des Mareschaux de Gramont & de Turenne; se firent particulièrement remarquer, à l'imitation du Chef qui en donnoit par tout l'exemple. Il ne faut pas oublier encore, qu'au mesme temps que de son mouuement, & par la liberté que la Reyne luy auoit laissée, d'agir selon l'estat des occurrences; Le Duc d'Anguien descendoit le Rhin, pour l'attaque de Philisbourg; on luy depecha vn Courrier qui luy en portoit l'ordre, avec vne Lettre du Cardinal, dans laquelle il luy proposoit ce qu'il auoit desia choisi, & l'assuroit qu'il ne manqueroit de rien de ce qui seroit necessaire pour les conquestes qu'il meditoit.

CHAPITRE VIII.

De ce que fit le Premier Ministre , pour reparer la perte de la Bataille de Mariental. Du gain de celle de Nortlinghen par le Duc d'Anguien. Des avantages qu'auoient les Imperiaux & les Bauarrois , sur le Party Confederé d'Allemagne , en la maniere de faire la guerre.

Les soins du Premier Ministre , ne furent pas moins necessaires , ni moins vtils la campagne suiuite, l'entree de laquelle fut remarquable, par l'eschec que le Marechal de Turenne receut à Mariental, plus par la malice de la fortune, que par sa faute. Tout le monde sçait , quelles suites ont d'ordinaire ces pertes , quand elles arriuent au commencement des Campagnes , & que les Vainqueurs ont vn grand temps deuant eux , pour pouruiure leur victoire.

C'est aussi en cette conioncture , qu'il fallust que le Cardinal redoublast ses soins , & déployast plus que iamais sa vigilance , pour destourner les mauuais suites d'vn si fascheux accident ; Et c'est ce qu'il

ce qu'il fit avec tant de promptitude & de bon succès, que bien tost apres on vit sur le Rhin le Duc d'Anguien, recueillir l'Armee du Marechal de Turenne, & quelque temps apres, gagner vne Bataille dans la plaine de Nortlinghen, où quelques années auparauant, les Suedois en auoient perdu vne autre.

La reuanche pourtant ne fut pas entiere, ni la Victoire complete, par la lascheté d'une des ailles de nostre Armee où estoient les François, qui ne firent presque point de resistance, & qui furent presque vaincus sans combattre. De sorte qu'on peut dire, que nous ne gagnâmes pas alors, qu'à cause que nous ne perdîmes point, si nous en exceptons la mort de Mercy, avec lequel il semble que le bonheur de l'Armee de Bauiere expira; Et il est vray que ce Corps n'eust plus son mouuement accoustumé, depuis qu'il fut priué de cette Teste. Mais la fortune deuoit cette grande victime à la valeur du Duc d'Anguien, ausi bien que celle qu'il luy sacrifia à la iournee de Lens, en la personne de Bek.

Tous les autres auantages, pour dire ce qui en est, auoient vne monstre de grandeur plus propre à estre racontée, & à embellir nostre Histoire; qu'à accommoder nos Affaires: & ils seruoient plus à la gloire de ceux qui les obtenoient; qu'à la fin de la guerre que nous faisons, qui estoit la Paix de l'Em-

pire. Il est certain que cette Paix ne s'acheminoit pastant par là; que la ruine du Party Confederé se reculoit en Allemagne, & qu'un grand eschiec arrivé à l'Armée Suedoise, eust esté le tombeau de la Confederation, & la ressource de toutes les esperances de l'Empereur, & de toutes les pertes du Roy d'Espagne.

Il falloit donc faire changer de forme à la guerre, si nous voulions avoir des Victoires, qui menassent droit à la Paix. Il falloit s'oster pour vne bonne fois, du danger où nous estions tousiours, de voir deffaire les Suedois par vn combat general: ou de les voir perir à faute de subsistance. Il falloit tacher d'arrester dans nostre party, la fortune de la guerre, & de luy couper les aisles, s'il m'est permis de le dire ainsi, pour l'empescher de nous quitter, & de voler vers le Party Enemy. Il falloit trouver moyen de gagner de bons Quartiers, où nous pussions prendre pied, & non pas ne faire que les saluer en passant, apres les avoir escumez, comme c'estoit nostre coustume. Il nous falloit sortir de la necessité où nous estions reduits toutes les annees, de faire relascher nostre Armée deçà le Rhin, & de luy voir manger l'Alsace, & estendre ses rauages iusques dans la Lorraine, & dans le Pays Barrois. Il nous falloit surmonter l'impossibilité où nous estions, de la rendre forte, par la repugnance qu'auoient les François d'y aller seruir, & par le manquement des

Quartiers propres, à faire des leuees & des recreuës d'Allemands.

Au lieu que les Imperiaux & les Bauarrois, auoient toutes les commoditez qui nous manquoient, & qu'estant establis & ancrez dans tous les Cercles Germaniques, par de bonnes villes & de fortes garnisons; ils y faisoient de grands magazins pour la subsistance de leurs Armees, & entiroient des contributions reglees & grosses, qui leur donnoient moyen d'en reparer les brèches & les débris.

Adjoustez à cela, que ces Armees agissoient avec vne telle correspondance & tant de concert; que lors qu'il en estoit besoin, elles faisoient leur impression toutes ensemble, sur vne seule des Confederees: ou accouroient sans obstacle au secours l'une de l'autre, lors qu'elles estoient battues, ou menacees de quelque orage.

Les Confederees au contraire trauailloient, sans qu'il y eust entre elles de societé, ni mesme de participation de desseins, & il y auoit d'ordinaire vn si grand entre-deux occupé par les Ennemis, qui les separoit; qu'elles pouuoient estre deffaites, sans qu'elles eussent le moyen de s'entre-secourir, ni mesme le loisir de faire diuersion en faueur l'une de l'autre. Que s'il se faisoit quelquefois, ce qui arriuoit rarement, la ionction de quelque Membre de la Suedoise avec la nostre; Elle se faisoit pour si

peu de temps, & avec si peu de bonne intelligence; que le fruit que nous en recueillions estoit fort petit, & de fort peu de durée; Telsmoin la separation de Konismarc de l'Armee du Duc d'Anguien, quelques iours avant la Bataille de Nortlinghen, sans luy en auoir donné auis.

CHAPITRE IX.

Que le Cardinal Mazarin proposa & fit resoudre une correspondance, entre les Armees Confederees d'Allemagne, pour se ioindre & agir de concert, quand elles voudroient. Et des auantages qui ont reüssy de cette correspondance.

POur esuiter les inconueniens que nous venons de représenter, & mettre les choses en esgalité entre Nous & nos Ennemis; Voicy l'expedient qui fut pris, & que le Cardinal fit resoudre dans le Conseil, apres l'y auoir proposé. C'est que les Armees des Confederez, tâcheroient de se mettre en estat de se ioindre, & de se donner les mains quand il leur plairoit, & de ne se laisser point de barrie-

re, qui les separast contre leur gré, & les coupast l'une de l'autre. Qu'il arriuerait de là, qu'on ne hazarderait iamais le gros de la Cause commune, avec vne partie de ses forces, comme on auoit si souuent fait; Mais qu'on les pourroit, quand on voudroit, opposer toutes à celles des Ennemis, qui ne leur estant point égales, au moins en bonté & en discipline; leur seroient vray-semblablement inferieures en bonheur, comme on l'a veu par experience.

Qu'il arriuerait encore de là, que nos Armees battant sans cesse celles des Ennemis, où les poussant tousiours deuant elles; on s'emparerait du Pays qu'on leur ferait quitter, & qu'en s'accommodant de leurs Quartiers, qui estoient gras & amples; on les reduiroit ailleurs si à l'estroit, & les toucherait si fort au vif & en des endroits si sensibles; qu'il n'y aurait point de condition si rude, à laquelle ils ne se rangeassent: ni de Traité de Trêue ou de Paix si desauantageux; qu'ils n'acceptassent plustost, que de continuer vne guerre, où apparemment il n'y aurait rien plus à perdre pour eux, que lors qu'il n'y aurait rien plus à gagner pour nous.

Iamais raisonnement ne fut plus iuste, ni preuoyance plus certaine que la nostre; Et iamais personne ne sema plus heureusement que nous fîmes alors, ni ne recueillit de ce qu'il auoit semé, vne

moisson plus abondante. Sur quoy on remarquera, qu'encore que le Traité de la iunction & du concert des Armees, fust arresté par les Suedois sous le Marechal Torstenfon ; Il ne s'executa point de leur part, que sous le Marechal Vranghel.

On remarquera encore, que quoy que celuy-cy fut homme de grand cœur & de haute ambition, & qu'il eust passé avec esclat, par les charges militaires voisines du commandement general; Si est-ce que n'ayant point, lors qu'il y fut appelé, ni l'experience de son Predecesseur; ni son autorité sur les principaux Officiers, qui aimoient & reueroient sa personne: ni l'agreement & la confiance des petits Officiers & des soldats, que l'autre s'estoit acquise: ni les establissemens qu'il auoit en Allemagne, & qui luy donnoient moyen de faire vne grande despenſe; Si est-ce qu'à la faueur de la iunction susdite, les Suedois & Nous ne laissâmes point, de faire des progresz considerables sur les Ennemis: de les affoiblir, & de leur oster le cœur par plusieurs combats particuliers: de nous rendre Maistres de la Franconie, & de la Suauue: de passer le Danube & le Lek: de nous establir & prendre racine sur ces deux riuieres; Bref de contraindre le Duc de Bauiere, de qui le Pays estoit deuenu le Theatre de la guerre, & l'Hostellerie, pour le dire ainsi, de tant d'Armees, d'arrester le cours de ses pertes & de ses

crainctes, par vn Traité de Tréue, qui se conclud à Ulme, où entre autres auantages, qui furent accordez à nos Alliez & à Nous; Hailbron nous demeurera; Hailbron, dis-ie, à qui nous faisions l'amour depuis si long-temps: que nous auions si souuent mugueté inutilement, & qui estoit pour nous en Allemagne, ce qu'estoit Casal pour les Espagnols en Italie, & ce qu'auoit esté Gueldres pour les Hollandois au Pays-bas. A la faueur de cette Place nous receusmes la possession paisible, que nous n'auions encore pû auoir depuis la guerre, de tous les Quartiers dont Bauiere iouïssoit en Suauue, & qui fournissoient vne bonne partie de l'entretienement, & de la subsistance de ses Armees.

Comme la ionction des deux Armees, auoit porté le fruit & produit les auantages, dont nous venons de parler; La separation qui s'en fit apres la Tréue, & qui les esloigna notablement, faillit de leur estre fatale. Elle se fit en Bauiere, d'où nous nous rendîmes à nos Quartiers, & les Suedois tournerent leurs armes contre les Imperiaux, qui n'estoient pas compris dans la Tréue, & prirent Aigra, vne des clefs de la Boheme.

Cependant il se fit vne nouuelle conspiration entre ceux-cy & Bauiere, pour les opprimer: iugeans qu'ils en auroient bon marché, & qu'estant harassés & affoiblis, par les trauaux d'une longue

Campagne, & par les pertes receuës au Siege d'Aigra; Ils deuiendroient la proye facile de leurs Armees, qui auoient eu quelque loisir de respirer, & de se reffaire.

En effect apres la defection de l'Electeur de Coloigne, & quelques autres mouuemēs irreguliers, dont Bauiere fit preceder l'infraction de la Trēue, qu'il meditoit; Elles leur tomberent routes ensemble sur les bras, & les obligerent de relascher au Pays de Madame la Lantgraue, qui a si souuent seruy de port aux Armees Confederees, lors qu'elles ont esté battuës de quelque tourmente. La Suedoise neantmoins eust fait naufrage dans ce port mesme, & eust attiré avec elle la ruine de cette incomparable Princesse, dont le courage, la constance & la fidelité, ne seront iamais assez loüees; Si la nostre n'eust quitté le repos qu'elle commençoit à prendre, & marché pour la reioindre & la secourir, sur le poinct qu'elle estoit prest de succomber: Si le Cardinal n'en eust fait enuoyer l'ordre en toute diligence au Marechal de Turenne, qui se preparoit pour aller à la Cour, où il auoit permission de venir.

Après cette seconde ionction, tout fit ioug sous les Armes des Confederez: Les Imperiaux & les Bauarrois furent poussez dans la Bauiere, plus auant qu'ils ne l'auoient encore esté: Le Duc mesme chercha vn azile & de la seureté hors de son
Pays,

Pays, & si nous eussions pû passer la riuere d'Ing, apres auoir penetré au delà du Danube & du Lek; Il ne luy fust resté qu'Ingolstat, qui n'eust plié sous nostre bonne fortune. Enfin la Paix de l'Empire se trouua seule capable, de guerir les blessures que ce Duc auoit receuës, & il falloit que l'Empereur passast par là, nonobstant la resistance des Espagnols, & les artifices qu'ils firent iouer, pour l'enuoyer en fumee.

CHAPITRE X.

*Des Auantages que la Paix d'Allemagne
a apportez à la France.*

QVels ont esté pour nous les Auantages de la Paix de l'Empire, & quels biens ont deriué de ce principe dans nos Affaires; Je vais l'expliquer en peu de paroles. L'on peut dire en verité, que tant que la guerre a esté en Allemagne, & que ce feu qui a esté si long & si mal-aisé à esteindre, y a bruslé; Nul des Confederez ne s'est iamais pû promettre d'auoir rien d'asseuré chez soy: Vne seule Bataille gaignee sur l'Armee principale, qui estoit celle de Suede: Auroit rendu l'Empereur maistre de

ce grand Pays, qui est auourd'huy la plus fertile Pepiniere de gens de guerre qui soit dans l'Europe.

Après cela rien ne l'eust empesché, de passer où il auroit voulu avec des forces innombrables, & vray-semblablement la France auroit esté l'Endroit, où elles se fussent plustost débordees, comme sur le Pays le plus propre à souler l'auarice, & la vengeance de nos Ennemis. On peut iuger ce que fussent deuenues en cette dure conioncture, nos Conquestes de Flandres & d'Italie, & nos Affaires de Cataloigne, & si l'Espagne n'auroit pas eu la reuanche de ses disgraces, & son retour sur la France, de qui elle a esté si mal traitee. Ce n'est donc pas vn petit seruice rendu à l'Estat par le Premier Ministre, d'auoir tant contribué à faire cesser vne guerre si dangereuse, & à fermer cette source, que d'autres que luy auoient ouuerte.

En second lieu, la Paix de l'Empire ne nous assure pas seulement contre des craintes si iustes, & ne nous met pas seulement en estat de ne pouuoir plus faire que de petites pertes, & des pertes mesme de ce que nous auons gaigné; Mais nous donne des auantages si considerables sur l'Ennemy qui nous reste, qui est l'Espagne; que si vn coup fatal ne l'eust empesché, nous l'aurions forcee d'accepter la Paix, qu'elle a tousiours si opiniastrement refusee.

Outre les forces que nous auons tousiours eues,

pour les opposer à celles des Pays-bas, & qui leur ont tousiours esté supérieures, aussi bien en bonté qu'en nombre; Sans faire de nouveaux frais, nous auons pû retirer d'Allemagne, vne Armee la plus aguerrie, & la plus accoustumee aux Victoires, qu'on ait veu il y a long temps: Et nous auons eu la liberté de choisir parmi les autres Armees de ce Pays-là, mesmes en Celles de l'Empereur, la fleur & l'élite des soldats & des Officiers, pour les employer contre l'Espagne. Au lieu que Celle-cy n'en peut retirer vn soldat, sans s'engager à vne nouvelle despenſe, & qui ne luy couste excessiuelement: & qu'on a lié les mains à l'Empereur par le Traité de la Paix; pour l'empescher de l'asister directement ou indirectement, ni comme Empereur, ni comme Archiduc d'Autriche.

En troisieme lieu, nous ne nous sommes pas seulement affranchis par cette Paix, du danger de nostre derniere ruine, qui nous pendoit continuellement sur la teste: ni fortifiez comme il nous a pleu, du débris des Armees d'Allemagne; Mais il nous en demeure encore vn bien fixe & permanent, & tout vn grand Pays, qui est la haute & basse Alsace.

Je ne diray point icy ce que c'est que de l'Alsace, qui pour la beauté & la fertilité de son Terroir, est appelée la Touraine de France, & la Lombardie d'Italie; qui est arrousee d'un Fleu-

ue des plus beaux & des plus marchands de la Chrestienté, qui est le Rhin; qui a à sa teste la meilleure forteresse d'Allemagne, qui est Brisac; A la faueur de laquelle on donnera de l'assurance ou de la crainte aux Suisses, selon qu'ils seront bien ou mal intentionnez pour cette Couronne; qui fera respecter le nom François iusques dans le Tirol & dans la Bauiere; Et qui enfin (ce qui est le plus considerable) tient la Lorraine enclauée entre ce Royaume & Elle, & couure du costé d'Allemagne ce Pays-là, s'il nous demeure: & le rend plus dependant de la France qu'il n'estoit, s'il retourne à son premier Maistre.

En quatriesme lieu, outre la possession de Brisac, celle de Philisbourg, que la Paix de l'Empire nous affermit; N'est pas vn mediocre auantage, pour la conseruation de nos Alliez d'Allemagne, s'ils se maintiennent dans nostre Amitié: ni vn petit frein pour les retenir en leur deuoir enuers la France, s'il leur prenoit quelque enuie des'en departir. Cette Place nous fait r'entrer dans la domination du Rhin, que la ville de Strasbourg auoit coupee: Et seruant d'vn costé ou de blocus ou de forteresse à cette Republique, comme Brisac luy en sert de l'autre; Adiousté la necessité, à l'inclination qu'elle a tousiours eüe d'estre bien avec nous, & la met à couuert de l'ambition de ses Ennemis, & hors de la portee de leurs entreprises. Elle tiendra en-

core en bride le bas Palatinat, & si l'Electeur, qui nous deura en partie son reſtaſſement, vouloit quereler mal à propos quelque voiſin Catholique, ou aſſiſter de ſes armes quelque rebelle Suiet du Roy; Il en ſeroit diuertý par le voiſinage des noſtres, & par les irruptionſ que nous pourrions faire en ſon Pays, à la faueur de Philisbourg.

En cinquieſme lieu, la Paix de l'Empire qui nous reueſtit de ces auantages; en deſpoüille la Maiſon d'Auſtriche, & particulièrement l'Eſpagne, en détachant l'Alſace d'une des branches de ſa Parenté. Elle luy oſte cette ligne de communication, par où elle pouroit traicter ſes forces d'Italie en Flandres; & luy arrachant des mains ce qu'elle occupoit dans le bas Palatinat; La priue du moyen de deuenir Membre de l'Empire, & de ſe faire reſpecter ou craindre, comme elle faiſoit, ſur le Rhin & ſur la Mozele.

En ſixieſme lieu; Elle incorpore & conſolide de telle ſorte, les trois Eueſchez de Mets, Thoul & Verdun, à cette Couronne; que nous les poſſedons en pleine ſouueraineté, & ſans aucune dependance de l'Empire; au lieu qu'auant la guerre, & l'eſtaſſement qui a eſté fait à Mets d'un Parlement; les Habitans de ceſ trois Eueſchez, eſtoient obligez d'aller plaider en dernier reſſort, à la Chambre Imperialle de Spire. Ce qui eſtoit proprement partager leurs inclinations, & eſtre moi-

tié François, & moitié Imperiaux.

Il est vray que durant le Regne du feu Roy, il sembloit qu'on eust guery cét inconuenient, & osté ce partage, en creant vn Parlement à Mets, comme il a esté dit; Mais il est vray aussi, qu'il sembloit que cela fust, & que neantmoins cela n'estoit pas, & qu'en creant ce Parlement, on n'auoit eu d'autre pensee que de faire de l'argent par la vente des Offices, & qu'on se proposoit, la Paix aduenüe, de dédomager les Officiers, & de consentir que les choses de ces Eueschez fussent remises, en l'estat où elles estoient auant la guerre. C'estoit vn des poincts de l'Instruction qui en fut dressée par le Cardinal de Richelieu selon l'intention du feu Roy, qui vouloit encore, que ce que nous aurions occupé en Allemagne, seruit seulement, par la restitution qui s'en feroit, au dédommagement de l'Electeur Palatin, & à l'affermissement de l'Electorat en la Maison de Bauiere.

Mais l'heureux cours de nos Armes en ce Pays-là, & les grands progresz que nous y auons faits depuis la Regence; nous ont donné moyen, en rendant vne partie de nos conquestes, de faire dédommager la Maison Palatine, & de nous assurer encore l'entiere & absolüe possession des trois Eueschez, du consentement de l'Empereur, & des Estats de l'Empire. De sorte que nous ne craignons plus, de voir desormais renoueller sous quelque cou-

leur de Iustice , l'entreprise que fit Charles le Quint sur la ville de Mets , apres la Paix de Passavv : ni celle que le Vallsthein vouloit faire plus auant dans le mesme Royaume , & sous le mesme pretexte ; lors que nous estions occupez deuant la Rochelle , & que la Diete de Ratisbonne l'obligea de changer de dessein , comme il se dira au Liure suiuant.

En septiesme lieu , nous auons obtenu la principale fin que nous nous estions proposee , quand nous auons commence la guerre , qui estoit de mettre des bornes si iustes , & des barrieres si fortes , à la Maison d'Autriche en Allemagne ; qu'il ne luy fust point aisé de les rompre , ou de les franchir.

Par cette Paix nous auons tary encore le fonds des esperances de cette ambitieuse Maison , qui estoient finalement attachee à la reduction de l'Allemagne sous la puissance de l'Empereur , & ayant fait rendre aux Estats & aux Constitutions de l'Empire , leurs priuileges & leur force ; nous l'auons retiré de la seruitude de l'Espagne , & obligé de ne porter point au euglement , comme il faisoit , au gré de l'autre , les Bans & les Armes de l'Empire.

En vn mot , nous auons donné vne base plus solide qu'ellen'auoit , à la tranquillité de l'Allemagne , & soulagé l'esprit des Princes de ce Pays-là , des ombrages & des craintes , que la diuersité

des Religions y faisoient naistre. Les Catholiques ne s'atacheront plus si estroitement qu'ils faisoient, aux interets de l'Empereur, ayant vn rempart plus seur contre les entreprises des Protestans, en l'amitié & au voisinage de la France. Les Protestans feront plus en repos qu'ils n'estoient, à la faueur du mesme abry & de la mesme protection, qui ne leur manquera point, non plus que la protection de Suede, aux choses qui ont esté arrestees en leur faueur, à Osnabruk & ailleurs. Et les vns & les autres n'apprehendans plus le Genie de cette estrange Maison, dont l'amitié n'est guere moins dangereuse, que la haine; n'auront plus de penssee, que contre le iuste & naturel Ennemy de l'Empire Chrestien, & contre ce Lion rugissant, qui cherchant & rodant sans cesse; en deuore tousiours quelque membre.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

*Des Expéditions de Flandres par le Duc d'Orleans, le
Duc d'Anguien, & autres Chefs.*

J'ay voulu courir tout d'un train sur les choses d'Allemagne, & j'ay creu que la veüe en seroit plus agreable au Lecteur, si ie n'en coupois la relation par des Accidens arriuez ailleurs; bien qu'ils soient arriuez en mesme temps, & qu'ils soient dignes de la curiosité des honnestes gens, & du plus beau iour de l'Histoire. Aussi bien mon dessein n'est pas tant de l'escrire, que de m'en servir, & d'emprunter d'elle certains faits, pour estre la base des raisonnemens que j'establis dessus, & les principes des conclusions que j'en tire. C'est pourquoy ie ne m'assuietis pas scrupuleusement à ses loix, & pourueu que ce qui fait à mon dessein soit veritable; Il m'importe peu qu'il se trouue quelque vuide, & quelque defaut au reste.

Il nous faut donc retourner en Flandres, d'où nous estions sortis depuis le Siege de Thionuille, & ouuir derechef ce fameux Theatre, où le Duc d'Orleans a fait voir des choses, qui seront l'admira-

tion de la posterité, comme elles sont des plus illustres ornemens de la Regence de la Reyne. Et certes il ne falloit pas attendre des fruiçts moins rares d'une Branche; qui a pour sa tige Henry le Grand: ni des Actions ordinaires d'une Personne, qui est issuë d'un Pere, dont la vie est si peu commune.

Il est vray que la vertu de ce Prince, a esté quelques années recueillie en elle-mesme, pour n'avoir pas eu où s'estendre, & que par le malheur du temps il luy est arriué, comme à ces eaux qu'on retient avec des digues, & qu'on empesche de couler, avec des machines. Mais si tost qu'un autre temps a osté ces digues, & qu'il luy a esté permis de prendre sa pente naturelle; On l'a veü aller d'un cours également fort & utile, & on a veu la victoire ne se separer iamais des armes qu'il a commandees. Aussi est-il vray, que iamais personne ne les a commandees avec des intentions plus droites & plus pures, & que sans y meller d'interest particulier, que celui de la gloire qui luy en reuenoit; Il est toujours allé droit au service du Roy, & au bien de ses affaires.

Ce qui est d'abord à remarquer de son Courage, est qu'il n'a pas voulu essayer ce qu'il pouvoit, par une entreprise mediocre, ni commencer que par un Chef-d'œuvre. Il n'a point daigné proposer à ses premieres Armes, que le Siege d'une Place, qu'on avoit creu iusques alors imprenable, que la

conqueste de Grauelines, qu'au temps du feu Roy on auoit iugée impossible. Il est certain que ce Prince auoit eu la pensée de l'entreprendre, & que le Prince d'Orange en auoit fait faire la proposition par Heuft, au Cardinal de Richelieu, pour s'ouurir par là le chemin à la conqueste de Dunkerque, qui estoit la fin de celle de Grauelines. Toutefois cōme la chose en elle-mesme auoit des attraitz à en donner le desir; elle parut avec des difficultez à en diuertir le dessein, comme il arriua.

Mais comme (s'il m'est permis d'appliquer vne comparaison des choses saintes, au Regne d'un Prince, que le Ciel nous a donné en son amour, & qui est l'esperance aussi bien que les delices de ses suiets) comme, dis-ie, Dieu reserua à Salomon de construire le Temple, que Dauid auoit eu la pensée de luy édifier; Il a voulu que ce qu'on n'auoit osé esperer sous le Regne du pere; ait esté accompli sous celui du fils, & que Grauelines, & Dunkerque ayent tombé sous les Armes de Louys XIV. qui n'auoient pas seulement esté menacees par celles de Louïs XIII.

Pour donc mener à bout vne entreprise si difficile, & oster le soupçon de ce qu'on vouloit faire, Son Altesse partagea son Armee en trois Corps, qu'elle fit marcher par trois routes differentes. Ce stratageme luy reüssit, & luy donna moyen de passer sans resistance vn defilé couuert d'un bon fort,

qui estoit sur le chemin qui menoit à Grauelines.

Cela pourtant n'eust esté que traualier imparfaitement, & perdre le fruit de son traual, si les Hollandois n'eussent esté de la partie, & si l'on n'eust aiusté avec eux, qu'ils enuoyeroient l'Admiral Tromp avec des Vaisseaux, pour empescher les secours, qui pourroient entrer par la mer dans cette Place. Pour faire cét aiustement, & pour tirer mesme de ces Messieurs, quelques autres commoditez à faciliter l'auancement du Siege; Il n'y a point de doute, que la consideration de la personne de Son Altesse, ne fut toute puissante. Mais il est vray aussi, qu'on n'oublia rien du costé de la Cour pour les y porter: Et i'ose dire que les offices particuliers, que le Cardinal fit aupres du Prince d'Orange, avec lequel il a entretenu iusques à la mort, vne fort particuliere correspondance; ne gasterent rien de cette poursuite.

Quoy qu'il en soit, Tromp n'empescha point qu'il n'entraist quelque peu de secours dans la Place, & il n'estoit pas au pouuoir des hommes, d'empescher que la mer n'entraist tous les iours dans ses fosses: ce qui en rendoit le trajet plus mal-aisé, & qui couta la vie à quelques-vns des nostres, qui perirent dans la rupture des Ponts, qu'on auoit fait pour les passer. Enfin la Place traita apres que le second fourneau du Mareschal de la Meilleraye eut ioüé, & fait vne si grande ouuerture au Bastion où il s'e-

estoit attaché ; qu'on y peust faire vn logement de quatre cens hommes. On auroit aisément forcé la Place par là, si elle ne se fust renduë : Et ce Marefchal comme tres-intelligent & tres-experimenté en l'art des Sieges, s'estoit donné la patience de travailler à vne seconde mine; la premiere n'ayant pas fait l'effet qu'il desiroit pour vn logement raisonnable.

Au lieu que le Marefchal de Galsion, qui commandoit à l'autre attaque, s'estant contenté du premier fourneau qu'il auoit fait ioier, & opiniastré à y faire vn logement, comme il fit avec beaucoup de peine & peu de succez ; ne pouuoit obliger par là les Ennemis de se rendre, ni conseruer son logement qui estoit petit, s'ils le luy eussent disputé. Il est vray que le travail de ce Marefchal s'auança au commencement plus que le travail de l'autre : soit pource que par vn esprit d'emulation, qui luy estoit naturel, il le poussa à perte d'hommes, que l'autre agissant plus par les formes, prenoit plus de soin de conseruer: Soit dautant que celuy-cy trouua plus de resistance de la part des Espagnols, qui s'opposoient à son attaque; que Galsion n'en rencontra de la part des Italiens, qui s'opposoient à la sienne. Mais l'auantage du dernier succez, qui estoit la couronne de tout le reste; demeura au Marefchal de la Meilleraye, comme il a esté dit cy-dessus.

Je ne veux point oublier icy vne circonstance,

H 3

qui facilita la prise de Grauelines , & accourcit beaucoup le temps du Siege. C'est l'abandonnement que les Ennemis firent dès le commencement, du Fort Philippes , qui faisoit la communication de la Mer dont il estoit proche , avec la Ville , & qui estant bon, nous auroit donné de l'exercice plusieurs iours, s'il eust esté deffendu. Ce ne fut pourtant pas , comme le vulgaire l'a creu , par lascheté & par crainte , que les Ennemis l'abandonnerent. Il leur faut faire iustice ; ce fut par maxime de prudence , & pour conseruer les hommes qui estoient dedans , & en fortifier la garnison de la Ville qui en auoit faite , que le Commandant eut ordre , de s'y retirer de nuit avec ses gens, apres auoir préparé vne mine , qui deuoit faire sauter le Fort , dès que les nostres y seroient entrez ; ce qui ne leur reüssit pas.

Cela veut dire, que de deux inconueniens, il faut se tenir au moindre, & faire ceder ce qui est le moins important en quelque chose, à ce qui l'est dauantage. L'obeyssance que rendit le Commandant du Fort Philippes, au Gouverneur de Grauelines, doit seruir de leçon à nos Braues, qui auroient bien de la peine à prendre le party qu'il choisist , & à laisser à si bon marché, ce qu'ils pourroient vendre fort cherement, & par vne deffense fort honorable.

Mais afin que la gloire de cette reduction fust plus complete , & qu'il n'y eust pas à desirer vn

rayon de la lumiere, qui esclaire les actions militaires, Picolomini s'estoit approché de nos lignes avec son Armee, faisant mine de les vouloir attaquer. Et Son Altesse s'estoit disposée à le bien recevoir avec la sienne, & à luy donner vn diuertissement le plus honorable, qu'il eust receu de sa vie. Toutefois il ne se iugea pas digne de cét honneur, & se contenta de celuy d'estre spectateur de la conqueste de ce Prince, & d'adiouster quelque chose par sa presence, à la beauté de son Triomphe.

Comme les Hollandois n'aiderent pas peu à la prise de Grauelines; le Siege de Grauelines contribua beaucoup à celle du Sas de Gand, & le Prince d'Orange profitant de l'engagement, où se trouuoit Picolomini avec l'Armee Espagnolle, pour tascher de nous faire leuer ce Siege; entreprit & acheua heureusement celuy du Sas, & fit par ce moyen à Messieurs les Estats vn Establissement en Flandres, où ils n'auoient iusques alors pû mettre le pied, ou au moins l'y affermir. Tant il est vray, que pendant que ces Messieurs & nous auons agy de concert, & que la bonne intelligence s'est maintenüe entiere entre les deux Nations; la Fortune n'a pû s'empescher de les fauoriser: ou si elle leur a tesmoigné de la froideur en quelque occasion; cela n'a eu ni de duree ni de suite.

Après la prise de Grauelines, le Duc d'Orleans retourna à la Cour, où sa presence estoit neces-

faire, & le Marechal de Galsion, à qui le commandement de l'Armee estoit demeuré, & qu'il partagea apres avec le Duc d'Elbeuf; se rendit maistre du Neufossé, & en combla ce qu'il en falloit, pour ouvrir aux nostres, vne communication de l'Artois avec la Flandre, qui estoit empeschée par ce fossé. Ils'empara encore du Poste d'Ouvaten, tres-important pour les desseins que nous auions en Flandres, & tres-difficile à conseruer, à cause du voisinage des garnisons ennemies, dont il estoit comme bloqué. Le Duc d'Elbeuf se chargea de le conseruer, comme il fit, avec vne partie des troupes; pendant que le Marechal de Galsion, alla faire viure & enrichir l'autre, aux despens des Ennemis, qui commençans fortement à craindre ce nom qui leur a depuis donné tant d'effroy; luy laissoient la liberté de faire en leur Pays vne partie de ce qu'il vouloit.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Du passage de la Colme, de la prise de Mardik, Bourbourg, Bethune, Armentieres, & autres Places sur les rivieres de la Colme & de la Lys, par le Duc d'Orleans, & par les Mareschaux de Cassion & de Ranzau: Et du passage du canal de Bruges, & des deux Escauts, par le Prince d'Orange escorté de ces deux Mareschaux.

LE Duc d'Orleans excité par les succez de sa premiere campagne, & poussé de ce grand zele, qu'il a tousiours fait paroistre pour le service du Roy; reprit l'annee suiivante le commandement de l'Armee, qu'il auoit laissé au Duc d'Elbeuf, & au Mareschal de Cassion. Il n'auoit commencé par Grauelines, que pour finir par Dunkerque, dont la prise fit la closture de sa troisieme campagne, que le Duc d'Anguien acheua, comme ie diray en son lieu. Pour aborder Dunkerque, il falloit absolument prendre Mardik, qui en estoit comme vn Dehors esloigné, ou comme vne Citadelle detachée. Mais la difficulté d'aller à Mardik estoit bien plus grande, que n'auoit esté celle de passer de Calais

La Colme. à Grauelines, & il se trouuoit entre deux vne riuier
 re non gueable, & vne Armee de l'autre costé, pour
 en disputer le passage. La force toute ouuerte eust
 esté foible, ou plustost temeraire de l'entreprendre.
 Il fallut donc que Son Altesse eust recours à la ru-
 se, & à donner aux Ennemis le change, faisant
 semblant de viser, où elle ne vouloit point
 donner.

Au Pont l'Abbé. D'ailleurs il n'y auoit qu'un seul endroit, sur
 lequel on pult faire vn pont, sans que les Ennemis
 s'en apperceussent, & mesme qu'ils s'en doutassent;
 à cause de quelques digues voisines qu'ils auoient
 fait rompre l'annee precedente, qui auoient inondé
 pres de deux lieues de Pays, au delà de ce passage.
 C'est par où Villequier & Lermont passerent, avec
 les milices du Boulonnois, & trois Regimens tirez
 d'Ovvaten pour les appuyer; attendant le passa-
 ge du Marechal de Gassion, qui les deuoit aller
 ioindre à vn certain signal, dont ils auoient con-
 uenu.

La resistance que les Ennemis firent delà la Col-
 me, & mesme de là la Leyette, qui est vn ruisseau
 plus auancé, fut forcee par les Nostres, quoy qu'a-
 vec beaucoup de peine. Villequier seruit tres-di-
 gnement en cette occasion, comme en toutes les
 autres, où il s'est trouué en Flandres. Lermont y fit
 bien aussi. Quant au Marechal de Gassion; il suf-
 fit de dire qu'il en eut la principale direction, sous

les ordres du Duc d'Orleans, pour dire qu'il eut la principale part apres ce Prince, en l'honneur qui s'y gaigna. J'ay veu la relation de ce passage de la main de Son Altesse, si iudicieuse & si exacte, qu'elle y fait voir, que si elle sçait bien faire; elle ne sçait guere moins bien escrire ce qu'elle fait, & que l'idée qui precede ses actions est aussi viue & aussi nette, qu'elles sont belles.

Je ne sçauois m'empescher de mettre icy deux considerations, qui releuerent le prix, & embelirent la gloire de ce passage. La premiere, que toutes les difficultez qu'on proposa à Son Altesse, qui la pouuoient diuertir de l'entreprendre; ne firent que blanchir sur son esprit, & ne furent qu'autant d'aiguillons qui l'y pousserent. La seconde est la resolution & la gayeté, avec laquelle nos gens de pied se hazarderent, de traicter plus de deux lieues de pays inondé, portans leurs habits & leurs armes sur leurs testes, & passans à la nage quelques endroits, où il y en eut qui se noyerent.

L'Histoire de Flandres parle avec admiration, de deux traiets de mer faits par les Espagnols, sans vaisseaux en basse maree. L'un par Mondragon, pour aller secourir la ville de Goez, où il y auoit pres de deux lieues de chemin: & l'autre par Ozorrio Vlloa, qui se fit de la petite Isle de Philippi-ne iusqu'à Duyuélade, avec presque la mesme distance. L'Histoire de France rapportera quel-

que chose de semblable, à l'honneur de nostre Nation, sur le fuiet dont nous venons de parler : Et les actions estranges & merueilleuses de vertu, n'entreront pas moins dans les relations du regne du Roy ; que les communes & ordinaires.

Le passage de la Colme ayant débouché le chemin de Mardik ; le Duc d'Orleans s'y rendit bien tost apres, l'assiegea & le prit en moins d'un mois de Siege. De là on mit en deliberation si l'on iroit à Dunkerque, ou bien à Cambray ; à quoy Son Altesse inclinoit, si l'on eust pû alors luy fournir de la Cour, tout ce qu'elle demandoit, pour vn siege de telle importance. Mais la chose n'estant pas possible ; l'Armee se rabatit vers Lintz, petite place mais bien fortifiée, située entre les deux Colmes, ou plustost entre deux marests qu'elles font, & où il estoit mal-aisé d'aborder, que par vne ligne que les ennemis nous disputèrent, apres l'auoir coupee en plusieurs endroits. Cela n'empescha point qu'on ne s'en rendist bien tost Maistre, & que sans perdre temps on n'allast assieger Bourbourg, qui eut le mesme sort que Lintz, & qui ne fut pas mesme attaqué par les formes, c'est à dire par circonuallation, afin que la reduction en fust plus prompte.

Après la reduction de Bourbourg, l'Armee s'empara de Maruille, qui nous donnoit vn passage

avantageux sur la Lys, & facilitoit le Siege de Bethune, place forte, mais qui s'estant trouuee foible d'hommes; fut emportee en trois iours par son Altesse. De là Elle enuoya le Marechal de Galsion attaquer S. Venant, & le Marechal de Ranzau attaquer Lillers, qu'ils prirent aussi en trois iours. Cela fait Elle retourna à la Cour, ayant laissé le commandement de l'Armee aux deux Marechaux, qui se ioignirent apres la prise de la Mothe-au-bois par Galsion, pour le siege d'Armentieres. La resistance que fit cette Place, quoy qu'assez grande & assez peuplee, fut fort petite, & l'on peut dire qu'elle fut presque aussi-tost rendue que menacee; Bien qu'estant entre nos mains, elle ait soustenu vn siege memorable, & arresté long temps toutes les forces des Pays-bas, animees de la presence de l'Archiduc, & de la confiance qu'elles auoient en la vertu & en la fortune de ce Prince. Menehein fit la fin de nos conquestes de cette annee, & de cette fertile moisson de Places, que nostre Armee prit en Flandres.

Toutefois le bon-heur de nos Armes ne s'arresta point là, & la loy de la Societé, qui fleurissoit encore & se maintenoit en chaleur, entre les Hollandois & Nous; vouloit qu'ils y participassent. Le Prince d'Orange estoit avec son Armee de là le Canal, qui meine de Bruges à Gand, sans oser entreprendre de le passer; à cause des Forts que les Enne-

mis auoit fait au bord de deça, qui l'eussent fort incommodé en son passage.

Nos deux Marefchaux l'allerent deliurer de cette peine, & par vne hardiesse peu commune, pousferent depuis Menehein iusqu'au Canal, & enleuerent avec leurs seuls Gardes & leurs Dragons, les Forts qui tenoient en eschec le Prince. Ils le receurent ensuite de deça, & l'escorterent iusqu'au delà des deux Escauts, où se trouuant enfin en seureté, il s'attacha à Hulst, qui apres vn siege assez long & assez opiniastré; couronna la vertu de ce Prince, de sa derniere conquete.

Comme la marche de nos Generaux vers le Canal de Bruges, ne pouuoit estre plus hardie; leur retour vers les places de la Lys, ne pouuoit estre plus perilleux: Et c'est merueille que les Ennemis estant à l'erte avec toutes leurs forces; ne leur fermerent le chemin, ou ne les combattirent en leur retraite; ce qu'ils pouuoient faire avec auantage.

Il y en a qui ont blasmé de temerité, cette derniere Expedition de nos Generaux, & descrié particulièrement la conduite de Galsion, comme de celuy qui en ayant esté le principal promoteur; auoit exposé nos Affaires en ce Pays-là, aux consequences qui auroient resulté de la deffaite de nostre Armee, si les Ennemis se fussent auisez de la combattre avant sa ionction, ou apres sa separation d'avec le Prince d'Orange.

Mais ceux qui ont bien estudié le genie de ce Marechal, & reconnu les principes & les ressorts de ses mouuemens guerriers; ont remarqué que ce qu'il sembloit qu'il fit le plus au hazard, & contre les loix de la guerre; estoit entrepris & conduit par vn mouuement de prudence particuliere, & par vn resultat de Raisonnement, fondé sur vne connoissance tres-exacte qu'il auoit, de l'estat present des Ennemis: de la condition de leurs forces & des siennes: de leur estonnement ou irresolution à agir, procedant de la pluralité, & de l'independance de leurs Chefs les vns des autres: de la qualité des chemins par où il deuoit passer, & retourner à ses quartiers: de ce que pouuoient en telles occasions la diligence & l'actiuité, la precaution & les surprises, les ruses & la Braueure mesme.

Surtout cela il formoit des resolutions, qui paroissent estranges à ceux, qui n'auoient pas les mesmes lumieres que luy, pour les desseigner: ni les mesmes qualitez actiues pour les executer: ni la mesme presence d'esprit, pour remedier aux accidens impreueus, & sçauoir prendre party selon la nature des occurences. C'est sur ce fondement, qu'il enuoya conuier le Prince d'Orange, de vouloir passer le Canal de Bruges; l'assurant que nostre Armee le viendroit infailliblement receuoir au deça, sans qu'il y eut rié qui luy fit obstacle en sa marche.

Qu'ayant sçeu que ce Prince, auoit commandé

quatre mil hommes & du Canon, pour l'attaque des Forts qui luy ostoient la liberté du passage; luy & son Compagnon ne firent autre chose, que commander à leurs Gardes & aux Dragons, d'aller prendre ces Forts, comme ils firent.

Que pendant que le mesme Prince, apportoit toutes les precautions, & toutes les formalitez que la guerre conseille, particulièrement pour passer le grand Escaut, au delà duquel les Espagnols estoient postez pour l'empescher; Ce Marechal ayant rencontré quelques basteaux, le passa avec cinq cens cheuaux, donna l'espouuante & la chasse aux Ennemis, qui creurent que toute l'Armee estoit passée, & vint faire signe aux Hollandois, (qui tirent d'abord sur luy le prenant pour Ennemy) que la seureté du passage estoit entiere.

Bref qu'il respondit à quelqu'un, qui luy representoit la difficulté, voire mesme l'impossibilité de la retraite; Qu'il auoit en sa teste, & portoit à son costé, dequoy surmonter cette pretendue impossibilité, & pourueu qu'on le suiuiſt, & qu'on fist ce qu'il commanderoit; qu'on se reposast sur luy du reste.

Quoy qu'il en soit, l'Armee estant retournée heureusement en ses quartiers, & Galsion ayant offert à Ranzau le choix, d'aller assieger la Bassée, où l'on sçauoit que la garnison estoit foible: ou de se charger de la conseruation des Places que
nous

nous tenions sur la Lys; Celuy-cy choisist le premier de ces deux partys, croyant l'autre impossible, ou le iugeant peu necessaire au bien des affaires du Roy; Ce qui n'estoit point sans apparence. L'avis qu'on eut qu'il estoit entré vn grand secours dans la Bassée, par le retardement de quelqu'un des nostres, comme on l'a creu: ou plus vray-semblablement par la diligence des Ennemis, en fit abandonner l'entreprise.

Galsion reüssit mieux en ce qui fut de son partage, & c'est vne chose des plus remarquables, que la guerre ait fait voir en Flandres; que ce Marechal n'ait pas seulement perdu, vne des places de la Lys durant tout vn huer, au milieu des Ennemis, & environné de toutes leurs forces, qui estoient de beaucoup superieures aux siennes; Mais qu'il les ait esloignez de son voisinage: qu'il les ait esté chercher iusqu'au delà de l'Escaut, & ne leur ait pas mesme laissé de lieu de seureté, que dans les Villes, au delà de cette riuere.

CHAPITRE XIII.

Du Siege de Courtray par le Duc d'Orleans.

LE Duc d'Orleans se remit l'annee suiivante en Campagne, & avec luy la mesme fortune qui l'a tousiours accompagné, pendant qu'il a commandé les Armes du Roy. Comme sa coustume estoit de faire l'ouuerture des Campagnes, par quelque Entreprise importante; Il ne fut pas plustost à Arras, qu'il n'assemblast le Conseil de guerre, pour sçavoir à quoy on s'attacheroit. On n'auoit rien resolu sur cela à Amiens, lors qu'il en partit d'aupres de leurs Maiestez; Bien que le Duc d'Anguien se fust laissé entendre dès Compiègne, que sa pensée estoit qu'on allast passer l'Escaut, pour y combattre l'Armee Espagnolle, qui estoit postee au delà. Il persista dans la mesme pensée à Arras, & s'offrit d'en estre luy-mesme l'executeur; pourueu que son Altesse le fortifiast de quelques Corps, particulièrement de Caualerie, dont il auoit plus de besoin.

Quelque couleur plausible qu'eut cét auis; il ne laissa pas d'auoir ses incōueniens: & quelque grand que fust le biē que le succez en promettoit (qui n'e-

estoit pas moins que la reductiō de toute la Flandre) d'autant que ce succez estoit fort incertain, toutes les forces des Ennemis qui estoient considerables, ne deuant auoir à faire qu'à vne partie des nostres, & ce qui restoit sous le Duc d'Orleans; n'estant pas capable de destourner les suites qu'auroit eu la defaite de nostre Armee, si elle fust arriuee; On creut qu'il estoit à propos de ne courir point ce hazard, & qu'il valloit mieux s'attacher à quelque chose de plus certain, quoy que de moins esclatant, & de moins vtile mesme.

Le Marechal de Ranzau proposa le siege de Douay; mais son opinion ne fut pas suiuite, & l'on iugea que ce n'estoit pas assez pour l'action d'une si belle Armee, qu'estoit alors la nostre, & pour la reputation du Chef qui la commandoit; que la conquiste de cette place.

On s'arresta enfin au sentiment du Marechal de Galsion, qui estoit pour l'attaque de Courtray, place grande sur la Lys, & qui eust esté comme la couronne des Establissemens, que nous auions sur cette riuiera. La loy ordinaire des conquestes, qui veut qu'on les fasse autant qu'on pourra continuës, pour ce qu'elles s'en conseruent mieux; Cette loy, dis-je, fauorisoit le sentiment de Galsion. Mais outre qu'il y rencontroit son interest particulier, par la iōction qui se feroit d'une si belle piece, aux autres places de la Lys, dont il auoit la surintendance;

Il voyoit encore que cette conquête applaniroit le chemin à vn plus grand dessein, dont Roanette venant de traiter avec le Prince d'Orange, auoit eu ordre de luy donner part; qui estoit d'attaquer conjointement avec les Hollandois, Anuers ou Gand, ainsi qu'il seroit aduisé, & aux conditions dont ie diray vn mot cy-apres.

Le siege de Courtray resolu, on peut dire que iamais Place ne fut attaquée d'une plus belle hardiesse que celle-là; puis qu'elle le fut à la veüe & en presence d'une Armee ennemie, presqu'aussi forte que la nostre puisque la trenchée y fut ouuerte sans circonuallation, & les nostres se retranchans deuant les Ennemis de dehors, & contre ceux de dedans, à mesure que le siege s'auançoit. Mais qu'y auoit-il d'impossible ou de difficile à une Armee, où estoient vn Duc d'Orleans, vn Duc d'Anguien, les Mareschaux de la Meilleraye, de Gramont, de Gassion & de Ranzau, & tant de braues Officiers subalternes? Courtray fut pris, & les Espagnols eurent la mortification, de sembler n'estre venus là que pour assister à sa reduction, & la rendre plus glorieuse par leur presence.

Il y auroit plusieurs remarques à faire sur la nature de ce siege. J'en mettray icy quelques-vnes, qui ne déplairont pas peut-estre au Lecteur. La premiere est, que dès qu'il fut resolu, Villequier eut ordre d'aller inuestir la Place. Il se rendit pour cét effet

à Menehein sur l'entree de la nuit, d'où les portes n'ayant pû estre ouuertes le matin si tost qu'il eust voulu; Il eut le desplaisir arriuant deuant Courtray, d'y voir filer le Regiment d'Infanterie de Delponty qu'il commandoit en personne, deux cens cheuaux, & quelques munitions de guerre. Cela veut dire qu'à la guerre, plus qu'en nulle autre des actions humaines; il n'y a point de moment à perdre, & que d'un moment perdu ou bien mesnagé, dépendent quelquefois des choses, d'une consequence incroyable. Si Villequier eust pû arriuer assez tost, pour couper le secours qui entra dans Courtray; cette place se fust renduë d'abord, & le temps que nous employasmes à la prédre; eust peut-estre attiré des progresz, qui eussent esbranlé toute la Flandre.

Vne seconde remarque sera, que l'Armee du Duc d'Anguien, ne deuant pas proprement estre du corps du siege, & ayant pris son poste à deux lieuës de là, seulement pour l'appuyer; les Ennemis passerent l'Escaut, & allant à luy avec toutes leurs forces, l'obligerent de se retrancher, & d'en donner auis au Duc d'Orleans, qui estant accouru à son secours avec vne partie de son Armee; obligea ceux-cy de se retirer. Apres quoy, afin que le Duc d'Anguien ne fust plus exposé à de semblables alarmes; il fut resolu qu'il se ioindroit à son Altesse,

pour faire le siege avec elle. Ce qui fait voir qu'en matiere de Sieges, il est fort dangereux d'avoir de ces Armees detachees, à moins qu'elles soient autant ou plus fortes que celles des Ennemis. Sans cela elles courent fortune d'en estre mal-traitees, ou de ne les empescher pas de faire ce qu'ils voudront contre les assiegeans, & pour les assiegez.

Sur tout la chose empire & les inconueniens croissent, quand les Chefs des deux Armees sont d'égale autorité, & de reputation à peu près esgale: Car il est certain qu'en cet estat il est mal-aisé, qu'ils puissent bien agir de concert, & se bien entendre en tout ce qui regardera le service du Maistre. Il est mal-aisé, que le General de l'Armee auxiliaire, ne souffre impatiemment & avec vn grand mal de cœur, de n'estre là que pour aider à acquerir de l'honneur à l'autre: Et que celui-cy ne tâche de se passer de son assistance, & de luy donner le moins de part qu'il pourra, au bon-heur de son entreprise; d'où il arriue que les affaires du Maistre n'en vont pas mieux, & que son service s'en recule quelquefois bien fort. Nous en fîmes vne fascheuse experience, en ce qui se passa entre le Mareschal de Chastillon & le Mareschal de la Force durant le siege de S. Omer: Et tout le monde tombe d'accord, que si dans le proiet qui s'en fit, l'Armee de ce dernier eust eu ordre de s'enfermer d'abord dans la circô-

uallation, avec l'Armée de l'autre; nous n'aurions point eu la honte de leuer le Siege, apres auoir veu introduire par les Ennemis, tout ce qui leur pleust dans la Place.

Le meilleur donc en cecy pour l'ordinaire est, qu'apres s'estre bien pourueu des choses necessaires pour le siege, & auoir estably de bons ordres pour la seureté & la facilité des conuois; on enferme dans le camp tout ce qu'on a de forces; d'où on en fait sortir apres ce qu'on en veut, pour les conuois, & les autres occasions qui se presentent à la guerre. Cela fut iudicieusement pratiqué deuant Courtray par le Duc d'Orleans, ainsi que nous venons de dire; comme il le pratiqua aussi deuant Grauelines, où il fit venir le Marechal de Gassion; bien qu'il n'eût esté destiné, que pour seruir au dehors avec l'Armée auxiliaire.

On remarquera en troisieme lieu, que nous perdîmes au commencement du siege, vne belle occasion de défaire l'auant-garde des Ennemis, à faute de sçauoir l'estat de leur Armée, & l'ordre dans lequel ils venoient à nous, qui est vn poinct si necessaire à la guerre. La chose se passa ainsi. Gassion ayant son quartier deçà la Lys, les Espagnols s'auancerent de ce costé là par vne plaine, où entrans par vn defilé; ils se mettoient en bataille, à mesure qu'ils passoient. Qui les auroit chargez

en ce temps là, en eust eu sans doute bon marché, à cause que le corps de leur bataille estant éloigné, comme on l'a sçeu depuis, de plus de quatre grandes lieues de leur avant-garde, & nécessairement obligé de passer ce defilé pour la joindre; Nous eussions eu tout loisir de la combattre & de la défaire. Mais dautant que nous auions ou la riuiere, ou quantité de defilez à passer, pour nous rendre à la plaine où les Ennemis se camperent. On iugea qu'ils auroient eu le temps de se retrancher, & de s'accommoder dans le poste qu'ils auoient pris, avant que nous pulsions arriuer à eux.

Mais comme nous perdîmes vne si belle occasion de les défaire; Ils ne sçurent, ou n'oserent pas se preualoir de celle qu'ils eurent, de forcer le quartier de Gasion, auant qu'il fust retranché, & qu'il eust pû estre secouru de nos autres quartiers, dont la communication estoit trauersee par la riuiere & par plusieurs defilez: comme i'ay dit cy-dessus. Ils se contenterent seulement de dresser deux bateries, avec lesquelles ils l'incommoderent quelque temps. Apres cela ils passerent la riuiere, & allerent essayer s'il y auoit quelque chose à faire au quartier du Duc d'Orleans, où Gasion se rendit aussi-tost, avec vne partie de ses troupes. Ils se posterent là en vn lieu vn peu plus eleué que
notre

nostre camp, & auancerent leurs trauaux si près de nos lignes, que les coups de pistolet portoient dedans. Nous fumes contraints de faire des Espaulemens à l'Espreuue, pour couvrir nostre Cavalierie, qui estoit obligée d'estre presque tousiours en bataille, aussi bien que nos gens de pied d'estre sous les armes, à cause de cette proximité.

Enfin apres deux legeres tentatiues faites & repoussées, ils se retirerent, & firent comprendre qu'ils n'estoient pas tant venus là pour secourir Courtray, que pour en sauuer la garnison qui estoit forte, & nous disposer par la ialousie qu'ils nous donneroient, à luy accorder, comme nous fîmes, vne capitulation honorable.

Ceux qui ont recherché la cause de cette grande retenue que les ennemis firent alors paroistre, à rien entreprendre sur nous; l'ont attribué à la pluralité & à l'indépendance des Chefs qui commandoient leur armée. Il n'est rien de plus nuisible dās la guerre, que cette pluralité & cette indépendance de Chefs. Rarement s'accordēt-ils à vn mesme poinct, sur tout pour ce qui est de hazarder vn combat general, à moins que quelque sorte de desespoir les y pousse: comme il arriua aux Mareschaux de Schomberg, de la Force, & de Marillac, quand ils furent secourir Casal. Hors de là il arriue presque tousiours que quand l'vn conclud à la bataille, l'autre n'en est pas d'auis: Et il arriue encor presque tousiours, que

l'aui de celuy-cy l'emporte, à cause que le premier ne veut point s'exposer au hazard de l'éuenement, dont le second s'est mis à couuert, & a rendu l'autre en quelque façon responsable, par l'opposition qui luy a faite.

Le siege de Landrecy par l'Archiduc Leopold, nous en fournit vn exemple insigne. Les Marefchaux de Gassion & de Ranzau s'estans ioints, pour reconnoistre l'estat des Assiegeans, & voir ce qui se pourroit faire pour le secours de la place assiegée. Gassion par le mouuement peut estre de cét instinct dont i'ay parlé cy-dessus; eust tenté le hazard de l'attaque des lignes des Espagnols, si Ranzau ne s'y fust opposé, pour des raisons qui estoient peut-estre bonnes, selon les loix ordinaires de la guerre. Mais l'on a sçeu depuis avec certitude, que l'instinct de l'autre estoit meilleur, & que les ennemis auoient resolu de se retirer & d'abandonner le siege, si l'on les eust attaquez.

Cette heureuse entrée de campagne, luy eust apparemment donné vne autre face, que celle qu'elle eust dans le progres: Et le premier faict d'armes de l'Archiduc aux Pays-bas, ayant mal reüssy: il y auoit lieu de se promettre, que le reste suiuiroit de mesme, & que la chaisne qui auoit commencé, acheueroit de se defiler. La prudence de la Reyne tascha de remedier à cét inconuenient, en laissant à Gassion le commandement de toute l'armée. Mais

celuy-cy s'est encor plaint (si c'est à tort ou avec raison, ce n'est pas icy le lieu de le decider) qu'il auoit ressentý de cruels effects de la mauuaise volonté de l'autre, en l'entreprise d'Ipre, qui s'en alla en fumée par le manquement de viures, & des autres choses qu'il auoit promis de fournir.

Cette pluralité donc & independance des Chefs de l'Armée Espagnole, a esté vne des causes pour lesquelles on ne peut s'y resoudre, de hazarder vn combat general, dont chacun craignoit en son particulier la reflexion qui s'en pouuoit faire sur sa fortune. Lamboy se souuenoit que la sienne auoit fait naufrage à la bataille de Kempen qu'il auoit perduë, & ne vouloit pas sacrifier vne autre fois ce peu de forces qu'il auoit ramassées apres ce débris. Picolomini n'ignoroit point, que pour auoir trop inconsidérément obligé l'Archiduc de donner la bataille, qu'il perdit près de Lipsic; Il auoit esté cassé du seruice de l'Empereur. Et le Duc Charles qui sçauoit que toute l'esperance de sa ressource, & pour le dire ainsi, toute sa destinée future, estoit comme enfermée dans son armée, n'auoit garde de l'exposer de son mouuement, au hazard d'une deffaite.

En fin les Espagnols se retirerent, & la Mine du

Duc d'Orleans ayant renuersé la demi-lune, à laquelle il s'estoit attaché, apres que le Duc d'Anguien eust plusieurs fois inutilement tenté d'emporter d'assaut & sans fourneau, c'est à dire contre les formes, celle de son attaque; Courtray traita, & la place fut remise à son Altesse.

CHAP. XIV.

Du second siege de Mardik par le Duc d'Orleans, & de celui de Dunkerque par le Duc d'Anguien.

Courtray rendu, nostre Armée poussa l'Armée ennemie vers l'interieur de la Flandre, & n'oublia rien pour l'attirer à vn combat general, que les auantages du lieu où elle se postoit, sembloient luy deuoir conseiller. Elle l'euita pourtant avec soin, comme nous l'auons designé, & ne songeant qu'à couvrir les places que nous pouuions attaquer, mit tout son gain à ne rien predre. Je remarqueray icy qu'on n'a iamais veu vne ardeur de cōbatre pareille à celle qui transportoit alors nos gens: & bien que celle de la saison fut extrême, & que quelques soldats mesme en moururent, il sembloit qu'ils ne la sentoient point, par le sentiment de l'autre.

Sur tout il ne se peut rien ajouster à la ioye que le Duc d'Orleans fit paroistre, sur vn auis qu'il receut

que les ennemis auoient fait alte à vn village nommé Til, où ils sembloient se preparer pour la bataille. Cela l'obligea à se rendre à la tente du Duc d'Anguien, pour luy dire qu'il ne venoit point là pour deliberer s'il falloit combattre: mais en quelle maniere on combattroit, & quelle forme on donneroit à la bataille.

Il auoit tesmoigné vn peu auparauant vne semblable passion sur vn autre auis qu'il auoit eu, que le Duc d'Anguien qui menoit l'auant-garde, estoit aux mains avec les ennemis, dont il pouffoit quelques escadrons, qu'ils auoient laissé derriere pour couvrir leur marche. Son Altesse croyant que ce fust tout de bon que le combat fust attaché, y accourut en diligence, & quitta la bataille pour se ranger à l'auant-garde; ne voulant point qu'un autre que luy donnast le commencement à vne action, de laquelle despendoit le gain de toute la Flandre.

L'occasion de combattre eludée par les ennemis, qui outre le hazard qu'ils couroient d'une defaite generale dans le cœur de leur pays, voyoient encore de là le Canal de Bruges vne puissante armée sous le Prince d'Orange; Nous nous auançâmes vers ce canal, que le Prince Guillaume passa avec deux mil cheuaux, pour s'aboucher avec son Altesse. Là on vit qu'il n'auoit point ordre de rien resoudre de precis, sur ce que Roanete auoit desia proposé, & comme arresté en Hollande avec le Prince son pere. *Ou*

d'assiéger conjointement Gand, & que la place prise, on mettroit garnison moitié Françoisse & moitié Hollandoise à la citadelle, attendant la conquête d'Anuers: on si l'on commençoit par Anuers, qu'on mettroit garnison moitié Hollandoise & moitié Françoisse à la citadelle apres la réduction de la place, attendant la conquête de Gand, qui deuoit estre le partage de la France, suivant le Traité fait auant la rupture: Comme Anuers celuy de Messieurs les Estats, à des conditions fauorables à la religion qu'on auoit eu soin de stipuller, & qu'on renouuela tousiours depuis par preference à toute autre chose.

Le succez de cette conference fust enfin reduit aux fix mil homes que nous prestasmes aux Hollandois sous la conduite du Marechal de Gramont, que nous leur pretâmes, dis-ie, plustost pource qu'il nous les demanderét par force, & pour ne paroistre pas ne vouloir rien faire: que pource que nous iugeassions qu'ils s'en voulussent seruir tout de bon, pour quelque entreprise importante. Comme ils n'auoient desia que trop de ialousie, de la prosperité de nos Armes au Pays-bas; Nous commencions aussi à prendre quelque soupçon, & auoir quelque lumiere du peu d'inclination qu'ils auoient à continuer la guerre, & sur tout de s'engager aux despeses excessiues, que les grands sieges traissent.

On scauoit outre cela que la santé du Prince d'Orange declinoit visiblement, & qu'il passoit quelque chose de la maladie du corps à l'esprit, qui en rendoit

les fonctiōs moins libres; Ce qui n'empeschoit point qu'il ne voulût toujours conseruer les apparences de son autorité accoustumée, & que le respect que les Hollandois auoient pour sa personne, ne le laissast iouyr de ce biē imaginaire, qui le deuoit bien quitter.

Cela fut cause qu'il ne voulut rien entreprendre, & qu'il ne voulut souffrir que son fils entreprit rien, de peur qu'il ne prit possession auant sa mort d'une chose dont il ne pouuoit consentir de se defaisir durant sa vie, & dont il ne pouuoit faire part à celuy à qui il en faisoit de ses autres biens, & pour l'elevation duquel à vne Alliance fort haute; Il n'auoit rien espargné. Tant il est vray que les biens de l'esprit ou veritables ou faux; sont les derniers de l'amour desquels l'ame se dépouille, & que ceux-cy s'y fortifient dauantage, à mesure que ceux des sens s'en retirent.

Quoy qu'il en soit, on vit en cette constitution de corps & d'esprit où se trouuoit alors le Prince d'Orange, quelque chose de semblable, à ce qu'on auoit veu en nostre Louys XI. quelque temps auant qu'il mourut. Sa mort neantmoins arriua avec plus de tranquillité, ou moins d'agitation que celle de son frere Maurice, qui fut en partie causée par le déplaisir qu'il eut d'auoir laissé perdre Breda, & manqué de prendre Anuers, pour lequel il auoit exposé Breda: ou que celle du Marquis de Spinola son riuall, qui ne pût resister à la honte dont il s'estoit imaginé que sa vie seroit couuerte, si Casal luy eschapoit, à quoy il voyoit toutes choses disposées.

Le dernier Prince d'Orangen'en vint point là, & il n'y eut que le dessein de prendre Anuers, qui luy tenoit à l'esprit depuis long temps, & que la fortune déconcerta tousiours, qui luy auoit fait quelque peine. L'irruption que fit le Comte Guillaume du costé de Calo, pendant que nous assiegeions S. Omer, en estoit vn preparatif, qui fut enuoyé en fumée. Le projet qu'il en auoit fait, & qui fut concerté avec Estrade, la seconde année de la Regence, s'auorta, de la mesme maniere que les mines qu'on euenta par la descouuerte qui en fut faite aux Espagnols, & le renfort que luy mena le Marechal de Gramont, auoit pour pretexte cette entreprise, lors qu'il nous fut demandé. De sorte qu'on peut ajouter à l'eloge de ce Prince, qui a esté vn des plus grands Capitaines, & vn des plus grands Politiques de son temps, qu'il est mort avec le dessein de prendre Anuers: Comme vn Empereur Turc voulut qu'on inserast dans le dénombrement de ses heroïques actions, celui qu'il auoit eu de prendre Rhodes. Que cecy soit dit par occasion.

La separation du Prince Guillaume faite, on mit en deliberation parmy nous, si l'on entreroit plus auant en Flandres, où il sembloit qu'on pouuoit faire des establissemens plus vtiles qu'en nulle autre part: ou si l'on retourneroit vers la mer, où tout estoit demeuré foible d'hommes pour les ennemis, à cause du besoin qu'ils auoient eu, d'en tirer de toutes les garnisons.

garnisons, pour en grossir leurs Armées, qui auoient en teste la nostre, & celle du Prince d'Orange.

Ce dernier party, que le Marechal de Ranzau, & quelque autre de la confiance du Duc d'Orleans appuyerent; preualut, & le retour de nostre Armée vers la mer, fut resolu. Pour le faire plus seurement & avec moins d'obstacle: Son Altesse fit vne contre-marche vers Courtray, & se laissant entendre, qu'elle en vouloit à Oudenarde sur l'Escaut, pendant que les Hollandois attaqueroient Den-dermonde sur la mesme riuere; obligea les ennemis de tourner toutes leurs forces de ce costé là, & de ne songer point aux places de la mer, où elle tourna toutes les siennes.

La pensée de son Altesse fut de prendre Mardik, qui nous auoit esté enleué par vn malheur, auquel il semble que nostre nation soit plus sujete que nulle autre. La prise de Bergues que nous emportâmes comme d'emblée, en facilita l'attaque: Mais les ennemis ayant la mer libre, & rafraischissant comme il leur plaisoit la garnison, iusqu'à l'arriuée des vaisseaux Hollandois, qui parurent vn peu tard: Ce siege fut plus long qu'on n'auoit creu, & plus memorable qu'il n'eust esté à desirer par la mort de plusieurs personnes de condition, qui furent tuez à vne sortie que le Duc d'Anguien repoussa en personne, & où il fust blessé d'un esclat de Grenade au visage. Entre ceux-là le Comte de la Rochequion fust des

plus generally regretez. L'estime que j'auois pour sa personne, & que j'ay pour ceux à qui il appartenoit, m'oblige à luy rendre ce tesmoignage, que sa vertu n'auoit besoin que d'une longue vie, pour luy acquerir tout l'honneur qu'elle apporte à ceux qui l'exercent long-temps.

Le siege de Mardik acheué, & trois mil hommes qui deffendoient cette place rendus à discretion: Le Duc d'Orleans que les vœux de tout le monde rappelloient à la Cour, & que les longues fatigues qu'il auoit essuyées, conuioient au repos: remit l'Armée au Duc d'Anguien, pour se rendre aupres de leurs Maiestez.

La saison estoit desia fort auancée, & l'Armée se trouuant fort recreuë & harrassée: sembloit ne demander que les quartiers d'hyuer pour se delasser. Mais ce Duc qui vouloit profiter de ce peu de temps qui luy restoit pour l'action, & de qui le grand cœur ne souffroit pas qu'il eut de petits desseins à la teste: Ne se preposa rien moins que de finir la campagne par la conqueste de Dunkerque.

C'estoit certes la finir glorieusement: Et s'estre rendu Maistre en treize iours de trenchée ouuerte, d'une place de ce nom & de cette force, apres s'estre emparé de Furne en moins de tēps qu'on n'en met à prendre vn meschant Chasteau; ne sont point des succez qui entrent dans le rang des choses ordinairement possibles, & communement croyables. Le raitaille-

ment de Courtray, que ce Prince fit luy mesme en personne avec moins de peril que de bon-heur; fut la conclusion du dernier acte de cete Campagne.

Sur cecy il est à considerer, que pour ne retourner pas à la Cour les mains vuides, comme l'on dit, & pour laisser aux Espagnols quelque souuenir particulier de sa demeure dans leur pays: le Duc d'Anguien auoit resolu, en cas qu'il ne peust penetrer iusques à Furne, pour de là passer à Dunkerque; d'aller reprendre Menehein. Pour cet effect il auoit laissé à Hunsicot, qui est à deux lieues de Furne, tout le bagage de l'Armée, avec deux mil cinq cens hommes, & ordonné au Commandant de faire filer le tout vers Menehein au premier auis qu'il auroit, que le passage de Furne n'auoit pas esté forcé. Apres s'estre rendu Maistre de cette place, qui est comme vne des clefs de Dunkerque: il y fit quelque seiour pour la fortifier, pour y laisser respirer son armée, & pour y faire les prouisions de foin, d'auoine, de paille & des autres choses necessaires pour le siege qu'il meditoit; attendant qu'il eut receu de la Cour la permission de le faire. Cette preuoyance est à remarquer & à estimer.

On remarquera encore, qu'on n'a point veu en Flandres vne plus belle & plus iudicieuse deffense, que celle que fit le Marquis de Leyde à Dunkerque. Il n'y confirma pas seulement, mais il y augmenta de beaucoup, la gloire qu'il auoit acquise à la deffense

de Mastric, il y auoit quelques années. Et d'autant que cét Art ne consiste pas seulement à sçauoir retrancher vn bastion, ou chicaner vne contrescarpe, ou faire quelque sortie sur les ennemis pour incommoder leurs approches, ou surprendre leurs tranchées : Mais à les tenir le plus long temps qu'il se pourra, esloignez du corps d'une place : Le Marquis de Leyde nous disputa tout, depuis les Dunes iusqu'au pied de la contrescarpe, & par des trauerses palissadées qu'il nous opposoit continuellement. Il empeschoit que nostre Caualerie ne peust ny le combattre ny l'attaquer, pendant que la sienne auoit la liberté de charger nostre Infanterie, apres qu'elle auoit forcé ces trauerses, qu'elle estoit obligée de forcer à coups de pique & à coups d'espée. C'estoit vne petite imitation de la guerre de campagne, qui se fait entre deux Armées, dont la plus foible se retranche deuant la plus forte, & l'attend dans ses auantages.

C H A P. X V.

*Des trois dernieres Campagnes que nous auons
faites en Flandres.*

LA Campagne de l'année suiuiante, qui ne nous fust pas heureuse au commencement, n'auroit

pas laissé de l'estre sur la fin, si le peu de bonne intelligence, qui fut entre les Mareschaux de Gassion & de Ranzau, n'en eust corrompu le fruit. La foiblesse où nos troupes se trouuerét d'abord, auoit esté si bien réparée par les soins du Cardinal Mazarin; Que sans cette malheureuse mes-intelligence, nous auions dequoy adiouster la prise d'Ipre à celle de la Bassée par Gassion, & de Dixmude par Ranzau: Et l'action d'une Armée de vingt mil hommes, que nous eusmes sur pied à la fin de cette campagne, ne seroit point reduite à la conqueste d'une place de si petite consideration que Lens.

Cette conqueste nous fut cherement vendüe, puis qu'elle cousta la vie au Mareschal de Gassion, par vne fatalité commune à plusieurs grands Capitaines, de perir en des occasions de peu d'importance. La fortune qui n'auoit point contribué à son éléuation, & qui ne pouuoit souffrir les progresz que sa vertu faisoit sans elle, le fit tomber deuant cette meschante place, qui est deuenüe de grand nom par sa mort, & beaucoup plus par la bataille que le Prince de Condé gagna l'année d'apres, dans la plaine qui luy est proche.

Je ne feray point icy la relation du particulier de cette bataille; puis qu'outre que mon dessein n'est pas de m'attacher guere au detail des succez, qu'il me suffit de représenter en gros, Cela a esté fait avec elegance & exactitude par vn Auteur de merite. Je

*Le Sr de
Lapeyre.
re.*

diray seulement que la perte en auoit si fort estourdy les Espagnols : Que si le Ciel l'eust voulu, & que les desordres arriuez en France, ne nous eussent mis dans l'impuissance de recueillir les suites qu'elle auoit eues; nous eussions fort auancé dans le chemin de la Paix generale, d'où les discordes intestines, nous ont si fort esloignez.

I'aurois tort si ie ne faisois obseruer icy, que depuis nostre rupture avec l'Espagne, nous n'auions pas mis sur pied vne plus belle Armée que fut la nostre au commencement de la Campagne, en laquelle Ypre fut pris, & la bataille de Lens gagnée. Que si des accidens impreueus, n'eussent fait auorter vne partie des bons succez qu'elle promettoit; la prise d'Ypre en eut infailliblement attiré d'autres plus importantes, & nos coupseussent porté iusques dans le cœur, & les entrailles de la Flandre. Mais ce n'est pas la premiere fois que la fortune a pris plaisir de renuerser, ce que la prudence humaine auoit eleué avec plus de soin, plus de solidité & plus d'esclat : ce qui ne doit point empescher qu'on ne louë ceux qui auoient aydé à faire les desseins & les preparatifs des choses que la prudence auoit conseillées, & qui n'ont pas eu tout l'effect qu'elles deuoient auoir, par la malice de la fortune.

C'est pourquoy i'estime que dans le succez de cette Campagne, de quelque melange de bien & de mal qu'elle ait esté bigarrée : Ce que le Cardinal y auoit

contribué n'a pas laissé d'avoir tout son prix dans l'opinion des Sages, qui ne jugent pas tant des choses par les évenemens que par les raisons qu'on a eu de les entreprendre. l'estime encore que bien que le siege de Cambray, dont il fit le projet l'année passée, ait mal reüssy par le manquement de quelque cause, dont il n'est pas responsable : Il n'y a pas moins de gloire pour luy, à en juger sainement, de l'avoir fait si à propos qu'il le fit : d'avoir si bien pris le temps pour l'exécution, que la place se trouvoit foible d'hommes & dégarnie de munitions, & d'avoir préparé tout ce qui estoit necessaire pour l'heureux cours de ce siege : nonobstant le mauvais estat des affaires du Roy & la confusion du Royaume.

CHAPITRE XVI.

Des motifs que nous avons eus pendant la guerre, de nous attacher particulièrement aux Pays-bas.

LEs efforts & les progresz que nous avons faits en Flandre, ont eu sans doute pour fin la paix generale: Mais ils ont eu outre cela vne autre fin particuliere pour ce Royaume. On a songé de couvrir par ce moyen Paris, qui en est la partie la plus noble, & de mettre des barrieres plus fortes & plus esloignées aux irruptions des Flamens, en eslargissant nos

frontieres de ce costé là , & faisant rempart pour nous, de leurs propres fortresses.

On se souuenoit des allarmes , qui en sont plusieurs fois venues, à cette grande ville , & de la consternation où elle tomba , lors qu'en la ligue que Charles le Quint & Henry Huictiesme Roy d'Angleterre , firent contre nous ; Celuy-là s'estoit avancé iusque sur les bords de la Marne, qu'il ne pût, ou ne voulut point passer, pour des raisons qui ne sont pas de nostre suiet.

On auoit la memoire encore fraische, de l'effroy que luy causa le passage de la Some par Picolomini & Iean de Verth ; bien qu'à dire le vray , cette terreur fust vn peu panique, & moins raisonnable que n'eust esté celle , que nous eut causée la bataille de Rocroy, si nous l'eussions perdue.

On scauoit enfin que le mesme Empereur Charles, auoit laissé pour Maxime constante à son fils ; Qu'il n'y auoit point de si seure diuersion pour luy, en quelque endroit que nous luy fissions la guerre, que de donner l'allarme à Paris , & de toucher à son voisinage. Que son fils se seruist heureusement de ce conseil, faisant entrer le Duc de Sauoye en Picardie, pour faire rappeler d'Italie le Duc de Guise : comme il arriua après la bataille de S. Quentin. Cela me fait croire que les Espagnols n'ont pas si peu à cœur la conseruation des Pay-bas , qu'il a semblé à quelques vns, qui se sont imaginez , que les pertes qu'ils

qu'ils y faisoient, ne leur estoient pas fort sensibles, & que la dépense de la guerre qu'ils y ont faite, surpassoit de beaucoup le prix des choses qu'ils y ont voulu conseruer, ou qu'ils y ont tasché d'acquérir.

Il est vray que l'Espagne, & ce qu'ils ont en Italie, & peut-estre mesme encor les Estats de l'Empereur, leur sont plus chers que la Flandre. Mais cela n'empesche point que celle-cy ne leur soit fort considerable. Et comme la passion qu'on a pour les moyens, se mesure par celle qu'on a pour la fin: Et qu'on dispute les Dehors avec presque la mesme ardeur, que celle qu'on a pour sauuer le Corps d'une place: On peut iuger par cette proportion, à quel point les Espagnols seroient faschez de perdre les Pays-bas, qui leur donnent moyen d'assister plus puissamment & plus commodement l'Empereur en Allemagne, qu'ils ne feroient par aucun autre lieu; comme il s'est veu depuis les troubles de la Boheme: ou d'arrester à la deffense de nos frontieres, ou à l'attaque des leurs, la meilleure partie de nos forces, qui sans cela pourroient fondre en Espagne, ou dans leurs Estats d'Italie.

C'est pourquoy il y a de l'apparence qu'ils disputeront iusqu'au bout la possession de ce qu'ils ont aux Pays-bas, & ne s'en dessaisiront iamais de telle sorte, qu'ils ne le tiennent par quelque endroit, & ne soient asseurez de le faire reuenir à eux; Comme il arriua au mariage de leur Infante avec

l'Archiduc Albert. Quelque traité qu'ils puissent faire là dessus; Il ressemblera aux traitez que faisoit Charles le Quint avec François Premier, pour le transport de l'Estat de Milan, à vn des Enfans de de France. Il le faisoit tousiours avec la pensée, que luy ou la fortune en eluderoient l'accomplissement, & que cependant il recueilliroit les fruiçts presens, qui luy venoient de ces traitez, & termineroit par là quelque guerre qui luy estoit ruineuse.

Cette bien-seance si grande pour nous, que que la Flandre changeast de Maistre: ou ne fut fut plus en estat de nous faire des affronts, ou nous donner des allarmes: m'a fait quelquefois penser, pourquoy vn Prince si sage, & qui auoit vn si sage Conseil, qu'Henry le Grand: qui aimoit ses Estats, non seulement comme vn bien receu par succession: mais comme vn bien acquis avec des trauaux incroyables: qui auoit si souuent esprouué, combien le voisinage du Pays-bas luy estoit funeste, & qui sçauoit que c'estoit là la grande porte, par où nos plus dangereux ennemis y pouuoient entrer; Pourquoy, dis-ie, ce Sage Prince, dans le Plan de la ligue qu'il auoit faite, pour mortifier les Espagnols en Italie, & reduire en Allemagne au petit pied la Maison d'Austriche: n'y auoit point enfermé l'attaque des Pays-bas, pour courir son Royaume par où il est le plus ouuert: Estoit-il plus ialoux du bien des Princes d'Italie, & des Princes

d'Allemagne, que du sien propre, & de celuy de ses Suiets ? ou respectoit-il davantage la paix de Veruins en Flandres, que dans l'Estat de Milan, où le Duc de Sauoye & l'Esdiguieres deuoient porter la guerre, apres auoir commencé de l'allumer dans celuy de Genes ?

C'est bien plus, la Treue qu'il procura entre les Hollandois & les Espagnols, & où il eut besoin de toute son autorité enuers Messieurs les Estats, & de toute l'éloquence du President Ieanin, pour la faire reüssir : Sembloit-il pas designer qu'il vouloit conseruer à ceux-là les Pays-bas, & les mettre à couuert de tous les desseins que leurs ennemis pourroient faire sur eux de ce costé là, l'espace de plusieurs années.

Nonobstant cela, il est à croire que dans vne telle conduite, ce Prince faisoit comme ceux qui en naugeant, tournent le dos au lieu où ils veulent aborder, & que d'asseurer pour iamais la France contre les insults du Pays-bas : estoit la premiere chose où il visoit dans son intention : quoy qu'elle fust la dernière qui deust paroistre dans l'exécution, suiuant la maxime des Philosophes.

Que s'il n'auoit point voulu commencer la guerre qu'il meditoit, par l'attaque de ce Pays là : C'estoit ou qu'il ne le vouloit point du tout attaquer, & qu'il pensoit paruenir par vn autre moyen, à la fin qu'il s'estoit proposée de ce costé : comme on arriue

à vn mesme lieu par plusieurs chemins: Et ie tiens cela fort vray-semblable, & que ce Prince ne desiroit point rompre avec les Archiducs, n'ayant pas le mesme pretexte de leur faire la guerre en Flandres, que de la faire en Italie & en Allemagne, où il n'entroit que comme Soustenant & Auxiliaire. Ou bien certes que luy ny les siens, n'estans pas aussi intelligens en l'art d'attaquer les Places, qu'en la guerre de Campagne; Il voyoit que commencer la guerre par là, ce seroit pour luy vne mer à boire: ce seroit se tailler vne besongne infinie, & consumer du temps, des hommes, & de l'argent sans mesure; que d'attaquer les places de Flandres, si fortes par art & par nature, & semées en si grand nombre, & si près l'une de l'autre.

Ie m'imagine donc que la pensée de ce Prince estoit, de bloquer de telle sorte les Pays-bas, par la guerre qu'il alloit faire en Italie & en Allemagne, que les Espagnols & l'Empereur n'y pouuant rien enuoyer par terre, & le traict de la mer estant mal seur pour ceux-là, à cause des tourmentes & des vaisseaux ennemis: Il falloit de necessité que les Flamens fussent reduits à leurs seules forces, avec lesquelles il leur seroit mal-aisé de se deffendre des Hollandois & de nous, si nous les attaquions en mesme temps, & beaucoup plus de rien entreprendre sur les vns ou sur les autres.

Tellement que ce Prince ne songeoit pas moins

à la seureté de Messieurs les Estats, qu'à celle de son Royaume, & la Tréue qu'il leur auoit procurée, n'estoit qu'une planche pour passer plus seurement & plus auantageusement à la Paix, par l'impuissance où les Espagnols se trouueroient de leur faire la guerre; toutes les veines par où ils faisoient couler du secours aux Pays-bas, leur estans bouchées. Cependant Henry, outre qu'il se deliuroit des frais des subuentions qu'il faisoit aux Hollandois, qui ne s'aiustoiert pas fort avec son humeur mesnagere; pretendoit de se seruir de la capacité du Comte Maurice à assieger des places, & de l'Infanterie de Messieurs les Estats, qui estoit alors plus aguerrie & plus en exercice que la sienne.

La mort de Henry ayant enuoyé en fumée ses grands projets, & le terme de la Tréue entre les Hollandois & les Espagnols estant expiré; nous n'auons esté que simples spectateurs de la guerre qu'ils se sont faite depuis, iusqu'à la surprise de la ville de Treues, & l'enleuement del'Electeur, qui fut vne œuvre de l'inuention & du soin des Espagnols. Ce fut le veritable sujet de nostre rupture avec eux, qui ne pouuoit estre plus iuste, puis que cet Electeur reposoit sous la protection que nous luy auions accordée contre les armes du Roy de Suede; lors que l'Empereur & le Roy d'Espagne ne pouuoient pas en garentir leurs propres Estats, & que le feu qui desoloit ses voisins, s'alloit respan-

dre iusques à luy.

Toutefois quelque iuste que fust le suiet de cette rupture; on eust encore balancé de la faire, sans les violentes poursuites des Hollandois, & les ardens offices de quelques amis qu'ils eurent auprès du Roy & du Cardinal de Richelieu. Le Roy y auoit de la repugnance par scrupule de Religion, qui luy fut leuée par vne assemblée de Docteurs qu'on conuoqua sur ce suiet: Et le Cardinal ne pouuoit s'y resoudre, à cause que la France estant en paix avec tous ses voisins; Il faisoit difficulté de la plonger directement dans la guerre, d'où l'on ne sort pas si facilement que l'on y entre.

Ce qui fit prendre party en cet estat d'incertitude & tomber la balance dans les contrepoids que faisoient diuerses considerations dans l'ame du Roy & du Cardinal fut la Tréue que les Hollandois se laisserent clairement entendre qu'ils feroient, si nous ne nous resolutions à la guerre. Les conséquences de cette Tréue (s'ils l'eussent faite) estoient sans doute fort à craindre pour nous & pour nos autres Alliez; mais non pas au point qu'on se le representoit à la Cour, & que le Pere Ioseph & Charnassé, qui pouissoient fortement à cette rouë, le figurerent. Le premier s'y portoit par cette humeur turbulente, & ennemie du repos du monde, avec laquelle il estoit né: & le second par vn interest d'utilité, qu'il trouuoit fort grand pour luy dans cette guerre, qui l'eust esleué

Fort haut, si la mort n'eust arresté le mouvement de son élévation deuant Breda, où il se fit mal-heureusement tuer par vn excez de courage. Les presens qui ne furent point espargnez de la part de Messieurs les Estats durant cette poursuite & depuis, acheuerent d'applanir toutes les difficultez qui s'y rencontrerent.

Outre cela, comme la crainte des inconueniens dont la Tréue nous menaçoit, auoit esté le plus puissant motif qui nous auoit fait entédre à la guerre: L'esperance des fruits que nous en deuions recueillir, ne fut pas vn petit charme pour nous y engager. C'estoit à peu près la moitié de tout ce que l'Espagne possède aux Pays-bas, qui nous en deuoit reuenir par les cōditions du Traité, & le partage d'entre les Hollandois & nous en estoit fait sur le papier avec vne telle bien-seance, que chacun auoit pour soy ce qui l'accommodoit le mieux, en cette pretendue despoüille.

Avec ces machines ils nous pousserent où ils voulurent, & l'ardeur que nous fîmes paroistre à suiure tous leurs mouuemens, fut si grande; qu'au lieu qu'ils nous eussent donné de l'argent pour nous obliger à rôpre, si nous leur eussions tenu le marché haut; ils en obtindrent de nous en quantité notable, & ne le voulurent pas mesme receuoir qu'en quarts d'escus de poids, afin de les pouuoir conuertir avec plus de profit aux especes de leur Pays. Ce qui fut

le meilleur pour eux fut, que nous consentisſmes que le Prince d'Orange auroit toute la direction de la guerre, & que nos Generaux luy ſeroient ſubalternes & receuroient la loy de luy.

Par ce moyen ils faiſoient deux choſes fort conſiderables pour eux. L'une de nous embarquer dans la meſme guerre qu'ils occupoit, d'où il leur eſtoit apparemment infaillible de ne ſortir iamais que par vne Paix, qui les feroit reconnoiſtre pour Souverains par ceux qui les traitoient de ſuiets: ce qu'ils ſ'eſtoient propoſez en traitant avec nous.

L'autre, qu'encore que le partage concerté, ſ'il venoit à ſ'accomplir, leur deult eſtre vn principe immortel de jalouſie, & qu'ils creuſſent que nous auoir pour voiſins au lieu des Eſpagnols, n'eſtoit que changer de crainte, & peut-eſtre qu'empirer de condition: Ils iugerent qu'il valloit mieux ſ'expoſer à vn mal incertain, & contre lequel il y auoit pluſieurs remedes, pour obtenir vn bien preſent & d'une telle importance, que celui de nous rendre compagnons de leur fortune; c'eſt à dire, de luy donner par cette ſocieté vne baze plus ſeure & plus ferme qu'elle n'auoit.

Qu'à la verité ils ſouffriroient bié que nous nous rendiſſions maiſtres des places de la mer qui eſtoient ſi fatales à leur commerce entre les mains des Eſpagnols, & meſmes de quelques autres de leurs places, qui eſtoient frôtiéres des noſtres. Mais que de nous
établir

establi dans le cœur de la Flandre, & aux lieux qui leur estoient proches, ce qui leur faisoit de la peine: ou que le cours de la guerre l'empescheroit de luy-mesme: ou qu'ilstrouueroient moyen de le diuertir, soit en cessant d'agir contre les Espagnols, & d'occuper, comme ils faisoient, vne partie de leurs forces: ou prenant le temps de s'accorder avec eux, sous quelque pretexte plausible, quel'estat des choses leur fourniroit.

Ils ne mirent pas long temps à nous faire ressentir les effets de cette ialousie. Le gain de la bataille d'Auein, dont le premier mouuement de nos armes fut fuiuy, contre l'attente de tout le monde: ne leur donna guere moins l'alarme qu'aux Espagnols, qui la perdirent, & de peur que cet auantage n'en tirast d'autres apres luy, comme c'est la coustume, & que nos Generaux, qui estoient le Mareschal de Chastillon & le Mareschal de Brezé, ne pouffassent plus auant la victoire: le Prince d'Orange leur enuoya ordre de le venir ioindre. Si neantmoins Chastillon, qui ne sçauoit qu'aller droit aux choses dont il se mesloit, en eut esté creu; on fut allé assieger Namur, & faire là vn bon establissement, nonobstant les ordres du Prince d'Orange.

Mais Brezé qui auoit la confidence du cabinet & le secret des affaires s'y opposa, & fit resoudre son Compagnon d'obeyr à leur Generalissime, suiuant l'intention de la Cour. Et ce fut là le premier germe

de la diuision, qui vint depuis si fortement à s'éclorre entre ces deux Generaux; qu'ils furent vne fois à en mettre l'espée à la main l'un contre l'autre. D'où l'on peut voir, non seulement combien il est dangereux de mettre au commandement d'une mesme armée, deux Chefs d'égale autorité: mais encore combien cet inconuenient s'augmente, par la confiance que le Maistre témoigne à l'un plus qu'à l'autre, & par la participation qu'il luy donne plus grande de ses volontez, de qui son Compagnon est obligé de les apprendre.

Quoy qu'il en soit, le Prince d'Orange fit promener si long temps nostre Armée sans rien faire, au siege de Tirlmon près, & la laissa tellement denüée de subsistance, quoy qu'il se fut obligé de luy en fournir; quelle se defist d'elle-mesme: ou plustost l'on peut dire, que les Hollandois la defirent sans combattre, à faute de la secourir, & qu'ils en eurent la dépoüille, qui estoit ample & riche, presque pour rien. Outre cela ce procédé du Prince d'Orange, & les longueurs & tournoyemens des marches de son Armée & de la nostre, sans rien entreprendre; donnerent loisir aux Espagnols de reuenir de la consternation, où la bataille d'Auein les auoit iettez, & d'euoquer un puissant secours d'Allemagne, qui nous mit presque sur la defensiue.

C'est bien plus, comme si la fortune nous eut voulu donner moyen de nous venger genereusement des

Hollandois, & de leur rendre du bien pour le mal qu'ils nous auoient fait: elle permit que les Espagnols surprissent le Fort de Skink dans le Betau; c'est à dire, qu'ils eussent l'entrée dans les propres entrailles de la Hollande. Voila donc les Hollandois reduits à la necessité de reprendre ce Fort, ou de perir par là: Et voila aussi les Espagnols obligez de conseruer cette conquête, pour conseruer l'esperance qu'ils auoient eüe, de s'emparer du reste de l'Isle. Cét Endroit a esté vn des plus beaux Theatres, que la guerre ait fait ouurir en ce Pays-là, depuis qu'on luy fait. Iamais les Hollandois n'ont fait vn plus grand effort de puissance, ny iamais le Prince d'Orange n'a donné vne plus grande marque de ce qu'il sçauoit faire, qu'en cette occasion. Et iamais les Espagnols ne se sont appliquez avec plus de soin, ny plus generally avec toutes leurs forces, qu'à deffendre ce que les Hollandois attaquoient.

En ce dur & triste accessoire, la France ne manqua point à ceux-cy, & sans se souuenir de ce qui s'estoit passé de leur part en nostre Armée; elle enuoya ordre au Marechal de Brezé, qui estoit demeuré seul à la commander, de ne se separer point du Prince d'Orange, iusqu'à la reduction du Fort de Skink, qui se fit plusieurs mois apres son attaque. On peut voir par là, combien est iudicieuse la Politique du Cardinal de Richelieu, & combien son Ame estoit haute, d'auoir conseillé à son Maistre vne conduite si ma-

gnanime, & à dire vray si necessaire. Apres ce seruice si importât rendu par la France à Messieurs les Estats: La guerre que nous fîmes au Pays-bas, changea de face de part & d'autre, & chacun prist separément son auantage, selon qui le iugea à propos.

On a veu aux Chapitres precedents, vne partie de ce qui s'y est passé depuis la Regence. L'adiouste à cela, que les progres que nous y auons faits, ont pû détromper le monde, de l'erreur ou il estoit, qu'estant occupez en tant d'autres lieux: Nous n'estions pas capables tous seuls, & sans le concours des Hollandois, d'y donner la loy aux Espagnols, & d'y prendre sur eux des auantages considerables. Je ne parle point de la pensée qu'eust le Duc d'Anguien, de passer l'Escaut pour les aller combattre, l'année de la prise de Courtray & de Dunkerque. Puisque la proposition ne fut point acceptée: il faut croire qu'on iugea que le succez en estoit trop aubigu, & que n'y ayant pas moins à craindre qu'à esperer en cette Expedition: on ne la voulut point tenter.

Mais si apres qu'on eust pris Courtray, & poussé les ennemis iusqu'au Canal de Bruges & de Gand: On eust attaqué Oudenarde ou Tournay, au lieu de tourner vers les places de la mer: tout le reste de la Flandre estoit esbranlé, & alloit presque tomber de luy-mesme, comme on l'a sceu depuis. Et par consequent les Hollandois qui ne vouloient plus agir: eussent esté obligez de souffrir cette proximité qui leur

estoit si suspecte, & dans laquelle le spectre qu'ils y voyoient & qui leur faisoit peur: n'estoit forgé que par vne imagination erronée: estant certain que si cela fut arriué: ils y auroient veu observer par les François toutes les loix de bons voisins: comme ils leur ont veu observer toutes celles des bons Alliez, tant que la confederation a esté sur pied.

Après la reduction de la ville d'Ypre, & le gain de la bataille de Lens, qui arriuerent lors qu'ils commençoient à laisser reposer leurs Armes, dans l'attente de la Paix qu'ils vouloient faire: Si les desordres de Paris n'eussent arresté tout à coup le cours des nostres: Ils auroient pû estre spectateurs d'une reuolution, qu'apparemment nous allions causer dans la Flandre: Mais Dieu nel'a point voulu, & il a permis qu'à la veille d'une grande extremité, Les Espagnols ayent esté secourus par les François mesmes, & qu'ils nous deussent leur ressource en ce Pays-là & ailleurs, sans nous estre obligez de ce bien-fait, & sans que nous en pûssions pretendre ny merite de nostre coûté, ny reconnoissance du leur.

Quand aux Hollandois, ie ne sçay quel sentiment ils ont pour la France, & s'ils nous hayssent pour ce qu'ils nous ont fait tort, & nous ont abandonnez au milieu de la tourmente, à laquelle nous nous estions exposez pour l'amour d'eux: ou s'ils nous aiment pour cela mesme, & pour ce que nous sommes cause, qu'ils sont arriuez au port où ils aspiraient, qui

estoit la Paix, pour nous estre mis de la partie avec eux en la guerre qu'ils auoient sur les bras, qui ne pouuoit sans cela aboutir tout au plus qu'à vne Tréue.

Je veux croire que ce dernier sentiment preuadra tousiours dās leur ame, & qu'ils seroient faschez qu'une petite Republique comme celle des Grisons, à qui il est arriué quelque chose de semblable, ait tesmoigné plus de gratitude qu'eux à l'endroit de cette Couronne. Apres la defection où ils se portèrent contre nous, qui auoit plus de pretexte que la leur: Ils protesterent au Duc de Rohan en le conuoyant hors de leur pays, qu'ils ne perdroient iamais le souuenir des obligations qu'ils auoient à la France, de ce que par son assistance ils auoient eu moyen de faire la paix d'Inspruk, qui les affermissoit dans la souveraineté de la Valteline, & que leurs rochers & leurs môtagnes retentiroient tousiours (c'estoit vne partie de leur compliment) des loüanges qu'ils donneroient à la bonté du Roy, à laquelle ils estoient redeuables de ce grād biē.

C H A P. X V I I.

Du soin qui a esté pris depuis la Regence, des affaires de Catalogne, & avec quel succez.

L'Endroit le plus ialoux, où nous ayons maintenu la guerre & les autres choses depuis la Regence, a esté sans doute la Catalogne. Les esprits des habitans y estant trauallez de certaines passions, qui ne

Il n'alloient pas si violemment ceux que nous proté-
gions ailleurs : vouloient estre traitez avec plus de
circonspection , & de plus grands tesmoignages de
bonne volonté que les autres. Il falloit agir avec plus
de vigueur & d'adresse , pour les asseurer contre des
Ennemis qui auoient esté leurs Maistres , & rompre
les menées que ceux-cy faisoient pour les ramener à
leur premiere sujétion , & les retirer de celle qu'ils
auoient choisie , & qui à proprement parler , estoit
plustost vne sujétion de nom , & vn ioug dont il leur
estoit permis de sortir toutes les fois qu'ils le vou-
droient, qu'une dépendance réelle.

D'ailleurs on ne peut nier , que nous n'ayons eu la
fortune moins fauorable en cette Prouince, qu'aux
autres lieux où nous auons fait la guerre. D'où il
s'ensuit, que nous auons esté obligez de faire de plus
grands efforts d'esprit & de puissance, pour reparer
les malheurs qui nous arriuoient, ou au moins les em-
pêcher d'auoir leurs suites accoustumées.

Nous l'auons fait pourtant , & avec vn tel succès,
que malgré toutes les malices de la fortune , & toute
la force & les artifices des Espagnols , nos affaires y
subsistent. Malgré tout cela , nous nous sommes ren-
dus maistre depuis deux ans d'une grande ville , qui
est Tortose : Et depuis peu nous auons veu auorter
le dessein que les ennemis auoient fait sur Barcello-
ne, & tous les preparatifs d'une Campagne, & toute
l'action d'une grande Armée qu'ils auoient mise sur

*La prise
de Torto-
se par le
Mares-
chal de
Schoun-
berg, est
vne des
plus bel-
les choses
qui ayent
esté faites
en Cata-
logne de-
puis la
guerre.*

pied pour cét effect; n'aboutir qu'à vn ne rien faire.

Que s'il ne m'estoit fascheux de parler si souuent des desordres de la France, & de remettre les mains à ses blessures, qui ne sont pas encore bien fermées: Je dirois que si apres la prise de Tortose, l'argent ne nous eut manqué, pour faire les frais du siege de Tarragone, humainement parlant, nous estions asseurez de l'emporter & d'oster cette pierre de scandale à toute la Catalogne, & particulièrement à Barcelonne.

Lerida.

*Tarragone.
Frages.*

Je ne veux point venir au détail de tout ce qui s'est passé en ce Pays-là depuis la mort du feu Roy: ny rechercher pourquoy cette place a esté prise par les ennemis, & pourquoy nous ne l'auons pû reprendre? D'où vient que cette autre que nous auions assiegée, nous a eschappé, & que ce siege qui auoit esté proiecté à la Cour, & qu'on y auoit creu faisable: n'a pas esté fait? Qu'est-ce qui a affermy pour les Espagnols les Royaumes de Valence & d'Arragon, qui estoient fort esbranlez, & rendu infructueuses les negociations que nous auons eu sur pied en Arragon, tât que Monçon a esté à nous. Je laisse cette recherche à l'Histoire generale, à qui elle appartient proprement, & sans accuser personne de ce qui nous a mal reüssy, que j'ayme mieux imputer aux astres; Il me suffit de dire, que nonobstant cela, nous auons sçeu si bien ménager l'esprit des Catalans, & si bien trouuer les remedes propres aux maux qu'ils souffroient ou qu'ils craignoient, qu'ils n'ont iamais perdu

du courage, & ont tousiours veu les disgraces arri-
uées, fuiuies immediatement des moyens capables
de les restablir avec auantage.

Et afin qu'on iuge de toute nostre conduite (à l'é-
gard de ce pays-là) par vne partie, & qu'on voye si
du costé de la Cour on a eu de bonnes lumieres, &
des mouuemens raisonnables, pour en redresser les
fautes quand elles ont esté penchantes: l'ay voulu
mettre icy l'instruction, qui fut donnée à Beau-
uais Plessian, avec ordre de la communiquer au Ma-
reschal de la Mothe, vers lequel on l'enuoya apres
l'eschech que son armée receut deuant Lerida, la se-
conde année de la Regence.

*Sur l'auis donné à leurs Maiestez de la perte arriuée
deuant Lerida, elles ont enuoyé leurs ordres en toute
diligence, pour faire marcher le Sieur Marquis de Ville-
roy en Catalogne, avec toutes les troupes portées par le
controlle qui sera donné au sieur de Beauuais Plessian.*

*Depuis leurs Maiestez ayant aprié, par les reuenüs
qui ont esté enuoyés par le sieur Mareschal de la Mothe,
qu'il y a pres de quatre mil hommes de pied dans Lerida,
& reconnu par les lettres du sieur Haligre, qu'il y a de-
dans la place trois mil quartiers de farines, & soixante
dix-sept mil rations de biscuit, qui peuuent estans ména-
gez nourrir ladite garnison durant trois mois & demy,
leurs Majestez ont resolu, de depescher ledit sieur de
Beauuais Plessian vers ledit sieur Mareschal, pour luy
representer ce qui ensuit.*

Que n'y ayant pas d'apparence que les ennemis entreprennent le siege de Lerida par force, à cause d'un si grand nombre d'Officiers & de Soldats, qui pourroient faire perir leur armée: les assiegez faisant la deffence que l'on doit attendre d'eux, & estans assiste du dehors, comme l'on ne doute pas: il semble qu'ils se reduiront à essayer de la prendre par famine. Qu'en ce faisant ils n'oublieront rien, pour rendre leur circonuallation accomplie, & se fortifier contre le secours: Mais comme il y a des viures dans la place pour trois mois & demy, l'on peut prendre ses mesures, pour profiter de ce temps-là à l'honneur des armes du Roy, & à l'avantage de son service.

Qu'il semble qu'il n'y a autre party à prendre sur cela que de tenter le secours de la place, ou obliger les ennemis à en abandonner le Siege par une diuersion, attaquant quelqu'autre place qui leur soit si importante: qu'ils en preferent la conseruation à la prise de Lerida, ou bien s'ils continuent leurs sieges, que nous puissions reparer cette perte par la conqueste que nous ferons de celle que nous pourrions forcer dans le temps que Lerida pourra tenir.

Qu'autant que l'on peut voir les choses de deça, l'on iuge bien qu'il sera tres-difficile d'y ietter du secours: les ennemis ayans eu un assez long-temps, pour faire leurs circonuallations; si ce n'est que l'on vueille hazarder un combat avec des-avantage, contre une armée fortifiée de bons retrenchemens.

Que les combats en l'estat present des affaires de Catalo-

gne, doiuent estre éuitez autant qu'il se peut, parce que les mauuais éuenemens nous mettroient en danger de perdre la Prouince, & que le gain ne nous donneroit pas de grands progres. Que comme nous ne pouuons faire presentement plus de mal aux ennemis, qu'en bien conseruant ce que nous tenons en Catalongne: Il importe de ne pas hazarder des batailles, & que la plus forte raison pour y obliger celuy qui y commande les Armes du Roy, de s'en abstenir sans vne grande necessité, & s'il ne voyoit vn peril aussi grand à ne le pas faire, que pourroit estre celuy du mauuais éuenement d'un combat, ou qu'il en peut tirer vn auantage certain: est que la meilleure place que le Roy ait en Catalogne, est le cœur des peuples, leur amour pour la France, leur haine contre l'Espagne, & l'opinion qu'ils ont que les forces de cét Estat sont non seulement capables de les conseruer, mais de faire des progres contre les ennemis. Si bien qu'il est à craindre, que s'ils voyoient que leurs forces preualussent aux nostres: Ils ne changeassent l'estime & l'affection qu'ils ont pour nous, aux pensées de se recôcilier avec le Roy Catholique, & ne trauaillassent à expier le crime que les ennemis leur imputēt, en contribuant à nous chasser de leur pays, & à y reestabli l'authorité du Roy d'Espagne.

Que pour ne pas tomber dans ces inconueniens, & soustenir les affaires en conseruant l'affection des Peuples, le but principal dudit sieur Marechal doit estre de ne mettre iamais les choses en estat, que les Catalans puissent apprehēder de ne pouuoir estre soustenus par la France, dans la resolution qu'ils ont prise de se separer de l'obeissance d'Espagne.

Ce sont les raisons generales, desquelles on a estimé à propos d'avertir ledit sieur Marechal, lequel estant sur les lieux, en pourra user selon les occurrences particulieres qui pourront suruenir.

Que ledit sieur Marechal doit prendre ses mesures sur la force du secours qu'on luy enuoye, & le temps qu'il iugera facilement qu'il peut arriuer: toutes les troupes ayans à partir des enuiron de Limoges.

D'autant que s'il croit pouuoir & deuoir attaquer les ennemis dans leur circonuallation (ce que l'on ne iuge pas qu'il doiue faire quand il le pourroit) ou en prenant quelque poste proche d'eux, & les contraindre d'abandonner le siege, à ce que nous pouuons connoistre d'icy: Il semble qu'en ce cas il doit attendre, que le secours qui luy est destiné soit arriué.

Que si au contraire il iuge deuoir faire vne diuersion, & qu'il continuë dans le dessein qu'il auoit sur Taragonne: Il doit faire passer vers luy ledit sieur Marquis de Villeroy avec les troupes qu'il commande: sinon & qu'il estime deuoir attaquer Roses: Il doit en auertir par auance ledit sieur Marquis, & luy donner auis de ce qu'il aura à faire, pour l'execution de ce dessein: concertant en l'un & en l'autre cas, par l'entremise dudit sieur de Beauuais Plessian, tout ce qui sera necessaire pour bien commencer & acheuer ce que l'on entreprendra, non seulement pour l'artillerie, mais pour les vaisseaux & galeres, ceux qui les commandent ayans ordre de se conformer à tout ce qu'il desirera d'eux.

Pour le service de sa Maieſté il ſeroit à deſirer d'attaquer pluſtoſt Roſes, qu'à aucune autre place de Catalogne: parce que par la priſe de cette place, le Rouſſillon en tout évenement nous ſeroit aſſeuré, & nous couririons tousiours mieux Perpignan, & l'entreprise en ſeroit d'autant plus facile, que les Galeres & vaiſſeaux, pourroient mieux boucher le port de Roſes, que celui de Taragone, & que nous n'aurions pas beſoin de Caualerie pour en faire le ſiege. Mais dans la conioncture preſente, il eſt à conſiderer que les Catalans pourroient ſouſçonner, que nous ne ſongeaffions pluſtoſt à nos affaires particulieres, qu'à la ſeureté generale de la Prouince: taſchant d'empêcher les progres des ennemis, & aſſurant le Pays par nos forces. C'eſt pourquoy on ſe remet audit Sieur Mareſchal de la Mothe, apres auoir bien examiné toutes choſes, de faire ce qu'il eſtimera pour le mieux.

Ledit Sieur de Beauuais Pleſſian propoſera auſſi audit Sieur Mareſchal, qu'en cas qu'il eſtimast ne deuoir pas tenter le ſecours de Lerida, & qu'il ſe reſoluſt au Siege de Taragone ou autre, il ſemble qu'apres qu'il aura eſté bien aſſeuré du temps de l'arriuée dudit ſieur Marquis de Villeroy: Il pourroit s'auancer à Taragone, & en commencer le Siege, dix ou douze iours auant que ledit Sieur Marquis s'y rendit, en projetant le lieu de ſa retraite, ſur l'avis qu'il auroit de la marche de toute l'Armée des ennemis.

Qu'en ce faiſant les ennemis ne peuuent aller à luy qu'en quittant le ſiege de Lerida, qui ſeroit l'eſſet qui ſe peut

desirer, & en le continuant ils ne peuuent se seruir que de leur Caualerie, qui ne sera pas plus forte que la sienne, suivant les auis que l'on nous donne de l'estat de ses troupes, ne pouuant tirer auantage pour cela de leur Infanterie, qui ne leur peut pas suffire pour garder leurs postes, contre la garnison que nous tenons dans Lerida, qui est de quatre mil hommes.

Que l'on a iugé par deça, qu'il pourroit incommoder les conuois des ennemis, faisant passer un corps de Caualerie au delà de la riuiera de Noguiera : selon ce qui a esté expliqué plus particulièrement audit sieur de Beauuais Plessian sur la carte du Pays, en conformité de quoy il aura à entretenir ledit sieur Marechal.

Qu'il importe en toutes les occasions d'entretenir les Peuples dans la bonne disposition qu'ils ont témoignée sur le dernier rencontre, de faire qu'ils l'assistent de toutes les choses qui dépendront d'eux, & notamment pour l'équipage d'Artillerie, en attendant l'exécution des ordres qui ont esté donnez pour le restablir.

Qu'aussi quelque entreprise qu'il fasse, dont l'éuenement puisse estre douteux : Il en concerta la resolution avec les Deputez du Principat, & les Conseillers de la Ville de Barcelonne, afin que si les succez ne respondent pas à leurs esperances : la part qu'ils auront eu dans les conseils qui auront esté pris, les empesche de blasmer nostre conduite, & les conseruent tousiours dans la mesme passion qu'ils tesmoignent pour la France.

Que tout ce qui est contenu cy-dessus, ne doit estre dit au-

dit sieur Mareschal que par forme d'avis : Leurs Maiestez se remettans entierement à luy de prendre les resolutions qu'il verra estre les plus auantageuses & en la maniere qu'il estimera le plus à propos, apres auoir ouïy les Officiers principaux de l'Armée, & examiné les pensées d'un chacun, & selon la connoissance qu'il a des affaires du Pays, de l'humeur & des affections des Peuples, & selon les occasions qui se pourront offrir.

Et pour donner entiere creance audit sieur de Beauuais Plessian près dudit sieur Mareschal : il sera mis en ses mains une Lettre de sa Maiesté à cét effect.

Ledit sieur de Beauuais Plessian communiquera toutes choses avec ledit sieur de Marca, & mesme luy fera voir la presente instruction, & prendra ses avis sur tout ce qu'il aura à proposer audit sieur Mareschal, pour les luy donner : si ce n'est que ledit sieur Mareschal n'estant pas beaucoup esloigné de Barcelonne ; ledit Sieur de Marca peut luy-mesme l'aller trouuer.

I'estime qu'il ne se peut rié voir de plus iudicieux, ny de mieux entendu que cette instruction que i'ay voulu inserer icy tout simplement, aux termes qu'elle a esté conceüe. On pourra iuger de toute la piece par cét eschantillon, & s'asseurer que rien de ce qui concerne la preuoyance & les bons ordres : ne s'est dementy du costé de la Cour, en la conduite des affaires de cette Prouince. Que s'il n'a pas pleu à Dieu de les benir tousiours : Il n'en faut pas moins estimer ceux qui les ont gouuernées, ny auoir plus mau-

uaise opinion de la science de l'Architecte & de ses soins, si quelque cause plus puissante a empesché l'execution du dessein qu'il auoit fait, & dissipé les materiaux qu'il auoit assemblez pour la construction de l'édifice.

C H A P. X V I I I.

Relation succincte de ce qui s'est fait en Italie depuis la mort de Henry le Grand, iusqu'à la Bataille de Quiers, gagnée par le Comte de Harcour.

IL nous faut dire quelque chose des affaires d'Italie, qui ont precedé la Regence, auant que de venir à celles qui l'ont accompagnée, & particulièrement aux succez de l'Isle d'Elbe. L'Italie fust le premier champ que les Espagnols choisirent à leurs armes, depuis la mort de Henry le Grand, si l'on en excepte la guerre de Iueilliers, qui fust vne affaire de peu de durée & de nulle suite. Le desplaisir qu'ils auoient eu, & qu'ils gardoient sur le cœur, que le Duc de Sauoye eust esté vn. des membres, voire mesme le principal promoteur de la Ligue, qu'il auoit faite avec Henry & quelques Princes d'Allemagne leur fist resoudre sa ruine, apres laquelle il leur seroit plus aisé de marcher sur la teste du reste de l'Italie. Ils firent en suite trois guerres à ce Duc,
qui

qui furent terminées par autāt de paix, où la France interuint toujours comme Mediatrice : La Politique de ce temps-là ne luy ayant permis d'y interuenir à découuert, comme Auxiliaire.

La succession de Mantouë estant passée par la mort de Vincent, qui mourut sans enfans males, à vne autre Branche, qui estoit celle du Duc de Neuers: Ils l'en voulurent exclurre avec la force, n'y ayant point de droit qui ne luy adiugeast cette succession, & qui ne luy fust fauorable. Pour cēt effet ils firent ligue avec le Duc de Sauoye, qui abayoit apres quelques pieces du Mont-ferrat qui estoiet à sa bien-seance, & obligerent l'Empereur de faire la paix avec le Roy de Dannemarc, pour enuoyer l'élite de ses forces contre le Duc de Mantouë, sous pretexte de felonnie; Bien que ce Duc se fut mis à tous les deuoirs imaginables, ausquels la qualité de vassal l'obligeoit, à l'endroit de son Seigneur Lige.

La France regardoit ce desordre naissant de l'Italie, non pas avec des yeux indifferens, puis que c'estoit en partie pour l'amour d'elle, que le trouble se faisoit: Mais avec vn esprit qui n'y pouuoit contribuer que de bons souhaits, ny agir qu'avec des offices, qu'elle fit faire fort violens mais fort inutiles, à Madrit & à Vienne. Les occupations qu'elle auoit chez soy contre les Huguenots factieux, & l'auerfion que quelques Testes considerables du Conseil du Roy y faisoient paroistre, pour le secours du Duc de Mantouë,

ne luy permirent de faire autre chose iusqu'après le siege de la Rochelle, qui donna moyen au Roy de passer les Alpes, & de deliurer Cazal qui estoit aux abois, au seul bruit de ce passage.

La paix qui fut concludë alors à Suze, entre les Espagnols & le Duc de Sauoye & nous, fut violée l'année suiuant, où le Marquis de Spinola passa dans le Milanois, & Colalte descendit dans le Mantoüian, pour enuahir en mesme temps les deux Estats du Duc de Mantouë. Le Duc de Sauoye qui vouloit auoir sa part de sa dépouille; fut aussi de la partie, & nous repassâmes les monts pour nous opposer à cette iniuste société, & apres auoir demellé toutes les ruses dont le Duc de Sauoye se seruit pour nous faire engager mal à propos dans le Pays: Le Cardinal de Richelieu, qui estoit le General de l'Armée du Roy, luy enleua Pignerol par vne contremarche qu'il fit vers cette place, ayant fait mine d'en vouloir à Thurin, pour mieux donner le change au Duc.

Cela n'empescha point, que les Armes d'Espagne & de l'Empereur, ne fissent vne partie de ce qu'elles voulurent dans le Mont-ferrat & le Mantoüian, & que nous n'y vissions perdre tout ce que nous y voulions conseruer, à la citadelle de Cazal prés, à laquelle seule qui tenoit bon, toute l'esperance du Duc de Mantouë se trouua reduite comme autre fois toute la fortune de Rome, le fut au seul Capitole qui se defendoit.

La Paix qui se fit deuant cette place par l'entremise du Pape, & le ministere du Cardinal Mazarin, fit respirer le Duc de Mantouë de la crainte de sa derniere ruine, & les choses d'Italie se trouuerent en vn estat, ny tout à fait trouble ny tout à fait calme, iusqu'à celle de Cairasque, qui leur apporta quelque consistence. La necessité qu'eust l'Empereur de rappeler toutes les forces qu'il y auoit enuoyées, pour les opposer au Roy de Suede, qui estoit entré à main armée dans l'Empire, & la conduite de Galas son Plenipotentiaire en Italie, qui seruit son Maistre & la Cause commune en homme d'honneur; firent que Feria qui auoit succédé au Marquis de Sainte Croix; reduisit toute l'ardeur & la vehemence, avec laquelle il auoit enuie de remuer de nouueau, à quelque paroles de menace & de fanfaronnerie.

Ceste Paix nous donna moyen de regagner le Duc de Sauoye Victor Amedée, & de retirer Pignerol de ses mains par vne vente volontaire, au mesme temps que la ville de Mantouë fut remise à son Duc, pour la restitution de Pignerol.

Le Duc de Sauoye pourtant, ne repassa point si nettement de nostre costé; qu'il ne luy restast quelque mal de cœur, pour la perte de cette Place, & qu'il ne songeast tousiours aux moyens de la recouurer. Cela fut cause, qu'après la rupture que nous fîmes depuis avec l'Espagne, à la sollicitation des Hollandois, & pour la cōsideration de l'Electeur de Treues:

ses armes ne firent point tout ce qu'elles pouuoient faire contre elle, & qu'il ne voulut laisser prendre aux nostres, tous les auantages qu'elles auroient pû, afin de nous engager plus auant dans le besoin que nous auions de luy, & pour tascher de rencontrer quelque temps propre à se faire restituer Pignerol, qui estoit pour luy le principal fruiet, & la dernière fin de la guerre.

Cela est si vray, que si apres le combat du Tesin, qu'il ne voulut point au commencement gagner, comme sur la fin il ne le voulut pas laisser perdre: Il eut auancé vers le Milanois, au lieu de rebrousser vers le Pied-mont, & s'il se fut rendu au lieu, où l'on auoit conuenu que le Duc de Rohan se rendroit aussi avec son armée, assurement on se fut estably dans l'Estat de Milan, & l'exercice qu'on y eut donné aux Espagnols, les auroit empeschez de songer au Pied-mont & au Mont-ferrat, & fait voir à l'Italie ce qu'elle n'auoit point veu il y auoit prés d'un siecle, c'est à dire le Milanois deuenu le siege de la guerre de ce Pays-là.

Mais le Duc se contentoit, de balancer de telle sorte les choses entre les deux Couronnes: que tout l'auantage ne tombast de part ny d'autre, & que les Espagnols ne fussent ny trop abbaissez, de peur que par ce moyen il nous deuint moins considerable: ny nous tellement affoiblis: qu'il ne fut tousiours en estat de nous remettre quand il voudroit.

Il ioïia ce personnage iusqu'au passage du Prince Thomas en Flandres, & à l'attachement qu'il prist avec l'Espagne : ce qui le fit resoudre de n'espargner plus les Espagnols, & de leur faire la guerre à outrance, pour destourner les suites qu'auroit pû auoir avec le temps dans ses Estats, la defection de son frere. Mais vn peu apres que cette volonté luy fut venuë, la mort luy osta la puissance de l'executer, & l'on peut dire, qu'il manqua au bien de l'Italie, & au nostre en ce Pays-là: lors qu'il y estoit le plus necessaire.

Quelque temps apres les Espagnols y renuoyerent le Prince Thomas, iugeans bien qu'il y trauailleroit plus vtilement pour leurs interests, qu'il n'auoit fait en Flandre, où ils auoient esprouué par la perte de la bataille d'Auein, que les grands Capitaines n'estoient pastoufiours heureux, & que le changement de Pays, ne contribuoit pas moins quelquefois au retour de la bonne fortune, qu'au recouurement de la santé, quand on manquoit de l'une ou de l'autre. Ils ne se tromperent point en leur preuoyance, & les progres que le Marquis de Leganez & luy firent dans le Mont-ferrat & dans le Pied-mont furent tels; que tout presque y succomba sous leurs Armes, fors la ville de Casal, & la citadelle de Thurin.

En ce dur & triste accessoire du Pied-mont & du Mont-ferrat, & dans la crainte mortelle, que le reste de l'Italie en auoit conceuë; La France ne manqua point d'accourir à leur besoin. Les maux pourtant de

ce Pays-là , sembloient estre plus forts que les reme-
des qu'elle y pouuoit alors apporter , & les difficul-
tez qu'elle auoit à combattre, paroissoient plus gran-
des que ses forces. Cela n'empescha point qu'elle
n'entreprist de les surmonter , & que prenant cœur
& confiance , de la iustice de la cause qu'elle deffen-
doit : Elle ne se remit au Ciel du reste.

Elle choisit en suite vn Chef, qui ne fut pas seule-
ment Capitaine : mais qui fut Capitaine intrépide,
& d'vn courage supérieur , à tout ce que la guerre a
d'effroyable & d'estonnant. Ce choix tomba en la
personne du Comte de Harcour , qui par vn prodi-
ge de valeur continué trois ou quatre iours, venoit de
regagner les Isles de S. Marguerite & de S. Honoré,
que les Espagnols nous auoient vn peu auparauant
enleuées.

Ce qu'elle s'en promettoit , fut surpassé par les suc-
cez qui luy arriuerent. Cazal que le manquement de
plusieurs choses necessaires pour sa subsistence, auoit
mis aux abois , fut rafraischy , & ce Comte y pene-
tra , & esquiua tout ce qui pouuoit incommoder son
passage , qui se faisoit en pays ennemy. Mais tout le
danger fut au retour , où il luy fallut passer sur le
ventre de deux Armées , chacune desquelles estoit
plus forte que la sienne, & qui l'attaquant de nuit, l'v-
ne par la teste & l'autre par la queue, le pouuoient plus
facilement mettre en desordre, & en suite en déroute
à la faueur de l'obscurité. Toutefois il s'en demella

courageusement, & batit les ennemis en teste & en queue, par des actions qui meritoient d'estre exposées au plus beau iour, dont le Soleil esclaire le monde. Tous nos gens firent bien en cette occasion, Turenne & le Plessis-Praslin Mareschaux de Camp, & Roqueseruiere Sergent de Bataille, s'y signalerent entre les autres.

CHAPITRE XIX.

De la deffaitte du Marquis de Leganez deuant Cazal. Du siege & de la reduction de Thurin par le Comte de Harcourt, & de quelques autres succez arrivez en Italie, iusqu'à la mort du feu Roy.

L'Affront & la perte que Leganez receut en cette bataille, où il se trouua avec le Prince Thomas; n'affoiblirent point dans son esprit, le dessein qu'il auoit sur Cazal, qu'il proietta d'emporter de force. Il en fit sourdement les preparatifs, & enflé entre autre choses des succez de Breme, dont la mort du Mareschal de Crequy luy auoit facilité la prise de Verceil, dont il s'estoit rendu Maistre presqu'à la veuë du Cardinal de la Vallette, & de ce qui s'estoit passé aux Grisons, qu'il auoit détachez de l'alliance de France, & iettez dans celle de la Maison d'Austriche par le Traité d'Inspruck. Enflé, dis-ie, de ces succez, il ne se

proposoit pas moins, que de les couronner par la conquête de Casal, qui a esté l'amour & la ialousie de tous les Gouverneurs de Milan, depuis la construction de la citadelle de cette place.

En effect il sortit de Milan avec vne si ferme confiance de la reduire, qu'on auroit dit qu'il alloit plustost à vne prise de possession, qu'à vne conquête. Et à la verité se trouuant puissamment armé, & sçachant ses ennemis esloignez & foibles; Il pouuoit sans temerité, presumer que le temps fatal estoit arriué, que Casal changeroit de Maistre.

La nouuelle de ce siege mit Harcour en vne estrange perplexité. Toutefois balançant entre le peu d'apparence qu'il y auoit de pouuoir secourir la Place assiegée, & le mal qu'il y auroit de la laisser perdre: Il se resolut de tenter le premier avec l'incertitude de l'éuenement, pour ne laisser pas arriuer certainement le second: & de tout hazarder, pour sauuer ce qui sans cela ne pouuoit faillir de se perdre.

Il auoit receu vn renfort considerable, que la Morthe Oudancour luy auoit mené, avec lequel & le reste de son Armée, il partit de Pignerol & marcha vers Casal, plus foible à peu près de la moitié que Leganez, qu'il força dans sa circonuallation. Après il vint attaquer Thurin, où le Prince Thomas s'estoit enfermé avec vne Armée, non guere moins forte que la sienne. Là il n'eust pas moins à souffrir de la faim, que les assiegez qu'il vouloit reduire, & qu'il reduisit
par

par là, après auoir plusieurs fois essuyé l'effort des plus furieuses & grandes sorties, qui se soient faites de nostre temps, d'aucune place assiégée. Le principal honneur tant du secours de Casal, que de la réduction de Thurin; est deu après luy à Turenne, à Plessis-Pralin, & à la Mothe Oudancour, qui se trouuerent en ces deux fameuses occurrences.

Je seray bien-aise de faire remarquer icy par occasion, vne chose sur le suiet de Casal, qui merite d'estre sceüe. C'est que lors que Leganez faisoit les preparatifs de ce siege; Il s'estoit fait des propositions de Paix en Espagne, que ce Gouverneur fit rebuter, sur les assurances qu'il y donna, de l'infailible réduction de cette Place. Il estoit arriué mesme quand Gonzales de Cordoia l'assiegea, aux premiers mouuemens qui furent excitez contre le dernier Duc de Mantouë. Les affaires de ce Prince prenoient vn assez bon train, à Vienne & à Madrit, tant par les offices que la France fit faire en l'vne & en l'autre, que par la iustice de la cause de ce Duc, que l'Empereur faisoit conscience de violer, au grand scandale de toute l'Europe. La certitude avec laquelle Gonzales escriuit en Espagne, qu'il se rendroit Maistre de Casal, où il croyoit auoir vne intelligence certaine, fit auorter toutes les auances de la Paix, qui n'estoit pas loin d'estre concludë.

*Avec le
Maïor de
la Place
nommé
Spadini.*

Sur quoy on obseruera encore, que ce n'est point merueille, que les Gouverneurs de Milan aiment les

troubles d'Italie, & qu'ils y suscitent ou qu'ils y fomentent des broüilleries, pour auoir lieu d'armer, & de demeurer armez. Ils n'y pourroient faire de guerre si des-auantageuse à leur Maistre; qui ne leur produise en leur particulier, des auantages fort notables. Outre le plaisir qu'il y a de commander & de se faire craindre, qui est vn estrange charme pour leur humeur vaine: Ils y trouuent dequoy faire vne grande moisson d'argët, qui est vn autre charme, qui ne touche guere moins leur humeur auare. Ils mettent par là presque dans leur dépendance, les autres Ministres du Roy d'Espagne, qui le seruent en ce Pays-là, & les Vice-roys de Naples, de Sicile & de Sardaigne, sont obligez de leur fournir les subuentions qu'ils leur demandent, s'il n'y a point chez eux, quelque plus forte cause qui les en empesche.

D'ailleurs ils croyent qu'estans enuironnez de voisins, qui ne sont pas leurs suiets; Il y va de leur honneur de les laisser en repos, & de ne tascher point d'adiouster quelque nouveau membre, au corps de la Monarchie de l'Italie, où ils aspirent depuis si longtemps. De sorte que rien ne les pouuant rendre plus considerables aupres de leur Maistre, ny leur preparer de sa part vne plus ample reconnoissance, que quelque succez important obtenu en ce Pay-là; Il ne faut point s'estonner s'ils y remuent & broüillent sans cesse, pour en rencontrer l'occasion & la matiere.

On peut conclurre de ce que ie viens de dire, sur le fuiet des deux sieges de Cazal; qu'il n'y a point de guerre si iniuste en elle mesme, ny si ruineuse au reste de la Chrestienté; que les Espagnols n'allument, ou qu'ils vueillent terminer, dès qu'ils voyent quelque iour des'en pouuoir preualoir: Et la tempeste a beau estre forte, & le port où ils pourroient aborder seur & commode: Ils ne quittent point la mer, tant qu'il y a esperance d'y faire des prises.

On remarquera enfin touchant ces deux sieges, que Dieu n'a pas laissé impuny l'amour de la guerre & l'auersion de la Paix, que les Espagnols y ont resmoignée. Car il est vray que la guerre qu'ils ont faite, & qu'ils ont forcé l'Empereur de faire au Duc de Mantouë, a esté le principe de la reuolution qui est arrivée en Allemagne, aux affaires de celuy-cy: Et que les disgraces receuës deuant Cazal & à Thurin, ont donné cœur aux Catalans & aux Portugais, de se souleuer cõtre les autres. Cela veut dire, que le sang Chrestien respandu inlustement, parle hautement au Ciel, & luy demãde vengeance, que tost ou tard il obtient.

Reuenons à nostre fuiet, dont à mon auis, nous ne nous sommes pas escartez inutilement. Thurin reconquis, Harcour n'eust presque plus rien en Piedmont, qui luy fit de la peine, que le siege de Cony, où le Gouverneur, qui estoit le Comte de Broillo, fit vne resistance au delà de tout ce qu'on s'estoit imaginé, & rendit des preuues signalées de cette valeur,

qu'il employe aujourdhuy au service du Roy, & qui merita que le Cardinal Mazarin l'y attirast, apres qu'il eut détaché les Princes de Sauoye des interets d'Espagne, pour les réunir aux nostres.

En suite de cela Harcour fut rappellé d'Italie, & le Duc de Bouillon y fut enuoyé, pour y commander l'Armée. Bien que son employ ne fust pas long en ce Pays-là: Il y fit neantmoins voir en peu de temps de grandes marques d'une grande capacité militaire, apres celles qu'il en auoit données deuant Sedan: Et si cette fatale affaire où il s'embarqua depuis malheureusement, en luy faisant perdre les bonnes graces du Roy, ne luy eust fait oster ce commandement: Il y auoit lieu d'en attendre des effects tres-avantageux pour le service de sa Maïesté, & le bien de l'Italie.

Le Duc de Longueuille succeda au Duc de Bouillon, & le choix en fut tres-iudicieux, tant à cause du merite de sa personne, que pource que deuant agir de concert, & pour la mesme fin avec le Prince Thomas son beau-frere: On ne pouoit mettre ensemble deux Chefs, qui dans vn pareil degré d'autorité, apportassent tant d'union & de bonne intelligence. Ils attaquèrent & prirent coniointement Tortone, où nostre Armée commença à se ruiner. Mais ce ne fut rien au prix de ce qu'elle souffrit en se retirant, par la rigueur de la saison qui fut extrême, & comme par la coniuration de tous les Elemens, dont elle fut si mal traitée, que les hommes à grand peine se peu-

rent sauuer: les cheuaux & le reste du bagage demorerent par les chemins plus rompus & inondez, qu'on ne les auoit veus de memoire d'homme.

Ce desordre & cette ruine, qui ne peurent se restablir si tost, donnerent moyen aux Espagnols de rasieger Tortone, & de se fortifier si bien deuant cette place, que quand nous fusmes en estat de la pouuoir secourir, leur trauail se trouua en estat de ne pouuoir estre forcé, & ils reprirent sans peine ou au moins sans peril, ce qui nous auoit cousté la dissipation d'une belle Armée pour le prendre. La conqueste de cette Place se fit de nostre part auant la mort du Cardinal de Richelieu: Et nous la perdîmes auant celle du feu Roy, qui ne prenant pas peut estre la part qu'il eust fallu aux affaires d'Italie: tesmoigna d'estre peu touché de cette perte.

CHAPITRE XX.

De ce qui s'est fait en Italie, depuis que le Prince Thomas y a commandé seul les Armes du Roy.

LE Duc de Longueuille s'estant retiré d'Italie apres le siege de Tortone: Le Prince Thomas y demeura seul au commandement des Armes du Roy, & de celles de Sauoye. Quelque temps apres le Roy mourut, & la Reyne ayant esté declarée Regente:

Elle prit le soin des affaires de ce Pays-là,, aussi bien que de celles que nous auions ailleurs, avec beaucoup de chaleur, & son soin ne fut pas sterile. Le Prince Thomas recouura Ast, dont les Espagnols s'estoient emparez pendant qu'il estoit avec eux: Et renforcé d'une partie des troupes, que le feu Roy auoit destinées pour agir du costé de la Franche-Comté: fut assieger Trin, forteresse reguliere, & qu'il fallut attaquer & reduire par les formes. Pondesture suivit apres sans resistance, & la citadelle d'Ast, qui auoit esté prise par la faute du Commandant, ne demeura pas long temps entre les mains des Espagnols, par la diligence du Prince Thomas.

Il ne faut point oublier icy, que ce fut Turenne qui luy mena les troupes de la Franche-Comté auant l'attaque de Trin, en qualité de Lieutenant general, & ayant pour Mareschaux de Camp deux hommes de merite, Ruuigny & Magaloty. Le Plessis-Praslin y seruit aussi de Lieutenant general, apres auoir long-temps & tres-dignement seruy de Marechal de camp en Italie.

Le Lecteur n'aura pas à mon auis de la peine à se persuader, que le Cardinal Mazarin connoissant autant que nul autre, l'interest que la France auoit de tenir les affaires de ce Pays-là fleurissantes, ou au moins d'empescher qu'elles n'y vinssent à decliner: n'auoit pas peu contribué aux resolutions que la Reyne prist, & aux ordres qu'elle donna pour ce suiet.

Après le recouurement de la citadelle d'Ast; il ne se passa rien presque de memorable, ny de la part des Espagnols ny de la nostre, iusqu'à la prise de Vigevano, Poste important d'as le Milanois, & avec lequel, si nous l'eussions pû conseruer, nous mettions vn Blocus à la ville de Milan, & l'exposions aux courses & aux insults de nos gens de guerre. Mais il y a ie ne sçay quelle fatalité depuis long temps, qui a fait, ou que l'Estat de Milan n'ait point esté attaqué: ou qu'il l'ait esté inutilement: ou qu'on n'ait pû y prendre racine.

A la troisiéme guerre que les Espagnols firent au Duc de Sauoye, depuis la mort de Henry le Grand, la resolution estoit prise, & tous les preparatifs faits de la part de ce Duc, pour entrer dans cet Estat, & occuper le bout d'un des deux canaux, qui portent vne partie de ses commoditez à la ville de Milan, & qui en sont comme les deux mammelles. Mais par la paix que les Espagnols firent conclurre à Paris, lors qu'ils virent que la guerre d'Italie leur alloit deuenir ruineuse, aussi bié que celle de Gradisque, l'Archiduc Ferdinand: Par cette paix, dis-ie, le dessein du Duc de Sauoye fut eschoüé, & il fut contraint de s'y soumettre: les forces qui estoient venuës de France, & qui faisoient la meilleure partie de son Armée, ayant eu ordre de le quitter.

Aprés que le feu Roy eut forcé le Pas de Suze, & que l'Italie le regardoit desia comme son libérateur:

la plus part du monde s'attendoit, qu'il d'eust attaquer l'Estat de Milan par l'un des bouts, pendant que les Venitiens & le Duc de Mantouë l'attaqueroient par l'autre. Jamais il ne parut de conioncture plus favorable pour cela : Et pour le demonstrier il suffit de dire, que les Venitiens sur cette croyance, auoient enuoyé ordre à leur General, qui estoit sur les frontieres du Cremonois, d'y entrer dès qu'il apprendroit que les Armes de France s'auanceroient vers le Milanois, où tout estoit disposé à vne infaillible reuolution. Mais la Paix, que de puissantes considerations que j'ay touchées ailleurs, nous firent conclurre, renuersa l'esperance des Italiens, qui souspiroient apres leur liberté, & fit respirer les Espagnols de la crainte, d'une ruine si apparente.

*En la
premiere
partie du
Ministere
d'Etat.*

Qui n'auroit creu que le siege de Valence n'eust deu reüssir, & que ceste porte par où nous eussions pu passer dans le cœur du Milanois : n'eust deu estre ouverte à nos armes, & à celles de Sauoye ? Apparemment elle l'auroit esté, si toutes les causes secondes qui agissoient dans cette entreprise : eussent fait leur deuoir, & si le concert de toutes les pieces de cette machine eust esté iuste. J'ay traité cy-dessus le malentendu volontaire de la part du Duc de Sauoye, qui rendit inutile l'irruption que le Duc de Rohan auoit faite dans l'Estat de Milan, par la Valteline; sans parler des trauerses secretes, que tous les desseins de ce Duc receuoient à la Cour, par quelques Ministres

*Le P. 10
septembre
autres.*

subalter-

subalternes, qui jaloux de sa reputation, & ennemis de sa gloire, auroient voulu en mesme temps deux choses incompatibles, & l'heureux succez des Armes qu'il commandoit, & que ces succez ne luy eussent point produit de l'estime.

Toutefois s'il faut iuger de l'arbre par les fruiçts, suivant la regle de l'Evangile, & des principes internes de l'homme, par sa conduite extérieure: Ce que nous auons veu dans le cours de l'affaire de la Valheline, nous laisse presumer sans temerité, que des deux passions de ses Ministres, dont l'une estoit louable, l'autre qui ne l'estoit point, l'a tousiours emporté sur la premiere. Que cecy soit dit en passant, & par vn mouvement de la iustice distributive, qui rend à chacun selon ses œuvres.

Le dessein de Tortone dont nous auons parlé cy-dessus, & qui venoit en partie de la teste du Cardinal Mazarin, fut sans doute heureux en son premier euénement. Mais ce bon-heur ne fut point de durée, comme nous l'auons remarqué, non plus que celuy de la conqueste de Vigevano, que les Espagnols recouurerent quelque temps apres, par les grands efforts que la ville de Milan fit pour rompre cette suiection, & s'oster du pied vne espine si piquante. Depuis il ne s'est rien passé de remarquable sous la conduite du Prince Thomas iusqu'à l'affaire d'Orbitello, que le Combat de Prou, d'où ce Prince quoy qu'avec inégalité de forces, sortit avec honneur, &

apres y auoir rendu toutes les preuues d'un Capitaine & de soldat, qu'on pouuoit attendre de sa reputation & de son experience.

CHAPITRE XXI.

De ce qui s'est passé en Italie, pendant que les Armes du Duc de Modene y ont agy avec les nostres.

AVant que de venir à l'affaire d'Orbitelle, de Piombin, & de Portelongon; Il nous faut dire vn mot de ce qui s'est passé dans le Cremonois, depuis l'attachement que le Duc de Modene prit avec la France, & la ionction de son Armée à la nostre. Sur quoy ie diray qu'on ne peut douter, que cet attachement n'ait esté ménagé par l'esprit & par les soins du Cardinal Mazarin, & qu'apres auoir ietté dans nos interets le Cardinal d'Est, par la dignité de Protecteur de ce Royaume qu'il luy fit donner; Il n'y ait attiré le Duc son frere, & ne l'y ait retenu, iusqu'à ce que nos Affaires ayant decliné en Italie; l'ont obligé de pouruoir aux siennes, par la neutralité qu'il a embrassée. Certes ce n'estoit pas auoir peu merité de cette Couronne, que de luy auoir gagné deux Princes de ce merite, & dont l'un en a si hautement soustenu l'honneur à Rome, & l'autre en a fortifié les Armes par les siennes, qui estoient alors considerables.

Durant le temps donc que ses Armes ont agy avec les nostres ; Il y arriua trois occurrences dignes d'estre remarquées. La premiere fut le rautaillement de Cazal Majour dans le Cremonois, village de grande estenduë, mais de nulle fortification, & qui n'auoit pas mesme vne simple muraille qui le fermaist. Nauaille vn de nos Mareschaux de Camp, y estant logé avec vne partie de nos troupes, s'y vist tout à coup inuesty par toutes celles des Espagnols, commandées par le Marquis de Caracene en personne.

Ce n'estoit pas le plus grand mal pour luy que la foiblesse du lieu où il se trouuoit engagé. Il auroit pû s'y retrancher & s'y defendre, s'il eut eu des viures pour y subsister. Mais n'y en ayant rencontré que fort peu qui furent d'abord consumez, & n'ayant pas eu le temps d'y en faire venir, lors que les ennemis l'inuestirent; Il falloit necessairement qu'il y perist, si de Beys vn de nos autres Mareschaux de Camp, qui estoit hors de Cazal, en estant auerty; ne fut allé ménager aupres du Duc de Modene (qui y apportoit de la repugnance à cause de la difficulté de la chose) vne escorte de mousquetaires, pour assseurer les viures, qu'il fit monter sur des bateaux, iusqu'à vn certain endroit du Pô, où Nauailles se rendit avec sa Caualerie, apres s'estre faisy d'vn poste, par lequel les Espagnols auroient pû couper sa retraite, s'ils se fussent auisez de l'occuper.

La plus grande difficulté pour Beys qui estoit à

Biadanē, auoit esté de faire sçauoir de ses nouuelles à Nauailles, à cause des ennemis qui estoient entre deux. Toutefois il la surmonta par le moyen d'un Payfan, qui passa & repassa à trauers leurs quartiers portant les billets de l'un & de l'autre dans vne hache, à l'endroit ou le manche & le fer s'emboëntent. Et ainsi à la faueur de ce stratageme, nos troupes se conseruerent, & les Espagnols perdirent vne belle occasion de les deffaire sans les combattre.

Après ce raitaillement, le Marechal du Pleffis-Prallin arriua de Pied-mont avec le reste de l'Armée. Caracene l'ayant appris, & ne voulant rien hazarder dans le Milanois, contre des gens qui n'auoient rien à perdre s'ils estoient defaits, & qui auroient pû y gagner beaucoup si la victoire leur fut demeurée; tira vne ligne bien entenduë & bien accommodée, depuis l'Oglio iusqu'au Pô, pour la mettre deuant son Armée, & l'opposer à la nostre.

Le Duc de Modene & le Marechal resolurent de del'y attaquer, sur l'auis que leur donna vn Gentilhomme Italien, qui ayant esté mal-traité de Caracene auoit quitté son Armée, que son traual n'estant pas en sa perfection en quelques endroits, les nostres y pourroient entrer par là. La chose reüssit comme elle auoit esté proposée. Les Espagnols furent forcez dans leur retranchement: tout leur canon & bagage y demeura, & ce qui ne fut point tué ou fait prisonnier, se sauua par la fuite avec Caracene.

Tous nos gés firent bien en cette occasion, depuis les soldats iusqu'aux Generaux, qui s'y signalerent par leur courage & par leur conduite. Mais la ioye que le Marechal eust ressentie d'une victoire si remarquable, fut noyée dans le sang de son fils aîné, la mort duquel fut le prix le plus cher, avec lequel nous achetâmes cette victoire. On tient que si immédiatement apres on fut allé à Cremona, où tout estoit abbatu d'effroy, on l'auroit emportée d'emblée. Mais l'opinion qu'on eut, que Caracene s'y seroit ietté pour l'asseurer par sa presence, & avec le débris de ce qui se seroit sauvé du combat perdu, fut cause qu'on ne tourna point d'abord de ce costé-là, & qu'on s'appliqua aux preparatifs du siege, qu'on alla quelques iours apres mettre devant.

Ce siege qui est la troisieme occurrence dont j'ay promis de parler, receut de grandes difficultez, qui finalement l'envoyerent en fumée. La premiere fut la foiblesse de nostre Armée, qui ne nous permit de faire qu'une attaque du costé du Chasteau, & qui laissant tout le reste libre, les rafraischissemens d'hommes & de viures, y entroient sans beaucoup de peine.

La seconde fut la liberté que le Duc de Parme accorda aux Espagnols, de faire passer par ses Estats ce qu'ils voudroient, pour le secours de Cremona. Nous aurions bien pû remedier à cet inconuenient, si nous nous fussions emparez d'une Isle appelée le

Mezan proche de cette place, & à la faueur de laquelle ils y introduisoient leurs secours. Elle appartenoit aux Ducs de Parme: mais par l'accommodement que le dernier fit avec eux; Ils la luy extorquerent avec Sabionnete, ou pour reparation de la guerre qu'il leur auoit faite: ou comme vn gage, & vne assurance, de la bonne volonté qu'il leur promettoit. Quoy qu'il en soit, pour empêcher que nous ne prissions cette Isle sur eux, & pour se rendre encore plus fauorable le Duc d'aujourd'huy: Ils la luy remirent, iugeans bien qu'elle nous seroit inuiolable entre ses mains, en vn temps où il nous importoit trop de ne l'auoir pas pour ennemy: Et par vn trait de prudence qui n'est pas commun: Ils aimerent mieux la perdre, que de hazarder Cremone, pour laquelle ils auoient desiré de l'auoir.

Nonobstant cela la Place n'eut pas laissé de tomber sous nos armes, sans vne grande difficulté la plus grande de toutes, qui fut le manquement d'argent, que les desordres de Paris attirerent aussi bien là, qu'au reste de nos Armées. Le Chasteau par où l'on faisoit l'attaque, auoit esté presque mis en poudre: le fossé estoit gaigné: le Marquis Ville qui fut tué le lendemain, estoit arriué avec l'Armée du Duc de Sauoye pour appuyer le siege: Lors que toutes choses manquant à faute d'argent pour l'acheuer, on fut cōtraint de l'abandonner: Et l'on peut dire qu'il gresla alors sur nostre cháp, lors que la moisson s'en alloit meure.

CHAPITRE XXII.

De l'entreprise projetée sur le Mont-Argentario, & particulièrement de celle d'Orbitelle.

Q Voy que ce que j'ay dit aux Chapitres precedens, ne soit que trop suffisant pour descharger le Premier Ministre envers ceux qui l'ont voulu rendre responsable des malheurs d'autrui, & des fautes qui ne sont pas siennes: Je croirois faire tort à son mérite & offenser ma Patrie, qui ne doit point ignorer les services qu'elle doit estimer; si ie passois sous silence quelques succez où sa conduite s'est particulièrement signalée, & où son esprit a enuoyé plus de lumiere & plus de chaleur.

Je commenceray par l'entreprise d'Orbitelle, qui s'estant eschoüée par la mort du Duc de Brezé, & par d'autres principes qui tromperent l'esperance qu'on en auoit eüe, causa vne nouvelle enflure au courage des Espagnols, & vne estrange diminution de l'honneur François en Italie. Bien loin que ie pretende icy, que cette disgrâce ait imprimé quelque tache en l'administration du Cardinal Mazarin: que ie me propose de faire voir, que comme le Soleil sort quelquefois d'un nuage, plus beau & plus lumineux qu'il n'estoit auparauant: l'entreprise d'Or-

bitelle avec les suites qu'elle deuoit auoir, quelque malheureuse qu'elle ait esté dans l'euenement, a esté dans son proiet vne des plus hautes & des mieux desfeignées de nostre temps, & a adiousté dans la maniere avec laquelle on en a réparé la disgrâce, des rayons plus vifs & plus éclatans à la reputation de la France, & à l'honneur particulier du Cardinal.

Ce Cardinal donc, quoy qu'ayent voulu dire ses ennemis, ayant tousiours la paix dans l'esprit en la poursuite de la guerre, & ne voulant oublier aucun des moyens humains qui peuuent faire descendre en terre ce don du Ciel; crût qu'elle pourroit s'auancer en faisant attaquer l'Espagne en quelqu'autre endroit qui ne luy fust pas moins sensible que l'Estat de Milā; mais où l'on pust faire vne impression, qui fust d'autant plus seure & auantageuse, qu'elle seroit moins preueüe & moins attenduë de la part des Espagnols.

Cela luy fit tourner les yeux du costé du Mont-Argentaire où Orbitelle est situé, afin que de là poussant la victoire par degrez, & s'assurant des places qui estoient sur le chemin, sans qu'il y demeurast d'Entre-deux, par où la communication en pût estre coupée par les Ennemis: Nostre Armée alloit tomber sans empeschement dās le Royaume de Naples. Tout se concerta avec le Prince Thomas, lequel pour auoir des intelligences fort particulieres, & qu'il nourrissoit de longue main avec plusieurs des grands de ce Royaume, deuoit estre le Chef de cette expedition:
comme

comme aussi c'estoit luy, qui en devoit recueillir le principal fruit, & à qui on destinoit le plus riche prix de la course.

Cela se projetta ainsi, sur le modelle du grand dessein que Henry le Grand auoit formé quelque temps avant sa mort, dans lequel de toutes les conquestes qui se devoient faire en Italie, par ses Armes & celles de ses Alliez: Il ne se reseruoit pour sa part, que la gloire de les faire pour eux, à quelque place frontiere prés, & quelque port de mer, qui luy laissassent l'entrée libre en ce Pays-là, pour les aller secourir toutes les fois qu'ils auroient besoin de son secours.

L'experience des choses arriuées depuis le Regne de Charles Huietieme, iusqu'à la Paix de Cateau-Cambresis, sans parler de ce qui s'estoit passé auparavant au Royaume de Naples & en Sicile, sous la domination des François. L'experience dis-ie de ces choses là, a assez fait connoistre, que les Italiens souffrent à la verité fort mal volontiers cette bigarreure de mœurs & de polices, que les Estrangers ont introduite parmy eux: Mais qu'ils s'accoutument bien mieux avec le flegme, & la gravité reguliere des Espagnols, qu'avec le feu & les irregularitez des François: Et que s'ils y appelloient quelquefois ceux-cy, ce n'estoit que pour les en chasser s'ils pouuoient, apresque par leur moyen ils en auroient chassé les autres. De sorte que ce fut vne notable beueüe à Henry II. d'auoir stipulé dans le Traité de la Ligue, qu'on

luy fit faire avec Paul I V. & ses Neveux, pour la conquête de Naples, qu'un de ses enfans en feroit Roy à certaines conditions que i'obmets icy, & qu'on peut voir dans ce Traité. Si ce Prince eut bien penetré l'humeur & le genie des Italiens; Il auroit appris qu'un Traité basti sur cette condition, ne pouoit auoir de subsistance, & que les Caraffes n'y auoient donné les mains, que pour donner plus de ialousie aux Espagnols, & pour s'aiuster avec eux avec plus de hauteur & plus d'auantage.

Je sçay bien qu'on peut obiecter, contre le projet dont nous venons de parler de la conquête de Naples; Que c'estoit bastir sur du sable, que de se fonder sur la volonté des Peuples mal-contens, qu'on peut retenir ou ramener dans leur deuoir, avec la force ou l'indulgence, en les contentant, ou en leur ostant la puissance de se souleuer. Que le premier est tousiours au pouuoir du Prince, pour s'en seruir quand l'autre manque: Et pourueu qu'il n'attende point que le crime soit si grand, que les coupables desesperent d'estre pardonnez, ou de l'estre de bonne foy; Il y a de la fatalité ou de sa faute, si le mal deuient incurable. La Politique fournit quantité de raisons, & l'Histoire quantité d'exemples, pour confirmer cette verité.

Je respons que cela arriue souuent, mais qu'il n'arriue pastousiours, & qu'il y a des Peuples qui sont certainement fort suiets à ces changemens & à ces retours: mais qu'il y en a aussi, qui depuis qu'ils ont vne

fois pris le frein au dents, s'emportent sans retenue, & ne s'arrestent iamais, qu'ils n'ayent entierement secoué le ioug qui les presse, ou perdu entierement la force & l' haleine. Je ne feindray point de dire, que les François sont du nombre des premiers, & les Espagnols peuvent tesmoigner, combien de fois ils ont veu tomber les esperances, qu'ils auoient eleuées sur nos diuisions: comme ils ont veu aussi des defections de leurs suiets, se maintenir & s'enraciner, & passer mesme avec le temps en dominations legitimes. Tellement que l'obiection prealleguée prise en general, ne nous bat pas en ruine, & qu'il y a des faits particuliers qui la destruisent: comme il y en a d'autres qui l'establissent, suiuant la maxime ordinaire des matieres Politiques.

Or s'il falloit iuger du succez de l'entreprise de Naples, par les choses arriuées depuis en ce Royaume; On peut conclurre qu'il n'auroit pas tenu aux Neapolitains, qu'il n'eut esté heureux. Et puis qu'ils s'en a fallu peu, que ce Peuple n'ait tout à fait rompu les chaisnes qui l'attachoient à l'Espagne, lors qu'il n'auoit rien pour l'entreprendre, que sa resolution & ses propres forces: Qu'il ne sçauoit pas si la France auroit le pouuoir de l'appuyer puissamment, on en auroit la volonté: Si nos secours qui ne luy pouuoient venir que par mer, luy arriueront à temps, ou ne seroient pas deffaits par les tempestes, ou par les flotes ennemies: Qu'il n'estoit pas assésuré de l'intention.

des Grands du Royaume, qui d'un costé estans plus exposez à la veüe du monde, que les petits: estoient par consequent plus en bute au ressentiment des Espagnols, si la fortune leur estoit contraire: Qui perdroient d'ailleurs mal-aisement l'amour de la Royauté, dans laquelle ils se distinguoiēt avec éclat, de ceux qui leur estoient inferieurs en naissance, pour se faire Membres d'une Republique, si la forme n'en estoit telle, qu'elle leur conseruast leur rang & leurs auantages. C'est pourquoy il y auoit de l'apparence qu'auant que de s'embarquer dans cette affaire: Ils la voudroient voir acheminer heureusement, & s'ache-miner sous cette forme.

Si ces considerations, dis-ie, n'ont point alenty l'ardeur avec laquelle ce Peuple a tasché de se mettre en liberté: Qu'eust-ce esté ie vous prie, si tout le Royaume eust veu venir en sa faueur & à sa deuotion, de grandes forces de mer & de terre, enuoyées par un Roy puissant & victorieux: sous un Admiral de valeur & d'experience connuë, & sous un Capitaine General Italien de naissance, & de la premiere Maison d'Italie, consommé à la guerre, & qui auoit gagné l'inclination d'une partie des Grands du Royaume, qui ne souspiroient qu'apres un Maistre qui fut de leur nation, & qui leur estant obligé de son elevation, ne leur imposeroit qu'un ioug doux & aisé, & tel que les Peuples se l'imposent eux-mesmes, quand ils se font des Souuerains de leurs propres mains.

Certes il y auoit lieu de se figurer, que la reuolution estant infaillible, si l'entreprise eut eu le cours qu'elle deuoit auoir : ou s'il eut esté arresté par la Paix generale, qui nous auroit asseuré ce que nous eussions gagné, & sauué aux Espagnols ce qu'ils auroient encore pû perdre. Mais le malheur a voulu qu'en cette occasion, nous soyons tombez dès le premier échelon de la montée, & fait pour le dire ainsi, naufrage à la sortie du port.

De pretendre maintenant que le Cardinal Mazarin fust responsable de cette disgrâce : ce seroit pretendre aussi qu'il deuoit estre garent de la mort du Duc de Brezé, qui en a esté vne des causes : ou qu'il a esté coupable du peu de progres que l'Armée fit deuant Orbitelle, & du temps qu'elle perdit au bord du fossé sans le passer, qui auroit pû suffire à prendre deux forteresses encore meilleures que celle-là : si toutes les autres choses qui rendent les sieges heureux, eussent concouru à celuy-cy.

C'a esté luy faire vne iniustice pareille à cette autre qu'on luy a faite, de s'estre pris à luy, de ce que le souleuement de Naples, qui auoit commencé & s'estoit acreu, sans aucun Traité fait avec le Roy : n'a pû s'establiir & prendre racine. De ce que le Duc de Guise, que le Peuple de Naples auoit élu pour son Chef, ayant plus consulté son courage & son ambition, que ses forces & la nature de l'affaire qu'il entreprenoit : n'auoit point voulu estre l'homme du Roy

en cette occasiō, ny agir en cette qualité: n'auoit point voulu s'entendre avec les Ministres de sa Maiesté, qui estoient à Rome, ny avec les Officiers des Armées navales qu'elle auoit enuoyées en cette coste. De ce qu'il auoit poussé à bout & desesperé Annese Genaro qui fit voir, que comme il l'auoit sçeu perdre, il auroit pû le conseruer. De ce qu'en fin nous n'auons pû disposer des vents & de la mer à nostre gré, & que ces mutins effrenez & cet element rebelle (s'il m'est permis d'vser de cette figure) n'ont point rendu le respect que nous eussions desiré à la Baniere de Frâce. De ces principes, qui n'estoiēt pas de la dependace du Cardinal, ont deriué les sinistres euenemens du souleuemēt des Neapolitains, & les obstacles que nous auōs rencontrez à les appuyer & à leur prester main forte.

Pour reuenir au plan que nous auions dressé pour l'expedition de Naples, & aux choses destinées à la structure de l'ouurage, que nous deuions esleuer dessus; Le Lecteur remarquera, que iamais entreprise ne fut couuerte d'un secret plus profond & impénétrable, que celle dont nous venons de parler: que les Espagnols croioient aussi bien que nous, que les preparatifs qui s'en faisoient (qui n'estoient pas mediores) regardoient ou Final ou Taragonne, ou tout autre lieu que celui par où commença nostre attaque: Bref que la mine estoit si bien apprestée; qu'on peut dire, que si elle a failly son coup, ce n'a point esté pour auoir esté euentée.

Qu'on n'auoit rien oublié, de tout ce qui a coustume de tomber sous la preuoyance humaine : qui n'eut esté inseré dans les Instructions enuoyées où données au Prince Thomas, au Duc de Brezé, & à Argençon Intendant de l'Armée.

Qu'on leur auoit ordonné, de tenir vne estroitte & particuliere correspondance avec les Cardinaux, & les Ministres qui seruoient le Roy à Rome.

Que les ordres nécessaires pour le trajet des gens de guerre, des viures & des munitions, &c. auoient esté enuoyez en Pied-mont, en Prouence & ailleurs, à ceux qui auoient soin en ces lieux-là des Affaires de sa Maiesté.

Que l'Abbé Bentiuoglio en receut particulièrement, dès qu'on se seroit emparé du Port S. Stephano, & qu'Orbitelle seroit inuesty; d'aller trouuer le Grand Duc, pour le disposer à vne neutralité entre les Espagnols & nous, & à nous permettre de tirer de ses Estats en payant, les subuentions dont nous aurions besoin: de quoy il s'aquita avec esprit & succez.

Qu'on auoit représenté au Prince Thomas, que dans les intelligences qu'il entretenoit avec quelques Grands du Royaume de Naples: Il en considerast bien les mouuemens, & obseruast avec soin, si leur ame demeureroit tousiours en mesme assiette: Pource qu'en ces matieres vn commencement de changement, est d'ordinaire suiuy d'une defection entiere, & que c'est comme ceux qui roulent sur vn penchant; qui ne

peuvent s'arrester, depuis qu'ils ont commencé de rouler.

On luy designoit les moyens dont il se seruiroit, pour attirer à nostre party les Ducs de Florence, de Modene, & de Parme; en cas qu'il pleust à Dieu de benir les premiers mouuemens de nos Armes. Sur tout on luy prescriuoit, que luy & les autres Chefs & Ministres qui seruoient le Roy, se gouernaissent de telle sorte, qui ne parust rien en leur conduite, qui pust donner de la ialousie aux Princes de ce Pays là, & nous rendre suspects de quelque ambition desreglée, & pareille à celle dont les Espagnols leur faisoient tant de peur, & leur donnoient si souuent l'alarme.

Que pour ce qui estoit de leurs Estats, par où nos gens de guerre seroient obligez de passer, il s'appliquast soigneusement à ce que la marche & les logements en fussent si peu incommodes à leurs Suiets, qu'ils ne fussent point faschez de voir dans leur voisinage, ceux qu'ils auroient trouuez si discrets & si moderez en leurs passages & dans leurs maisons.

Que si par malheur & nonobstant ces precautions, ce qui auroit esté concerté pour le Royaume de Naples, venoit à manquer, & qu'il arriuaist à cette Expedition, quelque chose de semblable à celle du Duc de Guise sous Henry II. où rien ne se trouua prest, de ce que le Pape & ses Neveux nous auoient promis: On luy ordonnoit de se rabbatre sur
l'Estat

l'estat de Milan, & de l'attaquer par l'un des bouts; pendant que le Marechal du Plessis-Praslin qui estoit en Piedmôt, l'attaqueroit par l'autre, & y faisant diuersion, luy donneroit moyen d'y faire vntel progres & de si notables establissemens; que les Princes voisins qui n'aiment pas les Espagnols, ne feroient point difficulté de se declarer pour nous, & d'accourir au partage d'une dépoüille, qui seroit toute pour eux.

S'il arriuoit finalement, que l'entreprise du Môt-Argentaire qui deuoit seruir de planche pour celle de Naples vint à s'eschoüer, & que cette machine fust rendüe inutile, dès son premier mouuemēt; On regardoit l'Isle d'Elbe, pour y faire la derniere impression, & Piombin & Portelongon estoient comme les pieces de reserve, auxquelles on se deuoit attacher, & auxquelles on s'attacha en effet, apres la disgrace d'Orbitelle.

Je laisse maintenant à iuger au Lecteur équitable & non passionné, si l'entreprise que ie viens de figurer, quoy que grossierement & succinctement; a esté bien entendüe & bien desseignée, & s'il y auoit rien à desirer de la part de celuy qui en estoit le principal Autheur, qu'une meilleure fortune de la part de ceux, qui furent les premiers chargez de l'execution, & qui eurent le desplaisir d'en voir ruiner les fondemens, lors mesme qu'ils les iettoient.

CHAPITRE XXIII.

*Des Conquestes de Piombin, Portelongon, la Mothe &
Rose, & des avantages qui en sont reuenus
à la France.*

D'Autant que l'accident d'Orbitelle enflloit merueilleusement le cœur aux Espagnols, & abbaissoit extrêmement l'honneur des François en Italie; La Reyne se résolut de ne laisser pas longtemps ceux-là, dans le débordement de leur vanité, & d'oster de deuant les yeux de ceux-cy, le scandale qu'ils auoient receu, du malheur qui nous estoit arriué. Aussi certes il n'en fut iamais qui fut réparé plus promptement ni plus largement, & iamais en si peu de temps on n'a veu parmy nous, vne Armee naualle reestablie: vne Armee de terre assemblee, & tous les preparatifs faits, pour entreprendre vn grâd siege. Tout cela se fit en vn mesme Esté, & la conqueste de Piombin & de Portelongon par les Mareschaux de la Meilleraye & de du Pleisis-Praslin; releua plus haut en Italie la reputation de la France, que la disgrâce d'Orbitelle ne l'y auoit abaissee,

& donna vne plus grande preuue de la puissance du Roy, que nulle autre Expedition que nous eussions encore faite.

Mais ce ne fut pas seulement vn beau bruit, & vne admiration purement speculatiue, que cette conquête produisit en nostre faueur parmy les Italiens. Elley réueillit encore les affections assoupies, de quelques Princes de ce Pays-là. Elle fournit pretexte au grand Duc, de relascher la chaîne qui l'attachoit à l'Espagne, & entrât dans vne neutralité qui luy estoit honorable; de sortir d'vne partialité, qui n'estoit gueres moins pour luy qu'vne seruitude.

Cette conquête alentit encore l'ardeur, que le Pape faisoit paroistre pour les interets des Espagnols, & luy apporta des pensées plus douces, que celles qu'il tesmoignoit pour la Maison Barberine, que la France protegeoit. Elle a affoibly la puissance que l'Espagne auoit dans le Conclau, pour des considerations qu'il seroit trop long de rapporter icy, & qui se toucheront au doigt aux promotions futures des Papes, si cette conquête nous demeure. Elle a rendu plus difficile la communication de l'Espagne & du Royaume de Naples, & au lieu que le traict de Gennes à ce Royaume par l'Isle d'Elbe, estoit si court pour ses vaisseaux; elle les oblige de ne passer point par là que forts en nombre, pour n'estre pas la proye des nostres, & de prendre vn autre chemin plus long sans comparaison, & par con-

sequent plus exposé aux rencontres de la mer & aux hazars des Tempestes.

Enfin l'on peut iuger combien la blessure qui a esté faite de ce costé-là aux Espagnols, leur a esté douloureuse; puisque pour la guerir, ils ont negligé les autres membres de leur Monarchie, & destourné le plus clair de leur argent, & le meilleur de leurs forces en cet endroit: comme la nature a coustume d'enuoyer au secours des parties nobles, le plus qu'elle peut de chaleur & d'esprits, quand elles sont oppressees.

En vn mot il suffit de dire, que les apprests qu'ils ont faits pour le recouurement de Piombin & de Porte-longon, leur sont reuenus à plus de six millions de liures: qui est vne somme immense dans la pauvreté où tout gemit dans l'Europe. Ce qui fait voir que celuy qui auoit fait le dessein de les attaquer en cet endroit; connoissoit parfaitement bien leur sensible & leur tendre, & quoy qu'il arriue de la conseruation de ces Places; qu'il a pour le moins préparé par ce moyen, vne infailible diuersion pour nous, aux Pays-bas & en Catalogne.

Je ne passeray pas sous silence, vne circonstance remarquable pour sa nouueauté, ou au moins pour sa rareté, qui s'est rencontrée en la reduction de Piombin & de Porte-longon, par les Mareschaux de la Meilleraye & de du Plessis-Praslin. C'est qu'au lieu qu'on n'a presque iamais veu, que la concorde

se soit long-temps maintenüe , entre deux Chefs de pouuoir égal; On n'a pourtant iamais veu vn concert si parfait, ni vne correspondance si entiere, que celle qui a paru entre ces deux Generaux , depuis le commencement iusqu'à la fin, en la conqueste de ces deux places. A cela certes on ne peut douter, que la preuoyance & l'autorité du Cardinal , n'ayent beaucoup contribué , & qu'une chose si nouuelle ou si rare ; ne soit en partie sortie du soin qu'il a pris, d'aiuster & d'entretenir dans le temperament qu'il falloit pour le seruice du Roy, des humeurs qui peut estre sans cela , ne s'y seroient pas adiuustees ou entretenües.

Il nous reste à parler des conquestes de la Mothe & de Rose, desquelles on peut dire sans rien donner à la complaisance, qu'elles sont particulièrement de l'inuention & du soin du Cardinal Mazarin. L'on peut dire que c'est luy qui en a fait le proiet: qui en a ordonné les preparatifs: qui a dressé les ordres de l'exécution; qui a choisi le temps propre pour la faire reüssir , & mesnagé le tout avec tant de circonspection & vn tel secret ; Que les Ennemis n'en ont rien penetré: que les François n'en ont rien soupçonné , & que le feu Prince d'Orange l'ayant sçeu ; fut contraint de s'écrier , que ces deux coups auoient esté des coups de Maistre.

*Il le dit au
Sr. Brussel
Resident
pour le
Roy en
Hollande.*

Ce qu'il y a encore à considerer en ces deux im-

portantes conquestes; est qu'elles ont esté faites, sans rien alterer des desseins de nos autres Armees, & que les troupes dont on s'est seruy pour les faire, ont esté ramassees des excroissances, pour le dire ainsi, de ces Armees. Aussi il est presque incroyable, avec combien peu de gens on en est venu à bout: estant certain qu'au siege de la Mothe, il n'y a iamais eu tout à la fois plus de quatre mil hommes, & bien qu'il y en ait eu dauantage à celui de Rose, que le nombre en a esté inferieur, à ce que sembloit exiger l'estat de la place, & la force de la garnison qui la defendoit.

Quant à la Mothe, on demeure d'accord, que c'estoit vne forteresse des plus considerables de l'Europe pour l'assiete, & qu'elle le pouuoit disputer en cette partie-là, à celle de Montmellian en Sauoye. Cela parut par la resistance qu'elle fit au Marechal de la Force, lors qu'il l'attaqua sous le feu Roy, avec vne Armee d'élite. Apres sa reduction on n'espargna rien, pour la mettre en meilleur estat qu'elle n'estoit auant le siege. Le Duc Charles y fit encore soigneusement trauailler, apres qu'elle luy fut restituee. La garnison se trouua au second siege beaucoup plus forte, qu'elle ne fut au premier, & le petit nombre des assiegeans ne leur permit d'y faire qu'une attaque. Au lieu que sous le Marechal de la Force on en fit trois commandees par trois

*Elle estoit
de dix huit
cens hom-
mes.*

Mareschaux de camp de reputation & de merite, le Vicomte d'Arpaion, le Marquis de la Force, & le Clonel Ebron.

Il est vray que cette seconde prise nous a esté vn peu cher vendue; puis qu'elle a cousté la vie à Magalotti qui commandoit au siege, & qu'il y fut tué lors qu'il estoit sur le point d'en voir la fin, & qu'il auoit fait toutes les auances d'une prise si glorieuse aux Armes du Roy, & si vtils à la Champagne, où les courses de la garnison, ne laissoient rien de libre ni d'asseuré, iusques aux portes de Reims. Le Marquis de Villeroy, qui depuis a esté fait Marechal de France, fut enuoyé pour mettre la derniere main à ce siege, & receuoir la place, qui se rendit à son arriuee.

Pour ce qui est de Rose; Il estoit temps ou iamais d'en faire le siege lors qu'on le fit; les Ennemis ayant resolu de former vn Corps d'Armee à la faueur de cette place, & y ayant desia fait de grandes prouisions de cheuaux d'armes & de viures, lors que nous fusmes l'inuestir. Cela obligea le Cardinal qui en estoit bien aduerty, de haster l'execution de ce siege, dont il auoit fait le proiet il y auoit desia quelque temps. Si les mesures n'en eussent esté prises en toutes choses, si iustes qu'elles le furent; on l'auroit sans doute veu auorter: & si on l'eust commencé vn peu plus tard, ou qu'il eut esté plus long;

La place auroit esté secourüe par l'Armee nauale des Ennemis, qui parut huit iours apres sa reduction, & qui auroit infailliblement batu la nostre, qui n'estoit que de dix vaisseaux & de dix galeres, ou l'auroit contrainte de se retirer.

De quelle importance estoit Rose pour le salut de la Catalogne; On le peut iuger, de ce qu'elle fait la separation de cette Principauté, d'auec la France & le Roussillon, & que tant qu'elle eust esté entre les mains des Espagnols; Il nous estoit comme impossible, de rien enuoyer que par mer en Catalogne, qui estoit vne necessité bien ialouse & bien dangereuse. Le Comte du Plessis-Praslin qui commandoit à ce siege; eut aussi le principal honneur du bon succez qui le termina, & le Roy reconnut ce seruice, & les autres qu'il rendoit depuis long temps à l'Estat, du baston de Marechal de France, qui luy fut enuoyé yn peu apres.



LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

*De quelques insignes negociations faites sous la Regence.
De la paix procurée par l'entremise du Roy entre le Pa-
pe Urbain dernier, & le Duc de Parme.*

CE que nous venons de rapporter, est plus que suffisant pour descharger le Cardinal Mazarin, du blâme qu'on luy a voulu imputer, des disgraces qui nous sont arrivées. Changeons vn peu de matiere, & quittons ces sujets esclatans des actions militaires où la Fortune a tant de part, pour parler d'autres actions, qui pour faire moins de bruit, ne laissent pas quelquefois d'avoir plus de gloire, &

qui estant moins exposées à l'Empire de la fortune, sont plus proprement pourage du merite de ceux qui les font.

On peut iuger que i'entéds parler des negociatiōs & des guerres du Cabinet, qui se conduisent seulement par la raison, par l'adresse, & par l'eloquence. La Re-gence de la Reyne n'en a point esté sterile, & l'on peut dire sans mentir, qu'il s'y en est fait en peu de temps, d'aussi illustres & en aussi grand nombre: qu'en quel-que autre regne qui ait precedé. Je pense que les en-nemis du Cardinal ne le voudront pas exclurre du droit qu'il y a, & qu'ils souffriront qu'on luy donne part en la structure des Bastimens, dont il a esté vn des Architectes.

J'ay parlé cy-deuât de l'importâce de la Treue d'Vl-me, & de la Paix de l'Empire, dont l'vne a seruy de planche, & comme de prelude à l'autre. Ces deux Ne-gociations meriteroiét vn volume exprés, & vn grād volume, pour estre bien represētées. C'est pourquoy ie ne m'y arresteray point. Il s'est encore fait d'autres Traitez en d'autres endroits, par l'entremise de la Frā-ce & la direction du premier Ministre, au grand bien de la Republique Chrestienne, ou à l'auantage particulier de cét Estat, & des Alliez de cette Couronne. Tel a esté celuy de la paix entre le pape Urbain & la Ligue d'Italie, composée du Duc de Parme comme du principal Defenseur, & de la Republique de Venise & du Grand Duc, comme de ses Auxiliaires.

Toute la Chrestienté a sceu, quelle estoit l'animō-

sité des parties intéressées en cette guerre, & Pardeur avec laquelle elless'y portoient, qui estoit d'autant plus forte: que les relations qui estoient entre elles de Pere & d'Enfans, de Souverain & de Vassal, y devoient entretenir vne plus estroite liaison: comme la haine qui s'allume parmy les parens, est d'autant plus aigre & opiniastre: qu'il y a parmy eux vne plus grande obligation de s'entr'aimer.

D'ailleurs la querelle estoit d'autant plus mal-aisée à accorder: que chacune des parties estoit abondante en raisons, ou en apparées de raison, & fertile en subtilitez & en ruses pour se defendre. On peut iuger si dans la ville de toutes les Nations, & dans la demeure de tant de bons esprits, qui n'y ont rien à faire qu'à faire des raisonnemens & des speculations, particulierement sur les affaires des princes: On exerçoit le bon sens en vn sujet, où estoit si fort intéressé le Seigneur temporel & spirituel de cette ville.

On peut encore se figurer, si dans le Conseil du Grand Duc, où la politique est si raffinée, & dans le Senat de Venise, où elle est si saine & si solide: on oublioit rien de ce que cette science a de fin & de vif, de puissant & d'efficace, pour repousser la force, & demesler les stratagemes de la politique de Rome. C'estoit certes comme vne image de la guerre que se faisoient les Romains, lors que la Republique se déchiroit en partis, & qu'on combattoit de tous costez avec des armes pareilles, sous des

enseignes semblables, & par la mesme discipline.

En outre plus la guerre alloit de longue & plus l'embrasement duroit; plus il estoit difficile à esteindre, à cause de l'augmentation de la dépence, qui estant fort sensible à tous: chacun visoit, & particulièrement les Barberins, à se faire dédommager par la paix ou par la victoire.

Adioustez à cela vn autre interest, qui agissoit puissamment dans cette querelle, qui est celuy de la reputation, auquel d'ordinaire les Italiens donnent beaucoup & peut-estre trop. Il estoit fort puissant du costé de Rome, où l'on vouloit qu'il parust, que ce n'auoit esté qu'à vne derniere extremité, & apres vne longue resistance de la charité contre la iustice: qu'on auoit excité vne guerre en Italie, en vn temps où le reste de la Chrestienté, exigeoit la paix des offices & des soins du Pere commun, qui la voyoit abbatuë & gemissante sous ce fleau de l'ire de Dieu.

D'autre costé, les Confederez n'estoient pas moins ardens & moins attentifs, à sauuer la reputation de leurs Armes, & à estaller aux yeux du monde, la iustice de leur cause, ou veritable ou apparente. Ils scauoient fort bien distinguer entre l'inclination du S. pere, qui n'eust iamais esté pour la guerre, à ce qu'ils disoient: & la passion des Neueux, sur tout de l'Aisné, qu'ils publioient estre l'auteur & le boute-feu de la broüillerie. Ils protestoient

côte ceux-cy qu'ils ne manqueroient iamais de reconnoistre & de respecter la puissance du S. Siege: mais qu'ils n'auoient pû euitier d'auoir recours au droit des gens, qui permettoit aux Princes d'opposer la force legitime, à la violence de ceux qui les vouloient opprimer.

Dans ce falcheux different, où il estoit mal-aisé de prendre party aux autres Princes Catholiques, & où la iustice peut estre d'un costé, & la Religion sans doute de l'autre, les empeschoient d'en prendre; Il ne restoit pour eux que la voye de la mediation que tous choisirent: mais où nul ne reüssit que le Roy, & où les offices de l'Empereur & du Roy d'Espagne, se trouuerent aussi vains; que les siens furent efficaces.

Il n'est pas mal-aisé de comprendre par ce que j'ay dit cy-dessus, quelles difficultez il fallût surmonter à ses Ministres, & par combien d'escueils il leur falut passer, pour cōduire cette affaire au port desiré. Certes il ne falloit pas vn Pilote moins expert au maniement des esprits de ce Pais-là, ny moins instruit de leurs interests; que le Premier Ministre du Roy: comme il ne falloit pas vne moindre autorité que celle de ce Prince, pour les obliger à deferer à son entreprise.

*Le Sr de
Lyonne
esbaucha
le Traité,
le Cardinal
Bichy
l'achena.*

Sur quoy le Lecteur remarquera s'il luy plaist, que si la France n'eût preferé le repos de ses voisins, au bien mesme de ses affaires, & plus consideré l'honneur que l'utile en cette occurrence; Elle auroit pû

laisser courir à ces Princes la fortune de la guerre, qui auroit contraint les Espagnols d'estre toujours armez de ce costé-là, & peut-estre de prendre part à la querelle, à cause de la proximité, & de s'affoiblir par consequent du costé du Pied mont & du Montferrat, où ils nous auoient en teste.

C'est par le mesme zele, & ie diray cecy par occasion, qu'aprez la rupture de la Republique de Venise & du Turc; nous leur offrîmes vne Treue sur la mer Mediterannée, qui ne pouuoit estre que fort vtile à la Republique, ce qu'ils refuserent: ayants mieux exposer leurs costes de Sicile & de Naples, aux accidens que cette guerre pourroit amener: que de se priuer du moindre moyen de nous nuire. Aussi certes il arriua comme par vn iuste iugement de Dieu, qu'ils porterent la peine de ce refus, & firent la penitence de cette faute, par la perte de Piombin & de Portelongon, dont nous auons parlé cy-dessus.



CHAPITRE II.

*De la Paix entre la Suede & le Dannemarc, conclüe
par l'entremise de la France.*

PENDANT le cours de la guerre d'Allemagne, nous vismes naistre vne autre guerre, à laquelle nous ne nous attendions point. C'est celle que les Suedois porterent dans le Pays d'Holsthein, & dans le Dannemarc mesme. Le plus esclatant effet de cette guerre, fust vne Bataille nauale que le Roy y perdît, & vne blessure qu'il y receust, apres auoir fait tout deuoir de Soldat & de Capitaine. Le moindre auantage considerable qu'il y eust obtenu; eust esté la ruine des Confederez en Allemagne, & vn ascendant nouveau de la puissance de l'Empereur, qui n'auroit plus trouué d'opposition, qui peust empesché de croistre, & de se reprendre où il luy eust pleu. Aussi ne delibera-t'il point d'enuoyer Galas au secours de ce Roy, avec le gros de ses forces, & d'abandonner la certitude des progrès qu'il pouuoit faire en Allemagne en l'absence de Torstenfon, pour l'esperance d'une victoire, qui ne luy eust rien laissé à faire, qu'à en recueillir les fruits, qui fussent venus sans beaucoup de peine.

Il est vray que Torsten son se deuelopa des forces Imperiales & Danoises, avec vn bon-heur & vne conduite admirable, & qu'il rebroussa en Allemagne en despit de Galas, qui luy en fermoit les passages. Qu'il luy fit en suite l'affront que le monde a sçeu, du costé de l'Elbe, & fût après en Boheme deffaire Hasfelt, qui auoit esté substitué à Galas, par vn enchainement de bons succès, qui se fait d'ordinaire par ceux, qui apres auoir vaincu sçauent poursuivre les victoires.

Mais il restoit touiours à craindre pour les Confederez: ou que le Roy de Dannemarc, qui estoit homme de guerre, & qui demeueroit encore puissamment armé: n'eust la reuanche par luy-mesme des pertes qu'il auoit faites: ou que quelque autre grande Puissance, comme le Roy de poloigne, ne se ioignît à luy, pour fortifier de l'occasion, & tra-uaiïler conioinctement à la ruine des Suedois, qui n'auroient pu leuiter, s'ils n'eussent rappellé en ce pays-là, ce qui estoit retourné en Allemagne, laquelle fust par consequent demeurée la proye de l'Empereur, s'il y eust retenu ses forces.

pour preuenir donc de si iustes inconueniens, & coniuurer des tempestes si fort à craindre: Il estoit absolument necessaire, de moyenner vn accommodement entre le Dannemarc & la Suede. Mais pour cela il ne suffisoit pas d'en auoir la volonté, comme nous leuismes sans doute au premier esclat de la guerre.

guerre. Il falloit choisir le temps propre à l'entreprendre, & attendre que le Roy de Dannemarck eût ietté son plus grand feu, & adoucy le ressentiment, qu'une irruption impreueüe dans ses Estats, & une iniure de cette nature; auoient causé dans son ame. Il falloit encore attendre que les Suedois, qui auoient d'abord eü le vent fauorable & la fortune amie; eussent rencontre plus de resistance qu'ils n'auoient creu, à acheuer de depouiller ce Roy, & reconnu qu'une Paix, qui leur apporteroit des auantages presents & certains, valloit mieux pour eux, qu'une guerre qui leur promettoit véritablement dauantage, mais qu'ils n'estoient pas assurez, qu'elle leur tint ce qu'elle leur promettoit.

On peut rendre icy ce tesmoignage veritable au Cardinal, qu'il a connu ce temps fauorable, qu'il a conseillé son Maistre de le prendre, & a gouuerné avec tant de prudence & de bon-heur une Negociation, où le Septentrion a estalé ce qu'il auoit de plus sage & de plus adroit, en la personne des Plenipotentiaires des Couronnes interessées; qu'après plusieurs combats d'esprit donnez, & plusieurs stratagemes d'Etat mis en pratique; l'accommodement fût conclu, au contentement de l'une & de l'autre.

Il ne faut point oublier comme au commencement du Traité, les Hollandois se porterent Mediateurs avec nous, & comme dans le progrès ils quitterent la qualité d'Amis communs, & l'indifferen-

*Le Sc de
la Thui-
lerie a
travaillé
à cet Ac-
commo-
demēt, en
qualité
d'Am-
bassa-
deur ex-
traordi-
naire.*

ce de la neutralité, pour se ranger du costé des Suedois, au grand estonnement de plusieurs, qui ne pouvoient comprendre cette inégalité de conduite. Mais ceux qui n'ignoroient pas, que le commerce de la mer Baltique estoit le plus riche, ou au moins d'une plus certaine utilité, que tous les commerces que ces Messieurs font: n'ont point trouué estrange, qu'il ayent suiuy le party de ceux, qui prenoient pour vn des pretextes de leurs armes, l'abaissement du subside nouveau que le Roy de Danemarck auoit mis, sur toutes les marchandises qui passoient le destroit du Zont.

De sorte que la France seule, a eü l'honneur d'auoir terminé cette querelle, & les autres Pays ont participé avec elle, au benefice de la réduction de ce subside, à vn pied fort moderé. Mais (ce qui estoit le principal but de nostre entremise) la Suede se trouua libre, pour agir en Allemaigne avec sa vigueur accoustumée, & y faire les progrès que nous auons veus, & qui n'ont esté arrestez que par la Paix de l'Empire.

Je ne scaurois taire vne circonstance, qui fera voir combien deuoient estre delicates & habiles les mains, qui ont touché à vne matiere si ialouse, que celle de cet Accommodement, & combien nostre maniere de traiter, deuoit estre circonspecte, pour ceux à qui nostre confederation avec la Suede n'estoit point inconnüe, non plus que l'interest que nous auons, qu'elle sortît bien-tost d'affaires.

CHAPITRE III.

*Du Mariage de la Reyne de Poloigne, & des avantages
qui en sont reuenus à la France.*

QUELQUE circonspection & quelque adresse
que nous eussions pû apporter, à conduire la
Negociation dont nous auons parlé au Chapitre pre-
cedent : elle couroit fortune de ne se commencer ia-
mais, ou de ne s'acheuer de long-temps, sans le Trai-
té qui fust mis sur pied, du mariage du Roy de Polo-
igne. Par ce moyen ce Roy belliqueux & sage, fust <sup>Par le Sr.
de Bregy</sup> diuertý d'entendre aux sollicitations, qui luy estoient
faites par celuy de Dannemarc, & qui estoient fo-
mentées par l'Empereur, de rompre avec la Suede :
ce qu'il pouuoit faire sans rompre la Trêue qui estoit
entre les deux Couronnes : mais comme auxiliaire
d'un de ses voisins qu'on dépouilloit.

Il est certain qu'il ne pouuoit rencontrer vne con-
iuncture plus fauorable, pour vider le different que
la Poloigne a avec la Suede : Et il y a de l'apparence
qu'il ne l'auroit point perduë, s'il n'eust esté retenu
par la consideration d'un Mariage, qui faisoit alors
le plus ardent de ses desirs, & qui fist depuis la plus
digne possession, où vn Amour bien entendu pou-
uoit aspirer.

Nous empeschâmes outre cela à la faueur de ce Mariage, qui n'estoit encore qu'en proiet & en fleur, pour le dire ainsi, la guerre qui s'alloit allumer entre ce Roy & le Prince de Transilvanie, en vn temps où celuy-cy auoit fait vne Ligue deffensue & offensue avec nous contre l'Empereur. Et bien que les auantages que nous auons receus de cette Ligue, n'ayent esté ny fort grands ny de longue durée, à cause de l'humeur changeante de ce Prince; Elle n'a pas laissé de seruir à la cause commune, & d'occuper quelque temps vn Corps d'Armée d'Imperiaux en Hongrie, qui estoit soulager d'autant les Confederez en Allemagne.

A la faueur du mesme Mariage, nous n'auons pas seulement empesché, que l'Empereur ne se soit preualû, comme il faisoit auparauant, de l'Alliance de sang qu'il auoit avec ce Roy, & du commerce inuetéré qui estoit entre sa Maison, & la Republique de Pologne: Mais nous auons attiré à nous les auantages qu'il prenoit pour soy, & eü le priuilege qui luy a esté refusé, de faire dans son Royaume de notables leuées de gens de guerre, & des meilleurs hommes qu'on ait veu dans nos Armées.

Par là nous auons encore ietté les fondemens d'une Alliance plus estroite, entre la France & la Pologne, que celle qui y a esté autrefois: & si quelques considerations du temps ont empesché iusques icy de la conclurre: Il y a de l'apparence que ces confi-

derations ayant cessé, elle se renouëra tout à fait & receura la dernière main, à la satisfaction des deux Cours, & à l'avantage des deux Couronnes.

Cela estant, il sera aisé de se persuader, que ce n'a point esté sans bien rencontrer de la résistance & des obstacles, que ce Mariage a esté résolu. Aussi certes on peut dire avec vérité, qu'il l'a fallu emporter comme de force: qu'il l'a fallu emporter mal-gré l'opposition qu'il receuoit, de la part d'un Frere du Roy, & d'une faction considerable, que la Maison d'Autriche avoit préparée de longue main en Pologne; malgré l'amour pour cette Maison que la veüe continuelle d'un fils bienfait qui en descendoit, inspiroit au Roy son Pere: mal-gré les artifices & les efforts de quelques personnes partisans de cette Maison, & puissantes sur l'esprit du Roy, qui l'en destournoient: mal-gré la bien-seance que la proximité des Estats engendre, & qui fait qu'on s'en considere plus particulierement, à cause de la facilité qu'on a de s'entre-aider ou de se nuire, dans les occurrences qui surviennent.

Tous ces mauuais pas ont esté heureusement franchis, par la preuoyance & la direction du Cardinal Mazarin: Et bien qu'on ne puisse nier, que le merite d'une Princesse, à qui le Ciel eust esté iniuste, s'il n'eust destiné une Couronne, ait esté le plus fort charme qui gagna l'esprit du Roy: On ne peut nier aussi, que le Cardinal ne soit fort à louer, d'avoir conseil-

lé la Reyne d'arrester son choix sur cette Princesse, pour la faire femme de ce Roy ; iugeant bien qu'on s'engageroit par là dans vn lien, dont rien au monde ne seroit iamais capable de le retirer.

Et afin que la liaison commencée entre les deux Couronnes fust plus durable , & que tous les fruits qu'on s'en estoit promis, ne tombassent point par la mort du Roy : Dieu a permis que son Successeur ait eü les mesmes sentimens que luy pour la personne de la Reyne, & estably le principal bon-heur de son Regne à posseder vne Princesse, qui estant née Francoise & obligée à la France: ne perdra point d'occasion de luy rendre ce qu'elle luy doit , & de se satisfaire en l'amour que chacun a pour sa patrie. On peut conclurre de ce que nous venons de dire, Perreur de ceux qui n'approuuoient pas son premier Mariage, & qui ont plaint la despenſe que la France y a faite, qui certainement ne pouuoit estre plus vtilement, ny plus honorablement employée.



CHAPITRE IV.

Du different entre Madame la Lantgraue de Hesse, & le Comte d'Emden, pour les Quartiers de l'Ostfrize, que les soins & l'adresse du Premier Ministre ont empesché d'esclater.

IL y a eü vne autre Negociation de peu d'esclat, & à laquelle peu de personnes ont pris garde: mais d'une merueilleuse vtilité, & d'une estrange difficulté tout ensemble, qui a esté menée à bon port par les soins du Cardinal Mazarin. C'est la broüillerie qui renaissoit tous les huiers en Hollande, & qui se raiustoit tous les commencemens des Campagnes, entre le Comte d'Emden & la Lantgraue de Hesse, pour les Quartiers de l'Ostfrize que celle-cy occupoit.

La consequence de ce different estoit incroyable, pour le bien de la Cause commune à la France & à ses Alliez: Et si la Lantgraue eust esté contrainte de relâcher ces Quartiers: Son Armée eust esté en peu de temps reduite à rien, ou au moins si foible & si estropiée: qu'elle n'eust pû se remüer, ny plus battu que d'une aille. Et par consequent le Comte d'Emden auroit fait, ce que l'Empereur n'auoit pu faire, & de l'impuissance d'agir de cette Princesse; auroit

peut-estre deriué la ruine de ses Alliez : comme le manquement d'une piece, empesche le mouvement de l'action de toute vne grande machine. Cela se verra bien au long, & se prouuera fort clairement en la seconde partie de cét Ouvrage. Je diray cependant, qu'en quittant le poste de l'Ostfise, cette princesse eust perdu les plus notables contributions, qui faisoient subsister son Armée, & perdu encore la commodité de faire des leuées & des recreuës, que ce poste luy fournissoit, à cause de la communication qu'il luy donnoit avec Hambourg, & les autres lieux de l'Allemagne, qui sont les plus fertiles mines, d'où se tirent les gens de guerre.

A la verité elle n'auoit pas usurpé ce Païs-là, mais elle l'auoit tousiours conserué depuis la mort du Landgrave son mary, qui s'en estoit saisy comme d'un azile, où il croyoit s'estre mis à couuert de la puissance de l'Empereur, lors qu'elle inondoit toute l'Allemagne. Le Comte de Mansfeld auoit fait quelque temps auparauant la mesme tentatiue, qui ne luy auoit pas esté si heureuse, & qui luy fit bientôt succeder le desplaisir de perdre sa conqueste, à la ioye qu'il auoit eüe de la faire.

Il estoit donc absolument necessaire de gagner temps, & d'obtenir à la Landgrave vn répit qui ne fût pas long, pour amuser l'humeur impatiente du Comte: Mais qu'il falloit renoueller tous les ans, iusqu'à fin de la guerre, pour euitier la consequence, que
nous

nous auons designée. Outre la iuste pretention qu'il auoit de rentrer dans son bien, que l'autre n'auoit droit de retenir, que par la necessité des Affaires generales, ausquelles l'interest des particuliers deuoit estre subalterne: Il estoit tourmenté de le pour suiure, par le Lantgraue de Darmstat son beau-frere, qui ayant tousiours eü vne passion demesurée pour le party de l'Empereur, & vn desir violent de voir tomber la Maison de Hesse, sur laquelle il occupoit la Principauté de Marpourg: n'oublioit rien pour luy susciter des Ennemis, & luy faire de la peine.

D'ailleurs le Mariage de son fils qu'il auoit arresté avec vne des filles du Prince d'Orange, & l'ardeur que la Princesse faisoit paroistre, de le voir reestabli dans ses Estats: le rendoit plus hardy & plus opiniastre à demander la retraite des Hessiens: cōme Ceux-cy d'vn autre costé se confians en leurs propres forces, & estans asseurez du secours des Suedois: estoient resolus de ne lascher point le pied, & de combattre tout ce qui se presenteroit pour les attaquer. De là se fust allumé vn grand feu à l'auantage de l'Empereur & des Espagnols, si nous ne fussions accourus pour en estouffer les amorces, & en supprimer les premieres flames.

Je ne parle point de quelques autres Negociations de peu d'importance: comme des frequens raiustemens que nous auons faits, des brouilleries qui commençoient à se former & à poindre, entre les Por-

rugais & les Hollandois, pour les Affaires des Indes. Je ne parle pas encore du reglemét de la nauigation, que nous auons renouuellé avec ceux-cy, sur les plaintes qu'ils faisoient soit à vray ou à faux, que leurs vaisseaux marchands estoient mal-traitez par nos vaisseaux de guerre, au preiudice de l'alliance que nous auions ensemble.

Je m'assure que les Ennemis du Cardinal ne reuoqueront point en doute, que lors que les Ministres subalternes ont agy, pour acheminer ces Negociations; ce ne soit luy qui a tenu le gouuernail du vaisseau, & ordonné les routes qu'il falloit tenir. Ils n'ignorent point aussi ce que tout le monde sçait, que non seulement dans ces grandes matieres, qui paroissent dans le cours d'un regne, comme des astres dans le Ciel: mais encore dans toutes les autres de moindre importance; Il n'a donné par ses depesches le mouuement & la pente aux Negociations ordinaires, qui se sont faites pendant son administration.

Je estime que cela merite bien qu'on l'excuse, s'il n'a pû donner tout le temps qu'il eust voulu aux audiences des particuliers, & si estant battu d'une longue tourmente d'affaires, qu'il auoit traitées dans son Cabinet; Il n'a pû comme il l'eust désiré, s'exposer à une seconde tourmente, qui n'eust esté guere moins forte, & qui n'estoit pas si necessaire.

Je pourrois parler icy des Negociations d'Angleterre, où il n'est pas entré moins de preuoyance &

moins d'adresse qu'aux autres, bien qu'elles n'ayent
esté couronnées du mesme bon-heur & que le Ciel
ait renuersé tous les efforts de la science ciuile, pour
faire naistre vn Euenement, qui a confondu la creace
de ceux qui croyoient, qu'il n'arriuoit rien de nou-
veau dans le monde, & qu'il ne s'y voyoit rien, qui
n'y eust déia esté veu. Je passe donc sous silence ces
Negociations, qui ne laissent pas d'auoir leur prix
dans l'opinion des Sages, qui iugent des choses par les
principes & par les causes, & non par les suites & par
les effets comme fait le peuple, ainsi que ie l'ay re-
marqué en vn autre endroit.

Ce long tissu de considerations que ie viens d'ap-
porter, & l'experience que les Ennemis du Cardinal
peuvent auoir faite, pendant vne administration de
trois mois, que tout ce qu'on entreprend ne réussit
pas tousiours, leur doiuent faire excuser les disgraces
qu'on luy a imputées comme des crimes, & les dispo-
ser à ne trouuer pas estrange, si durant vne Regence
de plusieurs années, & dans vne foule d'affaires, qui
sortant du centre de ce Royaume, se respendent en
tant de lieux estrangers, où nous sommes obligez
d'agir; Il nous est arriué quelque chose de sinistre, &
si la fortune qui nous a esté si long-temps fidelle; a
cessé quelquefois de l'estre.

CHAPITRE V.

*Si on a eü raison d'objecter au Cardinal Mazarin
la qualité d'Estranger.*

AVANT que de finir cette premiere partie , il nous faut donner s'il se peut quelque satisfaction à ceux, qui ont semblé s'effaroucher de la qualité d'Estranger, qui se rencontre en la personne du Cardinal Mazarin. Si c'estoit le premier exemple de cette nature que le monde eust veu: la nouveauté en pourroit peut-estre causer de l'émotion, ou au moins de l'estonnement. Mais puis que les Histoires anciennes & modernes, saintes & prophanes, nous fournissent plusieurs semblables exemples: Puis que la France même, sans parler des autres Estats, a adopté & fait siens des Enfans de quelques Maisons Souveraines de ses voisins, & qu'on y voit encore des familles illustres, originaires d'Allemagne & d'Italie: C'est vne conviction euidente, que la chose n'est point mauvaise en elle-mesme, & que la coustume qui s'en est formée, doit iouir des droits & prerogatives des coustumes legitimes, qui le doiuent emporter sur les loix qui leur sont contraires, selon l'opinion d'Aristote.

Je passe outre & dis, que la coustume dont nous parlons, n'est pas tant vne legitime coustume, qu'une emanation & vn usage d'un des droits de la Souveraineté, qui permet aux Princes d'admettre dans leurs Estats les sujets des autres Princes, qui estant reuestus de la nouvelle sujétion : sont par vne conséquence inévitable despoüillez & libres de la premiere: puis que personne ne peut tenir en mesme temps à deux Souverains, par vn mesme degré de dépendance, & que comme ces deux Astres, qui ont donné lieu à vne agreable fable: Il est necessaire que quand l'une se leve, l'autre se couche.

Je ne veux point rapporter icy toutes les conditions & les circonstances, par lesquelles l'une se détruit & l'autre se forme. Il me suffit que cela arrive souvent, & que c'est vn fait connu & pratiqué de tout temps, & en tous les endroits du monde, où le droit des gens s'est estably. Je diray seulement que ce droit des gens, sous lequel le genre humain se rangeant dans vne société, a voulu viure : n'a pas tellement attiré à soy tous les priuileges du droit de nature, & tous les rayons de sa puissance: Qu'il ne s'en soit excepté plusieurs, comme entre les autres celui-cy: Que lors qu'un particulier trouue dans vn autre Estat, des avantages plus grands sans comparaison, & vne condition de vie plus heureuse, qu'en celui où il est né; Il luy soit loisible de tascher de s'en rendre Citoyen, & d'y aller recueillir sa bonne fortune.

La chose est en plus forts termes, quand vn particulier se trouue tellement opprimé par la domination dás laquelle il est né: qu'il ne peut se liberer des maux qu'il y souffre, qu'en la changeant. En cette dure & triste constitution, qui peut douter qu'il ne luy soit loisible de la changer, & de quitter vn ioug insupportable, pour vn ioug doux & humain? Nostre Seigneur semble l'auoir designé, lors qu'il a dit à ses Apostres: *Quand vous serez persecutez en vne ville, fuyez & sauuez-vous en vne autre, où il y aura de la seurété pour vous.* Sur quoy il est à considerer, qu'il faisoit ce commandement, ou donnoit ce conseil, ou accorderoit cette permission, à ceux qui estoient destineez aux souffrances, & deuoient laisser la vie dans les supplices, pour la confession de son nom & la publication de son E. uangile. A combien plus forte raison cela se doit entendre de ceux, qui n'estant point appelez à vn genre de vie si austere & si espineux, & ne deuant travailler pour vne fin si haute & si glorieuse: n'ont pas la mesme obligation de tenir contre les persecutions qu'on leur fait, quand ils les peuvent eiter par le changement de demeure?

Il ne faut points'imaginer, & ie diray cecy par occasion, & pour ne laisser point vne pierre de scandale, sur le chemin de ceux qui liront ce Liure. Il ne faut point dis-ies'imaginer, que comme il est permis à vn particulier, de changer de Maistre en changeant de demeure: Il soit de mesme loisible aux habitans

d'un Pays, ou à tous en general, ou à quelqu'un en particulier, de se soustraire de la domination du Seigneur de ce Pay, tant qu'ils y demeureront, & qu'ils en tireront leur entretenement & leur subsistance. Et beaucoup moins leur est-il loisible, d'y appeller quelque autre Prince pour l'en rendre Maître, ou de luy mettre entre les mains quelque place dudit Pays par forme de gage.

La raison de cette difference est, d'autant que le droit de seigneurie & de domination, que les Princes exercent sur leurs sujets, n'estant fondé que sur ce que ceux-cy habitent un pays dont la souveraineté leur appartient, & où ils reçoivent les commoditez de la vie que ce pays fournit, & la seureté pour leur personne & pour leurs biens, que la Justice y apporte: Ils'en suit que celui qui abandonne ce pays, par un delaisement permanent & irrevocable: oste le lien qui l'attachoit à celui qui en est souverain, & demeure affranchy des devoirs de la sujétion, qu'il n'estoit obligé de luy rendre: qu'à cause de la demeure qu'il faisoit en son pays, & qu'il n'en avoit pas encore choisy au pays d'un autre Prince.

Mais lors que sans quitter ce pays, & y retenant tout ce qu'ils y possèdent: les habitans ne veulent point reconnoître celui à qui la souveraineté en appartient, & destournent à eux le droit suprême qu'il a sur leur bien & sur leurs personnes: qui ne voit que cette usurpation, est une injustice des plus criminel-

les qui se commettent dans la société civile, & que Pon a particulièrement designée par le nom de felonie? Ce crime se grossit & s'envenime, lors qu'ils introduisent dans le pays de leur Souverain vn autre Prince, & qu'ils Pen mettent en possession, soit pour le total, soit pour vne partie: puis qu'alors ils se lient les mains eux-mêmes, & ne sont plus en estat de reparer l'iniustice qu'ils ont faite, & la felonie qu'ils ont commise; ce qui n'arrive point, quand ils retiennent deuers eux ce qu'ils ont pris & enuahy, de ce qui appartient à leur premier Maistre incommunicablement à tout autre.

Et neantmoins c'est le destin des guerres civiles, & le malheur de ceux qui s'y embarquent: d'estre obligez presque tousiours, d'appeller à leur secours les Estrangers: Et cest la pratique de ceux-cy, au moins s'ils sont intelligens & habiles: de leur demander presque tousiours des Places de seureté: ou pour la garentie de ce qu'ils depensent pour l'amour d'eux: ou pour seruir de retraite à leurs Armées en cas de besoin: ou pour estre des gages de leur foy & de leur perseuerance. Reuenons à nostre sujet, & au lieu d'où nous sommes partis, & donc nous nous sommes vn peu éloignez pour faire cette legere course, mais qui à mon auis estoit necessaire au temps où nous sommes.

Il est donc certain, que non seulement les Souverains ont le pouuoir d'admettre dans leurs Estats, & de

de recevoir au nombre de leurs sujets, les sujets des autres Princes: Mais que ceux-cy ont encore la faculté, pour user de ce terme, de passer sous vne autre domination moins incommode ou plus avantageuse, que n'est celle dans laquelle ils sont nez.

Ce dernier pouuoir a sa racine & son fondement, en ces deux premieres inclinations de la nature, *de fuir le mal qui luy est contraire, & de rechercher le bien qui luy est propre*, auxquelles le droit des gens n'a pû déroger; puis qu'il n'a esté inuenté, que pour l'intérêt de la société ciuile: ny la société ciuile establie, que pour détourner de la condition des hommes, les maux qu'ils n'auroient pû euitier dans la solitude, & leur apporter les biens qu'ils n'y pouuoient rencontrer. De sorte que le droit des gens, aussi bien que la société qu'il regle & qu'il perfectionne; s'eloigneroient de la fin de leur institution, s'ils ne leur laissoient quelque porte ouuerte, pour sortir de la misere qui les accableroit: ou ne leur en ouvroient quelqu'une, pour entrer dans vne condition de vie meilleure & plus avantageuse, soit du costé des honneurs, ou du costé du bien, ou de l'exercice de la vertu & des autres qualitez loüables; que celle sous laquelle ils rampe-roient, dans les Estats de leur premier Maistre.

CHAPITRE VI.

Suite de la mesme Matiere.

VOIL A donc si ie ne me trompe, ce poinct bien estably par la raison : Qu'un Suiet d'un Prince peut legitimement deuenir Suiet d'un autre Prince, par vne dependance agreee ; ce qui se pratique en France par les Lettres qu'on appelle de Naturalité. Ces Lettres donnent en quelque façon à un Estranger vne seconde naissance, & luy imprimant le caractère des Suiets Naturels ; le rendent capable de recevoir aussi-bien qu'eux, les mesmes bienfaits, les mesmes emplois, & les mesmes prerogatiues que le Prince leur distribue.

De sorte qu'il n'y a pas de quoy s'estonner, que les Estrangers naturalisez soient appelez aux plus eminentes charges & dignitez de l'Estat, voire mesme à l'administration des Affaires, quand ils en sont dignes. Que si cette eleuation est iniuste, & le choix que le Prince a fait de leur personne deuiet pernicious à l'Estat ; on ne leur peut raisonnablement imputer la qualité d'Estranger, comme vne tache : Mais seulement ce qu'on imputeroit aux Suiets naturels, s'ils estoient coupables des mesmes defauts ; c'est à di-

re l'incapacité ou la corruption qu'on remarqueroit en leur conduite.

Que ce caractère & cette impression dont nous venons de parler, émanée de l'autorité du Prince & de son agrément, élève ceux qui ont esté Suiets de quelque autre Prince au mesme poste, & les mette en la mesme consideration, & en vn pareil degré de protection & de sauuegarde, que ceux qui sont nez ses Suiets; l'vsage le confirme assez, & particulièrement en France. C'est par là que le Duc de Milan attira l'indignation de François Premier, pour auoir fait assassiner l'Escuyer Merueille, qui estoit né suiet de ce Duc, mais qui s'estoit mis au seruice de François, & estably dans son Royaume.

C'est ainsi que le mesme Prince, s'alluma d'un iuste desir de vengeance contre Charles le Quint, à cause du meurtre commis en la personne de Ringon, qu'il enuoyoit avec Fregose Ambassadeur à Constantinople; bien que ledit Ringon fust Espagnol naturel, & natif de Medina del Campo, si ie ie ne me trompe. C'est ainsi que nous fîmes en faueur de Pierre de Nauarre, les mesmes offices & encore plus ardens & plus forts, que pour les François naturels qui furent faits prisonniers avec luy, en la retraite de deuant Naples, de l'Armée que Lautrec y auoit menée: Et ie ne doute point, que s'il fust arriué quelque chose de semblable à Rhone, depuis qu'il nust renoncé à la France: Philippe Second au seruice duquel il estoit.

entré, n'eust point souffert qu'on l'eust traité d'une autre maniere que ses Suiets naturels: bien qu'il fust né Champenois, & qu'il eust long-temps exercé parmi nous, la charge de Marechal de la Ligue.

Aussi certes ny le Duc de Milan ny l'Empereur Charles ne s'excuserent point, pour le meurtre commis en la personne de Merueille & en celle de Rin-gon, sur ce qu'estant nez leurs suiets, ils auoient droit de les chastier, les ayant trouuez coupables: Mais l'un & l'autre n'ya constamment, que le meurtre eust esté fait par leur ordre ou de leur sçeu, & protesta de vouloir faire exemple des assassins, si on les leur décou-uroit. Il est vray que pour ce qui regarde Nauarre, quelque Historien Espagnol moderne a auoué, qu'il fust estranglé en prison par l'ordre du mesme Empe-reur, qui l'auoit peu, à son dire, ordonner iustement, sans violer le droit de la guerre: puis que Nauarre estant né son Suiet, estoit atteint & conuaincu de crime de felonie. Les Espagnols pourtant de ce temps-là, n'alleguerent iamais ce pretexte, pour pallier la mort violente qu'ils luy firent souffrir en prison: mais ils soustindrent tousiours, que sa mort auoit esté naturelle: Ce qu'ils n'auroient point fait s'ils n'eussent creu, qu'il estoit affranchy de tous les deuoirs de sa premiere suiетion, par la seconde où il estoit entré, par vne volonté constante & irreuocable.

Cela supposé ie dis, que la condition des Suiets naturels & des Estrangers naturalisez, deuenant égale

& également susceptible de l'amitié du Prince: Il y a des avantages & des inconueniens à la colloquer aux vns, qui ne se rencontrent pas à la colloquer aux autres. Mais quoy que cela soit ainsi: Cecy est pour le moins certain, que les Estrangers ne sont guere appelez aux grands emplois, & aux dignitez eminentes de l'Estat, que par le merite des seruices rendus: ou par la capacité d'en rendre. Il y a mille exemples de la premiere maniere, qui sont cōnus de tout le monde. Et pour la seconde, le iugement que fist Pharaon de la suffisance de Ioseph, par l'interpretation qu'il auoit donnée du songe qu'il auoit fait: fust le fondement de la grandeur & de la puissance presque souveraine, où il l'eleva: Et Elizabeth d'Angleterre vivoit là, lors que par vn compliment aussi galād qu'obligant: Elle dit à Crequy, qui auoit accompagné le Mareschal de Biron en son Ambassade vers elle: Que s'il y auoit deux Lefdiguieres en France, elle en demanderoit l'un au Roy son frere.

Au lieu qu'il arrive souuent, que les Princes font monter leurs fauoris, qui d'ordinaire sont leurs Sujets naturels, à la supreme direction des Affaires, non parce qu'ils en sont capables, mais parce qu'ils en sont fauoris: En quoy ils preferent leur inclination au bien de l'Estat, & soumettent les obligations de la Souueraineté, aux sentimens qui naissent de l'humanité & de la force du temperament, qui rait & emporte l'ame vers les obiets qui

luy plaissent. Les Histoires nous fournissent vne infinité d'exemples, de cette effrenée passion des Princes pour leurs fauoris, & du peu de mesure & de retenue qu'ils gardent à leur faire du bien, au preiudice du reste de leurs suiets, & au preiudice mesme de leur propre puissance. Tescmoin ce qu'Henry III. disoit communement d'un des siens, qu'il le vouloit faire si grand, qu'il ne fust pas en son pouuoir de le détruire quand il voudroit: Et sur le suiet des Nopces d'un autre qu'il fit son beau-frere, lors qu'on luy eust rapporté que l'Espagne ne pouroit fournir à la magnificence de ces Nopces, telle qu'il la proieteroit: Il respondit qu'il falloit neantmoins trouuer de l'argent pour cela, & qu'aprez qu'il auroit estably ses Enfants (c'est ainsi qu'il appelloit ses fauoris) il songeroit aux necessitez de son Peuple, & au bien de ses Affaires.

*du Duc
d'Esper-
non.*

*du Duc
de Joyen-
se.*

Il arriue encore d'ordinaire que bien que l'intention des Princes ne soit point, comme elle ne l'est pas toujours, de laisser monter leurs fauoris incapables iusqu'au Ministère: Ceux-cy ne laissent pas de s'y pousser autant qu'ils peuuent, & de trouuer moyen de porter leurs mains, quelques mal-adroites qu'elles soient, au timon de l'Etat, pour donner le mouuement aux Affaires. Ils le font, ou pource qu'encore qu'ils n'en soient pas dignes: ils croyent neantmoins de l'estre, par cette commune erreur que la faueur aussi bien que les grandes charges, a coustume d'inspirer à ceux qui en sont honorez: de faire de leur

puissance, la regle de leur merite: Ou par cét autre dereglement de l'esprit humain, qui ne souffre pas la moderation des desirs, dans le chemin des grandes fortunes, & qui laisse voir si peu de Mecenas & de Marefchaux de Rhé, qui sçachent vser de leur faueur avec tant de discretion: qu'elle n'attire ny l'enuie des esgaux, ny la ialousie du Maistre.

Ils le font enfin par ce desir de la propre conseruation, qui est si naturel à l'homme, & qui porte les fauoris à aspirer au Ministère, non seulement comme à la plenitude & à la consommation de leur faueur: Mais comme à son affermisement & à sa longue vie: De mesme que les Ministres pour l'exaltation & la durée de leur puissance, ne trauaillent à rien avec tant d'ardeur: qu'à deuenir fauoris, & à se rendre les maistres du cœur du Prince, comme ils le sont des Affaires. Les fauoris regardent l'agrément que le Prince a pour leur personne, comme vne chose trop fragile & trop coulante pour les soustenir longtemps: Et les Ministres ne s'appuyent pas si fort sur leur capacité, & sur la necessité de leurs seruices: qu'ils ne sçachent que si l'agrément du Prince leur manque: leur puissance n'a point assez de pied ny assez de subsistance.

Tellement que quād la faueur & le Ministère sont separez, quelque personnage que ioüent au dehors les Ministres & les fauoris, & quelque bonne mine qu'ils se fassent: Ils taschent d'ordinaire de se sup-

planter, & de se debusquer les vns les autres, de la place qu'ils occupent auprès du Prince. Ou bien certes il faut qu'ils soient en vne telle affiete, & vne telle position de fortune: que la conseruation des fauoris depende de la volonté des Ministres: ou la conseruation des Ministres de la volonté des fauoris, pour estre les vns mis ou maintenus par la main des autres. Hors de là ils ne peuuent guere estre en feureté des embusches & des pieges, qu'ils se dressent. Et avec cela mesme la feureté n'est pas entiere, & les vns & les autres se doiuent touiours tenir sur leurs gardes, & marcher comme en pays ennemy, bien qu'ils ne le fassent point paroistre.

Le Cardinal de Richelieu a souuerainement entendu & pratiqué cette science de Cabinet, la plus delicate de toutes, & n'ayant pû par luy mesme entrer dans l'inclination du feu Roy, & toucher à la partie sensible de son ame: Il auoit pour le moins gaigné cela, d'y pouuoir maintenir ou en esloigner les personnes, pour qui ce Prince auoit vne affection plus tendre. Et neantmoins disons la verité, & admirons le plaisir que la fortune prend quelquefois, à eluder l'effet des actions les plus concertées, & les mieux entendues de la prudence des hommes. Celuy que ce Cardinal auoit mis auprez du Roy, comme son bouclier le plus fort & son rempart le plus ferme, contre les mauuais offices qu'on tascheroit de luy rendre auprès de luy: fust celuy qui le mit
sur

*Le sieur
de Cinc-
mars.*

sur le bord de sa ruine, & sur le penchant mesme du precipice, d'où il ne sortit que comme par vne espece de miracle. Que cecy soit dit par occasion.

Reuenons aux Fauoris, qui sans auoir les lumieres & les vertus nécessaires pour gouverner, pretendent au gouvernement des Estats : S'il arriue que les Princes ayent la mesme facilité & la mesme indulgence pour eux, que le Soleil des Fables en eût pour son fils, qui luy demanda de mener son char : Il arriue aussi, que comme ce ieune presomptueux, n'ayant ny la science ny la force de conduire comme il falloit le char de son pere, brusta ce qu'il ne deuoit que doucement esclairer & eschauffer : Les Fauoris incapables au lieu de conduire heureusement le vaisseau, dont ils ont eu l'audace de prendre en main le gouvernail : le iettent dans des escueils, & l'exposent aux naufrages. Les Conseillers de Ieroboam qui estoient de ce nombre : en ont laissé des preuues insignes dans l'ancien Testament : Et il s'en voit tant d'autres dans l'Histoire Imperiale, sans parler des autres Histoires : que cette verité n'est ignorée de personne.

Certainement il y auroit de l'iniustice, ou au moins de l'inhumanité, de refuser aux Princes vn droit dont tous les particuliers iouissent, de se faire des amis par le seul principe de l'amitié, & sans y mesler ny motif de reconnoissance, ny consideration d'interest. Sans cela leur vie seroit toute detrempee d'a-

mertume & toute percée d'espines, & les Couronnes leur peseroient trop, s'ils n'en allegoient le fais dans le plus doux & le plus ancien de tous les commerces, qui est celuy que l'amitié forme.

Cela donc leur doit estre permis, à condition que le bien de leurs Estats n'en soit point choqué; Ce qui arriue trop notablement, quand ils eleuent à l'administration des Affaires, les fauoris incapables. En quoy ils doiuent imiter la sagesse de la Nature, qui dans l'establissement des Cieux, de qui le gouuernement & la conseruation des choses inferieures deuoient en partie dépendre; n'a point mis de diamans & semblables pierres précieuses, lesquelles quelques belles & agreables qu'elles soient d'ailleurs, feroiét de nul vſages pour cela; Mais elle y a placé des lumieres fecondes & agissantes, & qui ne sont pas moins propres à produire & à conseruer, qu'à esclairer & à reioüir les yeux, comme sont celles des astres.

Les sages Princes dont le nombre n'est pas si grand que de ceux qui ne le sont point; le pratiquent tous ainsi. Leur inclination ne laisse iamais prendre à leurs fauoris le vol vers les Affaires de leurs Estats, lors qu'elles passent leur portée: comme l'auersion qu'ils ont pour certains Ministres, qui sont intelligens & fidelles, ne les empesche point de s'en seruir. Le feu Roy sans sortir de chez nous ny monter plus haut, nous en fera vn exemple remarquable.

Tout le monde ſçait les racines d'amitié que Cinc-

mars auoit iettées dans son cœur, & par les belles qualitez de sa personne, & par les preparations que le Cardinal de Richelieu auoit apportées, pour l'y faire receuoir. Tout le monde ſçait encore, la querelle qui s'excita entre ce grand Miniſtre & ce grand Fauory, qui faillit d'eſtre fatale au Cardinal, & qui fit que la pluspart du monde croyoit que Cincmars prendroit la place: ou pour le moins que tout le monde ſçauoit qu'il y aſpiroit. Cela fiſt naiſtre des paſſions fort différentes dans l'eſprit des Eſtrangers, ſelon qu'ils eſtoient bien ou mal intentionnez pour cette Couronne. Mais les Hollandois en eurent plus particulierement Palarme; Ce qui obligea le Prince d'Orange de faire dire au Roy par Eſtrades, en ſon voyage de Rouſſillon; Que ſi ſes Affaires paſſoient des mains de ſon principal Miniſtre, en celles de ſon Fauory, Meſſieurs les Eſtats ſongeroient aux leurs: Et ne voyant point de pied certain pour ſouſtenir la confederation que nous auions enſemble; qu'ils pouruiroient à leur ſeureté en ſ'en detachant, & prenant ſeparement le party, que la prudence leur confeilleroit de prendre.

Toutefois le Roy ne ſ'eſtoit pas tellement laiſſé preoccuper par l'inclination qu'il auoit pour le grand Eſcuyer, & par les agreemens qu'il trouuoit en ſa perſonne: qu'il ne luy reſtaſt aſſez de lumiere, pour connoiſtre que le fais de ſes affaires eſtoit trop grand pour ſes forces: Et l'auerſion qu'il auoit pour le Car-

dinal, n'empeschoit point qu'il ne remarquât assez, qu'il n'y auoit rien à desirer en luy, soit du costé de la capacité qu'il apportoit au maniment des affaires: ou de celuy de la fidelité avec laquelle il seruoit l'Estat. Tant y a qu'il respondit à Estrades, que quoy qu'il arriuât du Cardinal de Richelieu, dont la vie estoit alors comme deplorée: Il n'estoit pas assez imprudent, pour fier la conduite de son Estat à vn Jeune-homme sans experience, & dit en suite à Chauigny & à de Noyers Secretaires de ses Commandemens, qu'en cas que l'autre vint à manquer: Il se seruiroit du Cardinal Mazarin, qu'il iugeoit capable de tenir sa place.

De sçauoir maintenant si la chose se fust passée de la sorte, en cas que le Cardinal de Richelieu fût mort de la maladie qu'il eût à Narbonne, & si après cela le grand Escuyer eût pris l'ascendant sur les Affaires, comme il l'auoit sur les inclinations du Roy: C'est plus vne matiere à coniecture qu'à scièce. Mais pour le moins est-il vray, que dans l'incertitude du party que ce Prince eust suiuy, & de la resistance qu'il eust faite, ou de la complaisance qu'il eust rendue, aux desirs de son Fauory: pareils inconueniens (qui est-ce que ie pretens prouuer) ne peuuent tomber, sur la personne des Estrangers que les Princes eleuent au Ministère: puis qu'il n'i en eleuent point, que par la connoissance qu'ils ont de leur capacité & de leur zele, fondée d'ordinaire sur l'experience qu'ils en ont fai-

te: comme il s'est veu au choix que le feu Roy fist pour cela, de la personne du Cardinal Mazarin.

Par où l'on peut voir encore, que la priere que le Cardinal de Richelieu luy fist au lit de la mort des'en servir, n'estoit pas tant vne chose nouvelle qu'il luy demandoit, que la confirmation de ce qu'il auoit déjà resolu: Et il n'auoit garde de douter qu'il ne l'agreast: puis qu'il ne luy proposoit, que ce qu'il scauoit estre conforme à son sentiment, & qu'il auoit tenu secret à l'autre depuis l'auoir sçeu: non qu'il n'eust pour luy toute l'estime & toute l'affection possible: Mais dautant peut-estre que dans l'elevation de sa puissance, qui a esté la plus haute qu'on ait veüe depuis long-temps parmy nous: Il auoit attiré quelque chose de l'humeur des Souuerains, qui veulent bien auoir des successeurs après leur mort, mais qui voudroient que personne ne fust nourry dans cette esperance durant leur vie.

Cene fust pas seulement ce Cardinal, qui conseilla la promotion de l'autre au Ministère, en vn estat où l'ame a la raison plus saine & les passions plus tranquilles, comme sont les approches de la mort. Presque tout le reste des François, quelque changement qui se soit depuis fait en leurs esprits, y applaudirent: Et l'on peut dire avec verité, qu'il ne s'est guere fait d'election parmy nous, où le iugement du Prince se soit dauantage accordé avec les sentimens de ses sujets: qu'en celle qui se fist alors. En effet personne

n'ignoroit, que le Cardinal Mazarin n'exerceast il y auoit déia long-temps sans caractere, l'employ dont le Roy l'auoit honoré, & que ses raisonnemens & ses auis n'entraissent dans le Conseil, auant que la porte luy en fust ouuerte.

Quant au mouuement avec lequel nous auons dit, que ce Prince s'estoit porté à cette election sans qu'il luy fût inspiré de dehors: Il ne pouuoit estre plus raisonnable, puis qu'il ne venoit que de l'amour qu'il auoit pour son Estat, qui estoit sa passion dominante, & de la lumiere de l'intelligence, qu'il auoit naturellement propre à connoistre le talent des hommes, & de laquelle si on n'a veu sortir tous les effets qu'elle estoit capable de produire: Il le faut imputer au soin qu'on auoit pris, d'en abaisser la force par vne mauuaise education, & au peu de liberté qu'on luy auoit laissée d'agir par luy mesme: D'où estoit deriuée la deffiance qu'il auoit de soy, & qui n'estoit point des-agreable à ceux, qui desiroient qu'il créût, qu'il n'y auoit point de bons conseils, que ceux qui se puisoient dans leur teste.

Les tesmoignages de l'estime qu'il auoit fait paroistre pour le Cardinal Mazarin, par sa promotion au Ministère: se redoublerent par l'extreme confiance qu'il prist en luy, durant tout le temps qui se passa depuis la mort du Cardinal de Richelieu, iusqu'à la sienne. Durant ce temps, dis-je, où non seulement il gouuerna en Souuerain & par luy-mesme: Mais où il

affectoit encore de faire esclater l'indépendance où il s'estoit mis. pour la conduite de ses Affaires, & protestoit à tous momés, qu'il ne laisseroit plus toucher à la Souveraineté, à d'autres mains que les siennes.

Je sçay bien qu'il y'en eût alors qui dirent, que la confiance & les tendresses, qu'il témoignoit au Cardinal Mazarin : procedoient des complaisances que celuy-cy luy rendoit, & de la douceur de son procédé, fort différent de celuy de son predecesseur, & particulièrement des degousts qu'il luy auoit donnez vn ^{En l'affaire du} peu auant sa derniere maladie, qui furent tels, que ^{seigneur de} depuis que ce Cardinal fust tombé malade: ils luy firent ^{Troinille} apprehender sa guerison, comme le salut d'un homme, qu'il croyoit ne pouuoir ny destruire ny conserver dauantage, sans des inconueniens notables.

Toutefois qui se souuiendra, que dans l'interuale qui fust entre la mort du Cardinal de Richelieu & la sienne : Il fist vn honneur à cet Estranger, que nul Sujet naturel n'a iamais receu en ce Royaume, & qu'il luy donna à tenir le Dauphin son fils à Baptême. Que durant le cours de la maladie dont il mourust; Il ne cessa de prier la Reyne & de luy ordonner, qu'elle ne souffrist point du tout qu'il se retirat de la Cour & des Affaires. Qu'il le coniura luy-mesme & luy fit promettre, de n'abandonner pas ses Enfans dās le besoin qu'il preuoyoit qu'ils auroient de ses soins & de son seruice. Qui se souuiendra dis ie de ces choses, iugera bien que les sentimens que ce Prince auoit

pour luy : alloient droit à la personne , & ne naissent de la reflexion d'aucune cause estrangere. Disons encore que l'interuale où tout cela est arriué : a peut-estre esté le plus bel endroit de la vie de ce Prince : ou pour le moins celuy où il a exercé les fonctions de la Royauté, avec plus d'application & d'intelligence.

CHAPITRE VII.

Des services que le Cardinal Mazarin a rendus à la France, avant sa promotion au Ministère.

SI ceux qui veulent que le hazard est vn des principes du gouvernement des choses humaines : ou qu'elles se meuvent toutes par la vertu des Astres, auoient ietté les yeux sur l'enchaînement des causes & des effets, sous lesquels les Estats roulent : Il ne leur seroit pas mal-aisé de voir, qu'il y a quelque Intelligence incompatible avec le hazard, & superieure aux Astres, qui preside souverainement à cette admirable œconomie. Sur tout ils pouroient comprendre cette verité, par le soin qu'elle prend, de susciter des hommes rares en raison & en vertus politiques, aux Princes qu'elle veut éleuer en grandeur, ou maintenir en prospérité, ou retirer de disgrâce.

L'exemple

L'exemple du Cardinal Mazarin n'en est pas vne des plus vulgaires, ny des moins considerables preuves. Dieu l'auoit destiné pour aider à conduire la fortune de la France, & soustenir l'esperance de ses Allez, en vne saison particulièrement, où il eust esté difficile d'en trouuer vn autre, qui eust pu tenir sa place avec plus d'auantage & moins d'inconueniens. Je parle de la Minorité du Roy & de la Regence de la Reyne, où l'on peut dire qu'il se rencontra & fust continué dans l'administration, par vne operation de la diuine Prouidence, si sensible & si fauorable à l'Estat : qu'il faut auoir encore plus d'auersion que ses ennemis n'ont pour luy, ou ne sçauoir rien du tout, de la disposition en laquelle estoient en ce temps-là les esprits François & nos Affaires, pour le reuoker en doute.

Et afin qu'on voye que la chose a esté ainsi, & que ie ne donne rien à la complaisance, ou à quelque autre sentiment qui pourroit rendre suspect ce que ie dis: ie mettray icy deux considerations, que i'ay estéduës ou designées en quelques endroits du Premier Liure, qui feront voir que ie n'auance rien que de veritable. Je monstreray après comme quoy Dieu auoit préparé en general, & déterminé en particulier le genie de ce Cardinal, pour seruir la France au poste où le feu Roy l'auoit mis, & où la Reyne l'a confirmé.

La premiere consideration sera, qu'à la mort du feu

Roy, le Royaume ayant d'un costé sur les bras une guerre estrangere des plus fortes, & des plus mal-aidées à esteindre, qu'il eût iamaïs eues : Et de l'autre se trouuant à la veille d'une guerre civile, qui eust esté d'autant plus atroce & funeste, qu'elle eust receu chaleur & force de l'estrangere, pour oser & pour entreprendre. D'ailleurs nos Ennemis n'ayant pas encore esté abatus, par les pertes qu'ils ont depuis faites, ny harassez comme ils le sont à present, du long chemin de la guerre : Que pouuoit-on attendre vray-semblablement d'une telle conioncture, que le malheur de l'Estat, s'il ne s'y fust rencontré quelqu'un capable de conseruer le calme du dedans, pour nous donner moyen de nous appliquer avec plus de vigueur, à ce qui se passoit au dehors & parmy nos voisins, où estoit le siege de la guerre? Si Dieu n'eust inspiré le feu Roy, d'obliger la Reyne de retenir dans les Affaires le Cardinal Mazarin, & si la Reyne n'eust pris la confiance qu'elle prist, en sa prudence & en son zele.

En effet si ce Cardinal se fust retiré, comme il auoit resolu de faire, si la Reyne ne l'eust retenu : n'y a-t'il point lieu de presumer, qu'avec les degousts qu'elle auoit receus durant l'administration de l'autre, & parmy tant de personnes qui à tort ou avec raison (ce n'est pas icy le lieu de l'esclaircir) en auoient esté mal-traitées : On auroit persecuté ses parens, on en auroit entrepris la ruine & l'extermination. Cela

estant qu'on iuge quelles suites pouuoit auoir vn tel dessein, & ce que pouuoit produire le desir de la conseruation, dans l'ame de ceux, qui ayant beaucoup de cœur d'argent & d'amis: auoient encore les meilleures forteresses, & les plus beaux establissemens du Royaume, si on les eust voulu pousser à bout, si on les eust voulu dépouiller des auantages qui auoient reialy sur eux, des longs & fideles seruices rendus au Roy & à l'Estat, par le Cardinal leur parent. En temps de paix peut-estre cela auroit pu n'auoir point de suite: Mais dans le feu d'une guerre estrangere, & dans la rencontre d'Ennemis qui sçauent profiter de tout, & qui sont entre autres choses souverains artisans de guerres ciuiles: il eust esté bien fort à craindre

Cela estant, il faut demeurer d'accord, qu'il eust esté mal-aisé de trouuer vne personne plus propre que le Cardinal Mazarin, à destourner l'aigreur qui se seroit éluee d'elle-mesme d'as l'esprit de la Reyne, contre les parens de l'autre Cardinal, & à en oster les aiguillons de vengeance, que ceux qui en auoiét esté mal-traitez y auroient pu mettre: puisque ceux qui auoient alors le plus de credit auprès d'elle, estoient de ce nombre. Il estoit certes obligé de rendre cela à la memoire de son predecesseur, qui luy auoit donné de grandes marques de son amitié & de son estime. Mais il entroit encore dans ce deuoir particulier, de l'interest de l'Estat, qui vouloit qu'on

en vſast ainſi pour la raiſon que nous auons apportée. Outre que le Cardinal en appuyant la fortune des parens de l'Autre : a aydé à conſeruer au Roy des ſeruiteurs fort vtils, & des plus fideles de ſon Royaume, comme l'experience l'a monſtré, & le monſtre tous les iours.

C'eſt par les meſmes principes qu'il trouuailla auprès du feu Roy, à empêcher qu'il ne ſe fiſt quelque reflexion ſur eux, de l'aueſſion qu'il auoit pour l'autre Cardinal quelque temps auant ſa mort, & qu'il luy fiſt connoiſtre, que s'il l'a faiſoit paroître en leur perſonne, & ſe mettoit en deuoir de leur oſter le bien qu'il leur auoit fait: Il feroit voir au monde, que cela ne ſ'eſtoit point fait par ſon e'lection, mais par le mouuement d'un autre, de qui il auroit fait dépendre ſon iugement, & aux volontez duquel les ſiennes auroient eſté ſubalternes. Il aiouſtoit que comme il eſt toujours de mauuais exemple, de fruſtrer la vertu de la reconnoiſſance qu'elle merite: Il feroit encore de bien plus mauuiſe odeur, de priuer celle du Cardinal de Richelieu, qui auoit comblé ſon Regne d'un ſi long cours de proſperitez, de celle qu'il auoit receüe en la perſonne de ſes parens, qui n'en eſtoient pas indignes.

Cela certes eſtoit beaucoup en vn temps, où rien ne peut eſtre petit, de tout ce qui peut troubler la tranquillité publique. Mais ce n'eſtoit rien au prix de ce que ce Cardinal a contribué depuis, à maintenir

en concorde & vnion la Maison Royale, de la diuision de laquelle eussent deriué dans l'Estat, des maux d'une consequence incroyable. l'en ay parlé au Premier Liure, à quoy i'aiouste seulement, que trois ou quatre causes qui luy sont assez particulieres, & qui toutes ensemble ne se fussent guere rencontrées en vne autre personne: ont produit vn effet si salutaire.

La premiere est cette multitude d'Expediens dont il s'est trouué riche, pour estouffer dans leur germe, & au premier signe qui en paroissoit, les broüilleries des Princes de cette Maison.

La seconde, la dignité de Cardinal, qui imprime quelque respect particulier, & quelque defference moins commune, à ceux qui sont enfans de l'Eglise, pour ceux qu'elle reconnoit pour ses Princes.

La troisieme, son administration toute deuouïée au Roy, & en laquelle ne se voyoit point d'attachement separé de ses interests, ny rien qui penchât par obligation ou par esperance, vers quelque chose qui leur fût contraire.

La quatrieme, la part que ce zele si pur & si net pour le seruice de sa Maiesté, ioint à sa capacité & à son experience: auoit obligé la Reyne de luy donner en la conduite de ses Affaires.

La seconde consideration, qui demonstre clairement la verité que i'ay auancée: est la confiance que nos Alliez ont prise en son zele, & en la droiture de ses intentions, pour le bien de la Cause qui nous e-

estoit commune avec eux. Si cette confiance fust tombée après la mort du feu Roy; nous courions fortune de les perdre, comme il a esté dit ailleurs, & d'avoir par consequent tous seuls sur les bras, cette foule d'Ennemis dont ils partageoient les forces, & qui estoient occupez en Allemagne & en Flandres; ce qui eust esté pour nous vne perilleuse conioncture.

Or cette confiance, comme nous l'avons designé au Premier Livre, procedoit de ce que le Cardinal Mazarin, ayant eü l'accès que le monde sçait, dans l'esprit du Cardinal de Richelieu: Il y avoit lieu de croire, qu'il en avoit attiré les sentimens & les maximes. Et comme on ne pouvoit refuser avec iustice ce tesmoignage à celuy-cy, qu'il n'en fust iamais qui eust l'ame plus veritablement François, ny dont les fins generales fussent plus conformes au bien de l'Estat, qui requeroit entre autres choses, qu'on passat coniointement avec les Alliez, la carriere où l'on estoit entré avec eux ou pour l'amour d'eux: On se persuadoit que le Cardinal Mazarin ne se departiroit point de cette conduite, & que ne tenant à luy par aucun lié, que par celuy de l'estime: Il n'auroit point prié le feu Roy de le mettre en sa place après sa mort, s'il n'eust esté asseuré qu'il marcheroit sur ses vestiges, dans l'observation & l'entretienement des alliances de cette couronne.

On n'ignoroit pas enfin, que ne pouvant avoir aucune veüe à l'avantage de la Maison d'Autriche, qui

*D'abatre
la faction
Hugue-
note.*

*D'empes-
cher l'op-
pression
de nos
Alliez.*

*De ven-
dre l'au-
thorité
du Roy
inviolable
à tous
ses sujets*

Et comme on ne pouuoit refuser avec iustice ce témoignage à celuy-cy, qu'il n'en fût iamais qui eût l'ame plus veritablement François, ny dont les fins generales fussent plus conformes au bien de l'Estat, qui requeroit entre autres choses, qu'on passast conjointement avec les Alliez, la carrière où l'on estoit entré avec eux ou pour l'amour d'eux: On se persuadoit que le Cardinal Mazarin ne se departiroit point de cette conduite, & que ne tenant à luy par aucun lien, que par celuy de l'estime: Il n'auroit point prié le feu Roy de le mettre en sa place après sa mort: s'il n'eût esté assuré qu'il marcheroit sur ses vestiges, dans l'observation & l'entretienement des alliances de cette Couronne.

*D'abatre
la faction
Hugue-
note.
D'empes-
cher l'op-
pression
de nos
Alliez.
De ven-
dre l'au-
torité
du Roy
innola-
ble à tous
ses sujets*

On n'ignoroit pas enfin, que ne pouuant auoir aucune veüe à l'auantage de la Maison d'Autriche, qui auoit tant traouillé à le ruiner: Il falloit necessairement que sa conduite ne regardast que les intersts de la France & ceux de ses Alliez, à qui cette Maison faisoit la guerre. I'apporte cecy non comme vne preuue essentielle de la confiance qu'ils deuoient prendre en sa conduite: estant certain (& ceux qui le connoissent n'en douteront point) qu'il agit par de plus nobles principes: mais comme vne pensée qui a passé par leur esprit, & y a fait impression: ainsi que ie l'ay appris d'un de leurs ministres, & des plus intelligens.

Enfin ayant veu que depuis la mort de l'autre Cardinal

qui auoit tant trauaillé à le ruiner: Il falloit necessai-
rement que sa conduite ne regardast que les inte-
rests de la France & ceux de ses Alliez, à qui cette
Maison faisoit la guerre. I'apporte cecy non com-
me vne preuue essentielle de la confiance qu'ils de-
uoient prendre en sa conduite: estant certain (&
ceux qui le connoissent n'en douteront point) qu'il
agît par de plus nobles principes: mais comme vne
pensée qui a passé par leur esprit, & y a fait impres-
sion: ainsi que ie l'ay appris d'un de leurs ministres,
& des plus intelligens.

Enfin ayant veu que depuis la mort de l'autre Car-
dinal iusqu'à celle du feu Roy, rien ne s'estoit de-
menty en son procedé, de cette maxime d'honneur,
qui fait ponctuellement obseruer les confederatiós,
& que mesme il s'estoit opposé avec constance, à
ceux qui n'y apportoiert pas la mesme religion que
luy, comme ie l'ay designé au Premier Liure, & le
rapporteray plus au long en la seconde partie de cét
Ouurage: Cela fit qu'au commencement de la Re-
gence, nous trouuâmes plus de disposition en l'es-
prit de nos Alliez, à s'asseurer de nostre bonne foy;
dont ils ont dans le progres receu des preuues, qui
ont sur passé la creance qu'ils en auoient eue.

CHAPITRE VIII.

Suite du mesme sujet.

IL reste à voir par quels chemins ce Cardinal est arriué au poste où nous le voyons, & les emplois d'où ont coulé comme de leur source, les seruices qu'il a rendus à l'Estat, & la reconnoissance qu'il en a receüe, par la part que le feu Roy luy donna en la conduite de ses affaires.

Il fût nourry dans l'estude des belles Lettres & des Sciences, iusqu'à l'aage où pouuant prendre party par luy-mesme; il choisist celuy des Armes. Il ne s'y appliqua pourtant pas si tost, qu'un meilleur genie ne s'en retirast, & ne l'empeschast d'enseuelir les grands talens qu'il auoit pour la negociation, par les emplois où il fut appellé, qui luy donnerent moyen de les estaller & mettre en œuvre. Il y fut appellé par le Pape Urbain, qui l'estima tousiours beaucoup, & de qui il auroit tousiours esté aimé, si l'un de ses Neueux n'eut rerenu le cours de son inclination, par la crainte qu'il auoit d'offenser l'Espagne qui le haïssoit, pour les causes qui se remarqueront dans la suite de ce discours.

Il commença à negocier dès l'aage de vingt-vn an,

& le Marechal d'Estrée & le Duc Feria virent avec estime les premiers essais de son adresse, aux premieres rumeurs que les Espagnols firent naistre dans la Valteline. Mais comme il y a des occasions à la guerre, qui instruisent plus les vnes que les autres les gens du mestier : On peut dire qu'il ne s'en rencontre guere de plus instructiues, ny de plus generalement capables de discipliner vn esprit dans les Affaires, que celles où le Cardinal Mazarin s'exerca depuis, auant qu'il passat au seruice de la France

Ces occasions furent les troubles de l'Italie, excitez par les Espagnols contre le dernier Duc de Mantouë, après la mort de Vincent son predecesseur. Le Duc de Sauoye qui pretendoit auoir sa part de la dépoüille de ce Prince: entra aussi avec eux dans la querelle, & cette societé estoit principalement fondée, sur l'engagement où le feu Roy se trouuoit deuant la Rochelle, & sur le peu de moyens que le Duc de Neuers auoit par luy-mesme, de conseruer sa nouvelle succession, en vn Pays où il estoit comme incônu à ses Suiets, & où il n'auoit point de voisin qui fut assez puissant pour le secourir, ou qui osat se declarer en sa faueur, qu'avec des offices. La paix de Susse qui se fit aprez que le Roy en eut forcé le passage, au lieu d'auoir esteint cette guerre: ne fit que l'enflâmer dauantage, & l'affront que les Espagnols & le Duc de Sauoye creurent y auoir receu, celuy cy par l'entrée de nos Armes en son Pays, & ceux-là par

la leuée du siege de Cazal : les obligea à solliciter l'Empereur de se mettre de la partie, & d'enuoyer en Italie la fleur de ses Troupes, tant pour appuyer leur foiblesse, que pour colorer leur mauuais droit. Mais tout cela ne seruiſt qu'à rendre le reſtabliſſement du Duc de Mantouë d'autant plus glorieux pour la France: qu'elle ſauoit pourſuiuy & obtenu avec les Armes.

Le Cardinal Mazarin fût vn Moyen des plus puifſans & des plus efficaces, dont Dieu ſe ſeruiſt pour acheminer cette œuure. Sur quoy le Lecteur remarquera, qu'il y trouuailla avec tant d'adreſſe & tant de bonne fortune: qu'au meſme temps qu'il faiſoit reuſſir les intentions du Pape, il ſe ſatis faiſoit dans l'inclination qu'il auoit d'obliger la France: voire meſme qu'il ne pouuoit faire ſon deuoir en cela, ſans ſe ſatisfaire dans cette inclination, ny faire ceſſer les troubles & detourner la ſeruitude de l'Italie, ſans fauoriſer la France, dont les Armes eſtoient animées du meſme eſprit, & viſoient à la meſme fin, que les offices du S. Siege.

En effet durant le ſecond ſiege de Cazal, & lors que tout le ſalut de cette place & du reſte du Montferrat, eſtoit reduit à la ſeule citadelle qui n'eſtoit pas priſe: elle alloit infailliblement tomber ſous la puifſance des Eſpagnols, ſi le Cardinal n'eût fait conclure vne tréue avec eux, à la faueur de laquelle on y introduiſiſt ſuffiſamment des viures de l'argent & des

hommes, pour tenir iusqu'au delà du terme de cette tréue, qui portoit que si dans ce temps-là la citadelle n'estoit secourüe par l'Armée du Roy, ce que les Espagnols croioient impossible: elle leur seroit remise.

Il auoit encore pourueu à cét inconuenient, en enuoyant à Thoiras le traité de Ratisbonne, qui le dispensoit de l'observation de ce que nos Generaux auoient arresté, en cas qu'ils fussent repoussez dās la tentatiue qu'ils vouloient faire, de forcer les lignes des Espagnols, & de ietter du secours dans la citadelle. Toutefois il n'en fust pas besoin, & ceux-cy furent meilleures gens qu'on ne s'estoit promis, & les offices puissans & passionnez que fit le Cardinal: les disposerent à n'attendre pas les derniers efforts de la furie Françoisse, ainsi qu'ils l'appellent, & de la resolution que nos Generaux auoient prise, de perir ou de vaincre & de secourir la place.

Il estoit pourtant plus aisé à nos gens de perir que de vaincre, & ce dernier tenoit comme de l'impossible ou du miracle, si les Espagnols eussent persisté dans le dessein qu'ils sembloient auoir fait, de nous attendre dans leurs auantages: c'est à dire derriere de parfaitement bons retranchemens, garnis d'un grand nombre de canons, & de quantité de feux d'artifice, deffendus par vne Armée plus puissante que la nostre, & à laquelle outre les Italiens & les Espagnols qui la composoient, s'estoit ioint la pluspart des troupes Imperiales, qui estoient descenduës en Italie, or-

gueilleuses & fieres par le gain de plusieurs batailles. Aioustez à cela les retraites proches & seures qu'elle auoit n'estant qu'à douze lieues de l'Estat de Milan, sans ce qu'elle tenoit dans le Mont-ferrat.

En cette constitution, où il y auoit si peu à craindre & si fort à esperer pour eux, ayant affaire à des gens inferieurs en nombre, à des gens qui deuoient essuier le rauage de leur canon, de leur mousqueterie & de leurs feux d'artifice, auant que d'arriuer à leurs lignes: qui n'auoient ni des lieux de retraite s'ils estoient vaincus, ni des viures mesme pour subsister, & beaucoup moins pour raitailler la place, si la victoire leur fut demeuree; Que deuoient-ils selon les loix de la guerre, que poursuiure ce qu'ils auoient commencé, & ce qu'ils alloient poursuiure, si le Cardinal ne fut interuenu, & ne se fut ietté entre les deux Armées, lors qu'elles estoient non seulement en presence, mais comme aux mains: que le canon & la mousqueterie tiroient du costé des Espagnols, & les enfans perdus s'estoient detachez du nostre, & marchoient pour donner aux lignes? Si le Cardinal dis- ie ne fut interuenu, & si avec vn courage intrepide, & vne action toute libre au milieu d'un si grand danger, & parmy les coups qui voloient par dessus sa teste: il n'eust retenu l'impetuosité de nos Armes en leur premier mouuement, après auoir disposé le Marquis de sainte Croix à nous accorder tout ce que nous demandâmes.

Surquoy il est à remarquer , que si les Espagnols se fussent resolu de n'attendre point nostre Armée dans leurs retranchemens , & de la laisser arriuer à Cazal paisiblement & sans obstacle : Elle qui n'auoit porté des viures , que ce qu'il en falloit pour venir là : au lieu de mettre cette place en seureté , auroit consumé en arriuant ce qui luy restoit de subsistance , & eust esté obligée de faire vne promte retraite , après laquelle ils n'auroient eü qu'à reprendre les postes qu'ils auoient quittez , & qu'à receuoir la place qui n'eust esté que trop heureuse de se rendre à vne honneste composition. D'où il est aisé à iuger , puis que les Espagnols n'embrasserent point ce party pour ne s'exposer pas à la honte de s'estre retirez au seul bruit de nostre marche , comme ils s'estoient retirez il y auoit vn an de deuant la mesme place , au seul bruit de nostre passage en Piedmont : quel effort d'eloquēce il fallut faire au Cardinal Mazarin , pour leur faire quitter la resolution qu'ils auoient prise de nous combattre , & avec quels esclairs de raison & de paroles il luy falut esbloüir leur raison , pour leur oster la veüe d'un bien si visible , que celuy de la victoire , qui apparemment ne pouuoit manquer de suivre cette resolution.

Il est encore à remarquer , que la paix qu'il fit conclure au milieu des deux Armées esbranlées pour le combat : commença de s'exécuter auant que d'estre signée , & sur la seule parole des Generaux , qui

tous prests de venir aux mains, n'en eurent que pour se saluer, & changerent en vn instât lardeur avec laquelle ils ne respiroient que la mort les vns des autres, en complimens reciproques, & en embrassemens mutuels d'amitié & de tendresse. Vn seul moment diuertý en cette conioncture pour faire signer le Traité: eut tout perdu, & quelques pas auancez davantage pour attacher le combat: le Mediateur au lieu de l'empescher, auroit bien eü de la peine de sortir en vie de la meslée. Il faut demeurer d'accord que cét accommodement est sans exemple, & qu'on ne trouuera rien de semblable en aucune Histoire ancienne ou moderne, ny en tout ce qui se conserue à la faueur de la tradition, dans la memoire des hommes.

Le seruice pourtant que le Cardinal rendit à la France deuant Cazal, n'estoit pas l'entiere guerison des inconueniens dont nous auons parlé, s'il n'eust esté suiuy d'un autre seruice, qui acheua de consolider ce que le premier auoit fait. C'est l'auis qu'il donna à nostre Armée, qui se retiroit à la Françoisse, c'est à dire avec de la negligence, du dessein que les Ennemis auoient fait de l'enleuer, comme ils l'auroient infailliblement enleuée sans cét auis, qui la faisant tenir sur ses gardes & marcher en ordre: leur fist perdre la volonté de l'entreprendre.

Depuis l'affaire de Cazal, il ne se passa rien en Italie que des negociations & des intrigues, iusqu'au
Traité

Traité de Kairasque, où les Deputez que l'Empereur, que l'entrée du Roy de Suede en Allemagne mettoit en allarme: contraignirent les Espagnols de donner les mains à la paix, par l'impuissance où ils auroient esté, de continuer la guerre contre les François, qui n'auoient point à faire ailleurs.

Dans cet exercice de negociations & d'intrigues, où le Cardinal Mazarin interuenoit comme amy commun: on peut iuger quelles notions il y pouuoit prendre, des interets des Princes qui en estoient le sujet. Sur tout le commerce qu'il eût fort estroit, avec Charles Emanuel Duc de Sauoye, & Victor Amédée son fils, & la part que ceux-cy luy donnerent en leur confidence & en leur amitié: firent qu'il n'entra pas seulement dans le secret de ces Princes, & vit le fons de leur Politique: mais qu'il connut encore par leur moyen, la Politique & le secret des autres Princes, à qui ceux-cy auoient eü à faire: Et il y en auoit peu dans la Chrestienté, à qui ils n'eussent eü à faire.

De là proceda le moyen qu'il eut de ménager dans l'esprit de Victor, après qu'il eut recueilly les Estats de Charles, la demission qu'il fit depuis en nostre faueur de Pignerol. Quel coup d'Estat fust cette demission pour l'Italie, & quelle obligation elle nous a, d'auoir acheté la porte, par où nous pouuons entrer sans obstacle pour la secourir en cas de besoin: on le peut apprendre de la ioye qu'en conceurent alors

tous les autres Princes de ce Pays-là, & du desir qu'ils ont encore aujourd'huy, que cette porte nous demeure.

Si le projet de cette demission que le Cardinal Mazarin dressa fut beau: l'exécution n'en estoit pas moins difficile, & quand le Cardinal de Richelieu l'eut veu: Il iugea la chose impossible. Il ne pouuoit s'imaginer qu'un Prince si habile & intéressé, qu'estoit le Duc de Sauoye: peut se desaisir volontairement, de ce qui le rendoit le plus considerable à la France à l'Espagne & à l'Italie, & il ne pouuoit aussi croire, que le secret sans lequel toute l'affaire se déconcerteroit infailliblement, peut estre si grand: que l'Ambassadeur d'Espagne qui estoit à Thurin, ne le penetrat. Toutefois le Cardinal Mazarin surmonta heureusement l'une & l'autre de ces difficultez. La premiere par la voye de la persuasion, que l'ascendant qu'il auoit sur l'esprit de Victor applanit & defricha. La seconde par l'assiduité & les soins qu'il rendit à l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il diuertit si agreablement & si longuement, par la bonne chere & la promenade: qu'il n'eut ny le loisir ny l'auisement de songer, à ce que Thoiras & Seruien, qui estoient les gens du Roy, pouuoient traiter avec le Duc de Sauoye.

Ces seruices que le Cardinal Mazarin rendit à la France, en qualité ou sous le nom de Ministre du Pape: ont esté le fondement de la reconnoissance qu'il y a trouuée, & le fondement aussi de l'ardeur avec

laquelles les Espagnols entreprirent de le trauerser à Rome. Ils l'entreprirent apres auoir vainement essayé de le gaigner, & de l'attirer au seruice de l'Empereur, pour y tenir la place que le Comte de Taufmendorf y a occupée. L'estime qu'ils faisoient de sa personne, fondée sur l'experience qu'ils auoient faite à leur preiudice de son merite; leur fit pratiquer en son endroit, le conseil que Mecenas donna à Auguste sur le sujet d'Agrippa, dont la vertu luy faisoit de la peine & luy donnoit de la ialousie. *Resous toy*, luy disoit-il, *de le perdre ou de le faire ton gendre*. De mesme les Espagnols n'ayant pu gaigner le Cardinal Mazarin: le ruinerent auprès du S. Pere, & le firent priuer de la recompense qu'il en deuoit legitimemēt attendre pour ses seruices. Cela obligea le feu Roy de la lui donner, & de faire cesser les empeschemens que ses Ennemis apportoitent à sa promotion, par ceux qu'il fit à la promotion d'une personne, qui estoit portée avec passion par les Ministres d'Espagne.

L'Abbé Perretti, main t nant le Cardinal Mazarin.

Cet honneur qui est grand en luy-mesme, & qui luy venoit de la main d'un grand Prince: luy fut sensible comme il meritoit. Mais ie luy ouys dire en ce temps-là, qu'il ne le fut point à l'égal de celuy que ce Prince luy fit, en le nommant son Plenipotentiaire pour la Paix generale, & luy confiant les interets de sa Couronne, avec les interets de ses Alliez.

Ie ferois conscience de supprimer vn incident remarquable, qui arriua après que les Espagnols eurent

obtenu à Rome, qu'on n'y feroit rien pour le Cardinal Mazarin. C'est que le Duc de Savoie luy offrit retraite dans sa Cour, avec tous les honneurs & avantages qu'il y pourroit desirer, & luy offrit même de faire un voyage exprez à Rome, s'il estoit besoin, pour tascher de luy procurer la dignité, dont les Espagnols l'avoient fait exclurre: Toutefois il n'en fut pas besoin, & la France le deliura d'un soin si obligeant, & si plein d'estime pour ce Cardinal, comme nous venons de le rapporter.

Le voila donc fait Cardinal, & nommé Plenipotentiaire, après quoy la source de nos Affaires luy fut entierement ouverte, & dans l'instruction pour le Traité de la Paix, qu'il dressa seul avec le Cardinal de Richelieu, & dans une tres-intime communication qu'il eut avec luy de pensées Politiques: il vit à nu ce qu'il y avoit de plus caché pour le gouvernement, dans l'ame de ce grand Ministre.

Il fit en suite deux Traitez illustres, pour ramener dans les interets de la France, les Princes de Savoie qui s'en estoient separez, & estoient entrez en ceux d'Espagne. Le premier fut conclu & signé, mais ne fut pas observé de leur part, à l'occasion d'un trouble impreveu qui s'éleva sur la frontiere de Champagne, & qui fut appaisé par la mort d'un Prince, aux belles qualitez duquel la fortune devoit une autre fin de vie, & un autre sujet de guerre, que celui pour lequel il la perdit. Le second Traité fut executé par la

reünion des mesmes Princes au Chef de leur Maison & à la France ; d'où deriuèrent la surprise & la conquête de tant de places en Piedmont & au Montferrat, qui n'auoient cousté aux Espagnols, que la peine de les receuoir des mains de ceux qui les leur liuroient.

Après son retour de Piedmont, il accompagna le Cardinal de Richelieu en ce fameux voyage, où celuy-cy vit sa fortune reduite à n'auoir d'autre subsistance, que l'opinion qu'on auoit de l'infalibilité de sa mort : ny d'autre ressource que la découuerte inopinée qui le fit d'un Traité fait hors du Royaume. C'est pendant ce voyage que le Cardinal Mazarin ménagea la réduction sous la main du Roy, d'une ville qui estoit le fleau de la Champagne, & qui auoit plusieurs fois seruy de ligne de communication, aux Estrangers ennemis de la France, & aux François mescontens.

Enfin au mesme temps qu'il trauailloit à la réduction de Sedan, les Armes du Roy estoient occupées après le siege de Tortonne, dont le dessein estoit sorty de sa teste, & pour l'exécution duquel, il s'estoit donné le soin de faire preparer toutes les choses nécessaires. Ceux qui sçauent la situation de l'Estat de Milan, comprendront facilement l'importance de cette conquête, & les fruits qui s'en fussent recueillis, si la rigueur de la saison qui arriua immédiatement après, & la violence des elemens qui fut extre-

me, & d'autres causes contraires, comme ie l'ay designé au Premier Liure: ne nous eussent empeschez de la conseruer.

Tout cela se passa pendant la vie de l'autre Cardinal, à la gloire duquel la fortune voulut aiouster ce dernier trait, que la prise de Tortonne se fit quatre iours auant sa mort, & que la nouuelle en arriuat à la Cour, le propre iour qu'il rendit l'aine. Le Cardinal Mazarin auoit encore ietté durant sa vie, les semences de l'attachement que le Prince de Monaco a pris depuis avec la France, & qui a eu cela de remarquable que nous n'auons rien gagné par ce moyen, que l'Espagne n'ait perdu, & que ç'a esté de sa depouille que nous nous sommes reuestus, ce qui estoit pour nous vn double auantage.

Voila la porte par où le Cardinal Mazarin a passé, à la condition des naturels François, & le Lecteur iugera s'il luy plaist, si iamais estrangier y a passé par vne plus belle porte. Les seruices qu'il a rendus à l'Estat, & par consequent la capacité de luy en rendre d'autres, qui sont les deux plus honnestes fondemens, sur lesquels nous auons remarqué, que la legitime Naturalité deuoit estre posée & affermie: se sont rencontrez en sa personne.

L'aiouste que si les sentimens des personnes consommées en quelque art, doiuent regler selon l'opinion d'Aristote, les sentimens de ceux qui ne le sont pas tant: le iugement auantageux que le Pape Urbain

dernier, Charles Emanuel & Victor Amedée Ducs de Sauoye, Louys XIII. & le Cardinal de Richelieu, & les Espagnols mesme, ont fait du Cardinal que ie deffens: peuuent mettre à couuert le iugemēt de ceux qui l'estiment, quand mesme ils l'estimeroient sans connoissance: Si ce n'est peut-estre qu'une administration de plusieurs années, & vn maniment si estendu & si general de nos affaires, que celuy qu'il a eū: l'ayent rendu ignorant & mal-habile, & que ce qui forme & qui polit, qui acheue & qui perfectionne les autres: ait fait en luy vn effet contraire.

Ou bien peut-estre il est arriué, que ce zele si ardent & passionné, qu'il auoit fait paroistre pour la Frâce, auāt qu'elle l'eut adopté: s'est alteré depuis qu'il a esté naturalisé François, & qu'il l'a tourné du costé d'Espagne qui l'auoit ruiné à Rome, pour agir cōtre ce Royaume, où il a trouué de la grandeur & des biens, qui n'ont presque eū d'autres bornes, que celles qu'il s'est luy-mesme prescrites. Qu'il a peut estre mieux-aimé manquer à soy-mesme, & faire (pour le dire ainsi) vn naufrage general de l'hōneur, de la consciēce, & des autres biēs, à la perte desquels les enormes trahisons sont exposées, en desseruāt son Maistre; que de ne pas seruir à sō preiudice ses Ennemis, de qui il n'auoit receu que du mal, & de qui il ne pouuoit riē pretēdre, qui ne fut fort inferieur, quand mesme il ne seroit point douteux, à ce qu'il auoit de certain par le benefice de l'autre. Que le Lecteur iuge si cela est croyable.

J'ay creu qu'il ne seroit pas hors de propôs, que ie misse icy le Discours suiuant, dont la fin principale a esté de faire voir aux Flamens & aux François, que c'estoient les Espagnols & non pas nous, qui auoient eludé la conclusion de la Paix, quand on l'a traitée: quelque art qu'ils ayent employé à donner le change au monde. Bien qu'on ne trouue icy que quelques traits de la piece, que ie donneray entiere en la Seconde Partie de cét Ouvrage. Ou ie me trompe fort, ou cela est capable, si l'on le veut regarder avec des yeux indifferens, & vn esprit desintereffé, sinon de destruire, au moins d'affoiblir la creance de ceux, à qui l'on a persuadé le contraire. Je n'en diray pas dauantage, suppliant seulement le Lecteur, d'apporter en l'examen de ce petit Discours, l'indifference & le desintereffement, sans lequel les veritez inconnues n'ont pas coustume de se descouurir à ceux qui les cherchent.

AVIS

AVIS AVX FLAMENS.

• *Sur le Traité que les Espagnols ont fait avec la Duchesse de Longueville, & le Marechal de Turenne.*

MESSIEURS,
Je sçay que rien n'a iusques icy si fort flatté vos souffrances, que l'esperance qu'on vous a toujours donnée d'une Paix prochaine. Quand les effets n'ont point suivi cette esperance; on vous a persuadé qu'il ne tenoit qu'à la France, que ce don du Ciel ne descendît en terre, & que l'Espagne n'oublioit rien pour tarir les sources de la guerre, qui desoloit la Chrestienté.

La guerre en general est vne chose si funeste, que ceux qui s'y trouuent embarquez, sont obligez par toute sorte de droits, de terminer le plustost qu'ils peuuent, celle-là mesme qui se conduit sous la forme la plus humaine, & sous les loix les plus moderées, qu'on appelle *loix de bonne guerre*. A combien plus forte raison cette obligation s'augmente, pour les guerres qui ouurent toutes les portes à la licence, & où tous les crimes courent en foule; comme est la guerre qu'on fait aujourd'huy?

De là vient que ceux qui en sont les plus auides, &

qui la desirerent avec plus d'ardeur ; font plus de mine & d'ostentation de vouloir la Paix , & employent plus d'art & de couleurs , pour faire recevoir cette creance dans le monde. Tels ont esté iusques icy les Espagnols, comme vous l'avez esprouvé, Messieurs, & il ne tiendra point à eux que vous ne l'esprouviez encore , & que la contagion de l'erreur ne passe par tout ailleurs, où elle pourra leur estre utile.

C'est pourquoy i'ay iugé que ie ne rendrois pas vn petit seruice au public , & particulierement à vous qui en avez plus de besoin , si i'aidois à rompre vn charme si dangereux ; puis qu'il est cause qu'on ne fait pas tout ce qu'on pourroit, pour obliger les Espagnols à quitter les pensées de la guerre, par l'opinion qu'on a , que c'est plus par necessité que par choix, qu'ils la continuent.

Le traité qu'il viennent de faire, avec la Duchesse de Longueuille, & le Marechal de Turenne, est vne preuue si conuainquante de ce que ie viens de dire; qu'aprez cela ie ne sçay s'il y a quelque personne si ennemie de la verité, ou si passionnée pour eux , qui le puisse reuoquer en doute. Reprendre le dessein de la guerre , aprez la demonstration qu'ils ont faite de vouloir la paix , & aprez auoir conuenu de lieu pour la traiter. Reprendre encore ce dessein , sous vn tel pretexte que la liberté des Princes arrestez en France, & sur l'auis que le Comte de Pigneranda leur a donné, que ce Royaume s'alloit plonger si auant dans la

guerre civile, qu'il ne luy resteroit plus de puissance, pour s'appliquer à l'estrangere: Certainement c'est ne vouloir point du tout la Paix, ou ne la vouloir pas de long-temps.

Pour mieux s'asseurer de cecy, & avant que faire la discussion du Traité preallegué: Il ne sera pas hors de propos, que ie vous represente en general quelque chose, & vous figure quelque lineament & quelque trait, de l'humeur & du genie des Espagnols, sur le sujet de la paix & de la guerre.

Vous remarquerez donc, Messieurs, que lors qu'ils ont quelque pretexte d'allumer ou de continuer vne guerre: d'ordinaire nulle consideration ne les empesche de l'allumer ou de la continuer, pourueu qu'ils se promettent d'en tirer quelque notable auantage. Il n'a point paru depuis long-temps dans la Chrestienté de guerre plus iniuste, que celle qu'ils firent, & firent faire par l'Empereur, au dernier Duc de Matouë. Et neantmoins ny la iustice de la cause de ce Prince, ny les offices passez à Madrid & à Vienne en sa faueur, du costé de France & de Rome: ne peurent diuertir l'orage qui tomba sur ses Estats, à cause de l'assurance que Gonzales de Cordouia auoit donnée en Espagne, qu'il se rendroit absolument Maistre de Casal, & que la force Py introduiroit, quand bien l'intelligence qu'il auoit avec le Maior de la Place seroit euetée. *Spadini.*

Auant que le Marquis de Leganez vint assieger cette mesme Place, Il y auoit dans le Conseil d'Espagne,

tant de dispositions & tant d'auances pour la Paix: qu'il sembloit qu'elle ne pouuoit mâquer des'esclorre, de ces dispositions & de ces auances. Et neantmoins la certitude avec laquelle Leganez y donna à entendre, qu'il prendroit Casal: les enuoya toutes en fumée, & fit venir l'esprit de guerre dans l'ame de ceux, qui paroissoient n'auoir plus que l'esprit de paix.

Qu'est-ce qui a tant fait roidir le Comte de Pigneranda, contre les offices faits par le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de Venise, pour faire succeder la paix des deux Couronnes, à celle des Hollandois & à celle de l'Empire: Que le fruit qu'il s'estoit imaginé que son Maistre recueilliroit, des troubles arriuez en France? Ils'en expliqua assez clairement l'année passée, par la responce qu'il fit, à celuy qui lui fut enuoyé de la part du Roy, pour sçauoir s'il vouloit se tenir aux conditions arrestées à Munster pour la Paix, ou s'il pretédoit y aiouster ou diminuer quelque chose.

*Le Sr de
Lyonne.*

Cette responce fut, que les Affaires de France ayât changé de face: Il falloit que la negociation de la Paix en changeat aussi: Que ce qui auoit esté traité en Alemagne, fut comme non auenu, & qu'on choisit vn autre lieu pour traiter tout de nouueau, & remanier les matieres qui auoient desia esté decidées. Cela se passa à Cambray, & vous pouuez vous souuenir, Messieurs, de l'alteration & du trouble, qu'il fit naistre parmy vous quand vous le sçeutes.

Cela fit bien voir, que ce Comte n'auoit point de

veine qui tédit à la Paix: Et vouloir que ce qui auoit esté arresté en Allemagne durant tant d'années, & apres de si grandes contentions d'esprit: fut comme non auenu, & qu'on ouurit vne nouvelle carriere, apres qu'on estoit comme au bout de celle, sur laquelle on auoit déia couru: si ce n'estoit vouloir toujours la guerre, c'estoit au moins de s'irer qu'elle ne finit pas si tost, & que la Chrestienté gemit encore long-temps sous vn fais, dont il ne tenoit qu'aux Espagnols, qu'elle ne fût deliurée.

Du depuis, le grand feu qui brusloit la France estant esteint, & les François ayant relaché à tous les partis, que les Espagnols pouuoient souhaiter, pour renoier la negociation de la Paix: ayant mesme accepté de passer traiter aux confins d'Espagne, comme ils Pauoient proposé: Vn accident inopiné surueni en France, à sçauoir l'emprisonnement des Princes: a dissipé cette belle apparence, & par les nouvelles esperances de prosperité qu'il a fait luire en Espagne: a esté comme vn coup de vent, qui a reietté au large le vaisseau, qui sembloit deuoir prendre terre.

De cette conduite, qu'on voit estre constante & invariable dans l'ame des Espagnols: on peut tirer cette consequence infaillible (& ie diray cecy par occasion) que puis qu'ils se sont tousiours portez aux resolutions de la guerre, sur des esperances si peu fondées, que celles qu'ils establissoient sur la discorde des François, qui se broüillent & se raccommode

si facilement : Il y a lieu de s'imaginer , qu'ils n'ont point eü la moindre disposition pour la Paix, pendät que la guerre de l'Empire à esté en chaleur & qu'ils ont veu que le gain d'une Bataille par l'Empereur sur les Suedois:Peut rendu Maistre de toute l'Allemagne: & luy eut donné moyen de les aller retirer par tout ailleurs, de leurs pertes & de leurs disgraces.

Ils se souvenoient de la reuolution, que le gain de celle de Nortlinghen apporta à tout le Party Confederé, qui auoit auant cela vn si grand escendant sur l'Imperial, & il leur estoit euident, que la France n'estoit point en estat, comme elle auoit esté, de releuer vne seconde fois ce Party , s'il eut esté vne seconde fois abbatu.

Aussi que n'ont-ils pas fait pour detourner la paix de l'Empire , qui sapoit le plus certain fondement qu'ils eussent, de la ressource de leurs Affaires? Que ne firent-ils point pour estoufer en sa conception la Treue d'Vlme, qui en deuoit estre le prelude? Et n'ayans pu empescher qu'elle ne se conclud avec les Bauarois: Ne firent-ils point en sorte, qu'elle ne se conclud pas avec l'Empereur , & que le Theatre de la guerre demeurat au moins ouuert de ce costé-là, puis qu'il se fermoit pour quelque temps du costé du Duc de Bauiere , & de quelques autres Princes ses Alliez.

Que n'ont-ils pas fait, dis-ie , depuis la conclusion de cette Treue , pour reculer la Paix de l'Empire , à

laquelle elle acheminoit, & combien de machines occultes & manifestes n'ont-ils point fait iouïr, pour en empescher l'accomplissement, & pour perpetuer la guerre de l'Allemagne? Et cette mesme Paix, n'est-elle pas encore aujourdhuy malade, & ne traîne-t-elle pas vne vie languissante & mal-assurée, par leurs artifices & par leurs procedez obliques, par le refus qu'ils font de restituer Frankendal, & par les obstacles qu'ils ont fait mettre au sequestre de Hermanstein.

Enfin ils ne trauaillent à rien avec tant de vehemence, qu'à faire mourir cette Paix, qu'ils n'ont pu empescher de voir le iour, & de reioüir le monde. Et tout cela sur l'esperance qu'ils ont, que de sa rupture il deriuera dans leurs affaires vn bon-heur, qui les mettra plus haut mesme qu'ils n'estoient, quand la fortune leur estoit propice.

On peut encore iuger, Messieurs, sur ce fondement s'ils meditoient la Paix generale, lors qu'ils trauailloient à celle de Hollande, & s'il y a de l'apparence que le Comte de Pigneranda, qui n'estoit proprement venu à Munster que pour traiter cellecy, & qui se l'estoit proposée comme la couronne de sa negociation, & vn grand moyen pour restablir les affaires de son Maistre aux Pays-bas: eut voulu cōclure la generale, sans auoir auparauāt esprouué, quelle seroit la moisson de tout ce qu'il auoit semé, pour faire conclure l'autre. Eut-il voulu faisant autrement, priuer son

Maistre des avantages que luy apportoit cette Paix, en le deschargeant d'Ennemis si considerables que les Hollandois, & affoiblissant la France par la defection de tels Alliez, dont elle estoit sans doute fort appuyée? Iugez, Messieurs, si cela peut estre.

J'aiouste qu'on peut inferer de là par la raison des contraires, que si le procedé de l'Espagne dont nous venons de parler, n'a visé qu'à la guerre: La conduite de la France qui luy a esté toute opposée, n'a respiré que la Paix. Et puis que c'est elle qui n'a rien obmis pour faire arrester celle de l'Empire, que les Espagnols ont si opiniaistrement combattuë: Que peut-on dire sinon qu'elle a absolument desiré la generale, à laquelle l'autre seruoit de planche: Comme celui qui employe les moyens, veut necessairement la fin qu'ils ont coustume de produire, & celui qui plante vn arbre, se propose de recueillir les fruits qu'il a coustume de porter.

En suite de cela vous remarquerez, Messieurs, que rien n'a tant fait voir iusques icy, l'invincible aversion que les Espagnols ont pour la Paix, & l'ardente soif qui les travaille d'immortaliser la guerre: que le Traité qu'ils viennent de faire avec la Duchesse de Longueville, & le Marechal de Turenne.

Iusqu'à ce Traité, ils avoient si finement deguisé leur intention par des demonstrations contraires, & jetté vne poudre si imperceptible aux yeux du monde, pour empescher de l'appercevoir: que les plus clairuoyans

clairuoysans. P'auoient à grand peine apperceuë.

En effet apres auoir conuenu de lieu d'assemblée, & de Mediateurs pour traiter la Paix) Pvn estoit Munster, & les autres le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de Venise) apres y auoir enuoyé des Deputez avec pouuoir de la cōclure. Apres auoir veu qu'o n'y auoit point remué de matiere si contentieuse, qui ne se peut accommoder: Apres mesme que de cinquante-quatre Articles qu'il y auoit à decider, les quarante-huict auoient esté decidez; Il y auoit lieu de presumer, qu'ils pouuoient desirer la Paix, pour laquelle ils faisoient de telles auances.

Mais par le Traité dont nous venons de parler; Ils ont tout à fait leué le masque. Ils ont donné l'entiere exclusion à la Paix, & l'ont chassée du monde comme par vn ban public. Car qu'est-ce autre chose, l'obligation qu'ils se sont imposée par ce Traité, de ne mettre point les armes bas, que la liberté ne soit renduë aux Princes arrestez en Frâce? Et qui ne voit que cela ne peut arriuer que toute la France ne perisse, & que le Roy ne soit despoüillé de tout ce qui luy appartient: Ce qui n'est pas vne chose si aisée.

Il pourroit bien rendre des Places conquises, & des Prouinces subiuguées, par quelque consideration plus puissante, que la conseruation de ces Places & de ces Prouinces. Mais de souffrir que les Princes arrestez, recoiuent iamais leur liberté que de sa main, & soient redeuables d'vne si grande grace, qu'à la bon-

ré seule ; c'est ce qu'il n'y a point de considération qui l'oblige d'y consentir , tant qu'il le pourra empêcher : ny d'extrémité qu'il ne tente , avant que de tomber en celle-là , qui est la dernière où il pourroit tomber , apres avoir essayé toutes les autres.

Je ne devine point l'avenir, & ne sçay pas quels seroient les sentimens de ces Princes, pour le Roy vostre Maître, s'il deuenoit leur liberateur. Mais ie sçay bien qu'il y auroit tousiours de la part des François, vn iuste sujet de craindre, que du ressentiment, soit de la disgrâce soufferte, soit du bien-fait receu; ne se format quelque liaison entre ces Princes & luy, qui seroit fatale à la France.

Et par consequent vous voyez quel grand obstacle les Espagnols ont mis à la Paix par ce Traité, & quelle longue fusée ils ont entrepris de deuider , avant qu'elle arriue.

Outre cela , la promesse que la Duchesse de Longueuille & le Mareschal de Turenne leur ont faite , de ne des- armer iamais , qu'on n'eut contraint la France de venir à vne Paix égale avec l'Espagne : c'est à dire que toutes les choses ne fussent au mesme estat, qu'elles estoient avant la guerre.

Cette promesse , dis-je , ne monstre-telle pas assez par le grand chemin qu'il y a à faire , & les mauuais pas qu'il y a à franchir , avant qu'on en

viennne là : que ce Traité a plustost esté vne conspiration pour rendre la guerre immortelle , qu'une association pour acheminer la Paix , & pour rompre les obstacles , qui l'ont iusques icy si fort trauersée?

D'ailleurs ne vous imaginez - vous point , de quel aiguillon nouveau ce Traité poussera les François , qui ne sont pas ennemis de leur patrie , à s'opposer au dessein de ces autres François , qui luy veulent procurer la Paix , en fortifiant la guerre estrangere qu'on luy fait , & en suscitant dans ses entrailles la ciuile. Qui la veulent rendre heureuse , & la mettre en vn poste plein de seureté & d'honneur, en ouurant ses frontieres a des Ennemis animez à la vengeance , par tant d'affrons & de pertes receuës : en leur sacrifiant (& c'est vne des fins de la guerre) les succez obtenus sur eux , & le fruit de tant de sang répandu , & de tant de tresors consumez , l'espace de tant d'années. Bref en la noyant au dedans , de ce deluge de maux que la guerre ciuile verse , & y destruisant par ce moyen les principes & les organes de sa force & de sa vie. C'est proprement vouloir rendre la santé & la beauté à vn corps malade & defiguré , en le couurant de blessures , & le nourrissant de viandes empoisonnées. C'est vouloir asséurer vne place , en mettant ses dehors entre les mains de ses ennemis , en ieteant le desordre dans la garnison , & faisant entretuer les soldats

*Vne Paix
égale sen-
re & hō-
nesté; ce
sont les
termes
du Traité*

qui la composent.

Je passe outre, & vous dis, Messieurs, que les Princes arrestez n'ayant point dans la verité & par effet, de plus d'agereux ennemis, ny qui s'eloignent davantage de la fin qu'ils semblét s'estre preposée: que ceux qui travaillent avec les armes, au recouurement de leur liberté, comme nous venons de le prouver: Il ne se peut que ceux-cy ne se trouuent bien-tost reduits à vn si petit nombre, qu'il ne demeurera dans leur faction, que ceux qui poursuiuent d'autres interests sous ce pretexte. D'où il s'ensuit, que les remuëmens qu'ils ont excitez en ce Royaume, ne pouuant estre ny grand ny de durée: les auantages que les Espagnols s'en sont promis, ne seront pas si considerables, qu'on leur a donné à entendre.

Je vous donne, Messieurs, cét auis, afin que vous sortiez de l'erreur; où ils vous tiennent embourbez, & qu'estant bien esclarcis de cette verité, qu'ils ne veulent point du tout de Paix, & qu'il ne leur est pas aisé de finir si tost, ny si auantageusement qu'ils vous figurent, la guerre à laquelle ils viennent de s'engager tout de nouveau: vous auisiez sur ce fondement, ce que vous aurez à faire. Vous sçauiez quels sont vos deuoirs: vous connoissiez vos interests, & vous voyez les playes de la Chrestienté, qui soupire apres cette Paix, laquelle seule les peut fermer.

Vous vous souuiendrez que les autheurs de la guerre, sont responsables deuant Dieu & deuant les hom-

més, du plus grand scandale que le monde ait iamais receu, dans l'iniure faite à vn Prince, que le seul respect des autres Princes ses voisins & ses Alliez auroit detournée, s'ils eussent esté en paix.

Vous considererez quelle honte il y a pour ceux qui en sont coupables, que la Republique de Venise soit aux mains depuis tant d'années, avec le plus formidable ennemy du nom Chrestien : sans qu'elle reçoive aucune subuétion des autres Princes Chrestiens, & sans qu'ils Paident à soustenir vn faix, qui ne seroit pas trop petit, pour la force d'eux tous : mais qu'elle a soustenu iusques icy toute seule comme par miracle.

Vous tournerez enfin les yeux du costé de la iustice diuine, qui ne manque iamais de se reueiller, quoy qu'elle semble quelquefois dormir, contre les perturbateurs du repos du monde : Et vous n'aurez pas oublié, que la reuolution qui changea les affaires du feu Empereur, si florissantes & si glorieuses auant cela : proceda de la guerre qu'il fut forcé par les Espagnols de faire au Duc de Mantoue. Que l'empeschement que Leganez apporta à la Paix, qui estoit aux termes de se conclure : fut suiuy de la defection de la Catalogne & du Portugal, qui ne seroit point arriuée, si la Paix eut esté concludë. Que les Espagnols n'eussent point perdu le Roussillon, ny tout ce qu'ils ont depuis perdu en Flandres & en Italie, ils ne Peussent rebutée en vne autre occasion, où ils esperoient profiter de nos broüilleries.

Prenez garde que quelque chose de plus funeste, ne suive la resolution la plus contraire à la Paix, qu'ils ayent encore prise. La France n'est pas si malade qu'on vous la depeint. L'Espagne l'est bien davantage, & a beaucoup plus mauvais ieu, bien qu'elle fasse meilleure mine. Son mal ressemble à celuy qui mine lentement vn corps, & qui l'affoiblit tous les iours, quoy que sans violence qui paroisse. Celuy de l'autre est semblable à ces catherres impetueux, qui tombans en vn corps sain & robuste, y font des rauages fort sensibles, mais qui estant passez luy laissent la premiere force.

Ils s'est fait à la verité vne grande émotion dans ce Royaume, par les troubles intestins qui l'ont agité. Mais ces troubles n'ont eü ny guere de durée, ny beaucoup alteré les principes de sa bonne constitution. Ce qui reste de ces mouuemes s'escoulera bien tost (comme nous l'auons designé) & la force ou la raison, y rameneront les choses au point qu'elles y doiuent estre. Le desordre qui est arriué aux finances, a plus empesché les sources où elles se puisoient, de couler: qu'il ne les a épuisées. L'abondance d'argent n'y est que cachée, & y est aussi grande qu'elle ait iamais esté. Elle se manifestera avec le temps, n'en doutez point, & il luy arriuera le mesme qu'à certains fleuves, qui s'enseuelissans dans la terre: en ressortent aussi rapides & aussi gros, qu'ils estoient auant d'y entrer.

Et neantmoins en cét estat, où la continuation de la guerre luy peut promettre beaucoup : La France desire la Paix, & en a fait toutes les avances qu'elle a pu faire avec honneur: Et l'Espagne qui n'a point les mesmes ressources & les mesmes avantages qu'elle: n'en veut point oïr parler : s'est dedite du lieu d'assemblée qu'elle auoit choisy pour la traiter : a fait rappeler Monsieur Contarini de la mediation, à cause qu'il auoit demeslé ses artifices, & qu'il luy reprochoit sa dureté pour la Paix avec connoissance. En vn mot comment veut-elle que le monde croye, qu'elle la desire si elle euite de la traiter: ou qu'on la puisse iamais conclure, si l'on ne s'assemble point pour en agiter les matieres. N'est-ce pas le mesme, que qui pretendroit de nauiger sans s'embarquer, & de passer vne carriere sans se mettre sur les rangs. Faites, Messieurs, vostre profit de ces Veritez.

Ce qui vient de se passer, sur le sujet de la Paix proposée par l'Archiduc Leopold à Monseigneur le Duc d'Orleans, est vn argument nouueau, qui confirme euidentement, ce qui a esté insinué au Discours precedent, que le Lecteur remarquera auoir esté fait, immediatement apres le Traité de Madame la Duchesse de Longueville, &c.

F I N.

